NUMERO DE NOËL

L'EXPRESS

24 DECEMBRE 1958. — N° 393 — 100 FRANCS

(Charpentier.)

EMMANUEL L..., 9 ANS

« Les pères ont mangé les raisins verts et les dents des enfants en ont été agacées. »

(Livre d'Ezéchiel.)

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

LES petits Jésus ! Il n'y a plus de petits Jésus ?

— Impossible. Il y en a autant que de crèches. Va voir si on ne les a pas mis avec les soldats.

La scène se passe dans un grand magasin parisien de jouets.

Les petits Jésus sont perdus. A moins qu'ils ne soient partis sur la pointe de leurs pieds nus plutôt que de rester rangés auprès des parachutistes de plomb qui se vendent 1.150 francs pièce et qui s'en vont par régiments porter cette année aux enfants français le message de Noël.

— Heureusement qu'on vient de m'en livrer une caisse, dit le patron. J'en manquais... Je vous en mets combien ?

Le monsieur aux yeux doux qui voulait un petit Jésus refuse cet échange standard. Encore un qui pense mal...

— Pour un garçon de onze ans, qu'est-ce que vous avez ?

Tout un programme.

VOICI « La Conquête du Monde », dont la règle est simple : « Chaque joueur reçoit, au début de la partie, différents pays du monde ainsi que des armées. A l'aide de ces armées, il doit tenter de conquérir les territoires de ses adversaires. Le vainqueur est celui qui a conquis le monde entier ».

Détail du règlement : « La possession d'un continent entier donne droit à des armées supplémentaires ».

Voici encore « Rome et Carthage ». Simple et passionnant : « Les adversaires en présence, indique le règlement, découvrent simultanément leurs cartes ; le plus fort total l'emporte. Les cartes de « Sédition Populaire » et de « Trahison du Général » fournissent aux joueurs de nouvelles possibilités et portent à l'extrême la diversité des parties ».

Voici « L'Oncle d'Amérique », jeu « qui fait revivre toutes les émotions et l'atmosphère de la Bourse : cote des valeurs, achat et vente des actions, paiement des dividendes, déclarations de faillites... Le gagnant est celui qui, le premier, acquiert 50.000 dollars ».

Voici enfin « Le Jeu de la Vie et du Hasard ». Jeu 100 % français, déclare la notice qui précise : « Chaque joueur reçoit un pion qu'il doit conduire de la naissance au succès. Il tente d'obtenir les qualités qu'il juge indispensables pour réussir dans la vie (...). Le gagnant est celui qui arrive le premier au succès malgré les vicissitudes de son existence et les embûches dressées devant lui ».

QUI prétendra encore que l'Education Nationale a besoin de crédits supplémentaires ? Des milliers de petits garçons seront cette année excellemment instruits, par leurs jouets, du monde où ils vivront légué par leurs pères, et de ses règles.

Conquérir des territoires, acheter des actions, spéculer sur la trahison d'un général, mater la sédition populaire, que conseiller de mieux ? Ne manquez pas, garçons, de bien comprendre ce que l'on vous enseigne : il faut être le gagnant, il faut être le vainqueur, il faut être le maître pour n'être point l'esclave. Homme contre femme, homme contre homme, nation contre nation, continent contre continent, planète contre planète : écrasez, enchaînez, dépouillez, humiliez, triomphez — vous serez récompensés.

Là où vingt siècles de chrétienté ont échoué, il faut sans doute être fou pour penser que l'homme peut, par l'éducation, par la connaissance, par l'usage de la démocratie, apprendre à n'être plus un jour ni esclave ni maître.

Cette folie, nous continuerons à revendiquer le droit d'y croire. On ne mesure bien sa foi qu'aux heures où tout la menace, et d'abord le petit nombre de croyants.

Françoise Giroud.

[Nous continuons à recevoir, chaque jour, des dizaines de messages de sympathie et de soutien, à la suite de la saisie de « L'Express » (4 décembre). Nous ne pouvons en citer ici que quelques-uns, en prenant d'ailleurs la précaution de remplacer les noms des signataires par leurs initiales. De tous ces témoignages, nous sommes infiniment reconnaissants.]

Instituteur alsacien

Je considère de mon devoir de vous apporter ma modeste contribution à la réparation des pertes financières dues à cette inqualifiable saisie. (Ci-joint 1 000 francs à votre C.C.P.).

Soyez assuré du soutien enthousiaste d'un de vos lecteurs, prêt à faire des sacrifices financiers plus importants si cela était nécessaire.

P. S...,
instituteur,
Haut-Rhin.

Du sang anglais

La saisie récente de « L'Express » a fait bouillir mon sang anglais. Voici mon chèque pour 4 000 francs, prix d'abonnement annuel à votre journal « dangereux ».

En plus, comme tant d'autres lecteurs, je suis prêt à vous aider davantage s'il le faut.

T. M. W.
Paris.

Famille française

Je vous informe que je vous adresse un virement destiné à un abonnement d'un an pour mon père, M. M..., retraité S.N.C.F. Mon chèque étant de 5 000 francs, les 1 000 francs supplémentaires sont le cadeau de Noël à « L'Express », d'une famille française très attachée à votre journal.

Mlle M...
Nantes.

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE

★

IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

Fidèles souvenirs

Pour la saisie de « L'Express », je me suis permis de vous remettre la très modeste somme de 500 frs. Mes moyens sont restreints. Je suis réfugiée d'Allemagne et j'ai quatre-vingt-huit ans. A l'avènement d'Hitler, en 1933, j'ai dû quitter ma patrie car j'étais militante pacifiste dès ma jeunesse... Et me voilà de nouveau face au fascisme.

Mme L. J.
Alsace.

Vote pour de Gaulle

Dans le « Bloc-Notes » de la semaine dernière, dû à la plume du courageux et véritable chétien François Mauriac, je lis l'admirable paragraphe ci-après : « Que les coupables aient réussi à charger de leurs propres fautes les épaules du seul homme d'Etat français qui lse ait dénoncées et n'y ait eu aucune part, cela surtout l'étonne. »...

J'estime de mon devoir de vous faire parvenir ci-joint un mandat de 1.000 frs, modeste contribution de ma part à votre lutte contre l'hémorragie financière par laquelle on essaie de tuer votre journal, notre journal.

Croyez-le bien, la France est avide de justice, d'honnêteté et de propreté et, lors des dernières élections, nos compatriotes, dans leur majorité, ont voté de Gaulle et non Soustelle.

Persistez dans votre œuvre louable et indispensable de salubrité publique.

HENRI C.,
Un ancien résistant qui n'a pas la mémoire courte.
Belfort.

Ce mois d'hiver

Mes trois aînés ont réuni leurs économies pour offrir à leur père, en cadeau de Noël, un abonnement de six mois à « L'Express ». Mon mari achetait jusqu'alors ce journal au numéro : il est souvent plus facile, en effet, pour des gens de condition modeste, de dépenser 100 frs par semaine que de débourser en une seule fois le prix d'un abonnement.

Permettez-moi d'y ajouter la somme de 1.000 frs, bien modeste. Mais c'est tout ce que j'ai pu « gratter » sur le budget en ce dur mois d'hiver, pour vous aider à poursuivre malgré les coups durs que vous devez supporter.

H. C.,
S.-et-L.

Pas d' « anticommunisme »

Les soussignés vous adressent un mandat de 5.000 frs et vous félicitent de votre action journalistique, nécessaire plus que jamais.

La gauche non communiste est nécessaire et nous applaudirons à toutes mesures tendant à la fortifier.

Qu'il nous soit pourtant permis d'ajouter que, sans unité d'action avec les communistes, rien ne réussira. Il faut se dégager de toute mystique « anticommuniste ».

HENRI G.,
SIMON B.,
MAX J.,
Paris.

Aventuriers et gens de maison

La bataille qui s'annonce contre l'Assemblée nationale, dont la majorité paraît composée d'aventuriers et de gens de maison, est bien trop sévère pour que je me contente, comme je le faisais depuis la parution de « L'Express », de l'acheter au numéro.

Je vous prie de trouver ci-joint un chèque de 5.000 frs pour un abonnement de six mois à compter du 1er janvier prochain.

Le reliquat de ce chèque sera affecté à réparer le préjudice causé par une saisie arbitraire.

R. L.,
Paris.

Pas d'accord

Lecteur assez régulier de « L'Express », je ne suis pas toujours d'accord avec vous. Mais je crois que la dignité de citoyen est l'un des accomplissements les plus nobles, et la garantie la plus sûre de la dignité d'homme ; et qu'il n'y a pas de citoyen véritable sans la liberté d'expression. Votre combat est donc le mien. Un soutien purement moral de votre action ne me paraît plus suffisant dans les circonstances présentes ; je vire donc ce jour à votre C.C.P. la somme de 5.000 frs, soit 4.000 frs pour mon abonnement 1959 et 1.000 frs pour contribuer à votre fonds saisie.

Abbé G.,
M.-et-L.

Ma fille et moi

En témoignage de ma sympathie, je vous adresse à votre C.C.P. la modeste somme de 1.000 francs susceptible d'être renouvelée.

Ma fille, dont le jeune mari vient d'être affecté en Algérie, et moi, sommes de fidèles lectrices depuis vos premières parutions, et si vous veniez à disparaître nous ne saurions à quel journal nous vouer.

Mme P. B...
Paris.

Affectueuse sympathie

Modeste contribution au soutien de « L'Express ». Avec toute mon affectueuse sympathie.

Dr J. M.,
Paris.

P. S. — Ci-joint chèque de 10.000 fr.

Pas étonnée, révoltée

Je tiens à vous dire que je suis révoltée, mais non étonnée, des propos échangés par MM. Chaban-Delmas et Bénouville. Qu'en conséquence, tout ce qui sera possible pour vous aider sera fait. Si nous (gens de gauche ou seulement lucides) nous laissons museler dès le début, c'en sera fait de nous. Il faut nous défendre énergiquement. Pour ma part, dès que les fonds le permettront, je me réabonnerai.

J. M.,
Paris.

Vu le résultat...

Au début de l'année, je vous ai écrit assez longuement afin de vous expliquer pourquoi je ne renouvelais pas mon abonnement à « L'Express ».

Le résultat des élections m'incite à me réabonner à votre journal. Ci-joint un chèque de 4 000 francs.

Maurice B...
Bourg-la-Reine.

Un anniversaire

En ce jour où nous sommes conviés à célébrer l'anniversaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, je vous prie d'accepter, avec l'hommage de ma sympathie et de mon respect, cette modeste contribution à la dépense injuste que la saisie de votre noble journal a dû vous entraîner (1 000 francs).

M. G...
Paris.

Surtout une sottise

Je voulais depuis longtemps m'abonner à « L'Express ». Seule la négligence m'a empêché de le faire et je me contentais d'acheter votre hebdomadaire au numéro. La vilenie qui vous a été faite ces jours derniers par le ministère de l'Intérieur (bassesse qui est surtout une sottise, nous le verrons bientôt) m'engage à ne plus tarder, et je vous adresse ce jour, par virement postal, la somme de 4 000 francs, augmentée de 1 000 francs pour marquer mon admiration et ma sympathie à la cause que vous défendez avec tant de talent et de persévérance.

G. B....
Bordeaux.

L'information est chère

J'achète « L'Express » au numéro depuis fort longtemps, mais dans les circonstances présentes je pense qu'il est utile de vous porter mon modeste encouragement en prenant un abonnement. Je vous envoie donc un chèque de 4 000 francs à cet effet, auquel j'ajoute un versement de 1 000 francs à titre de contribution à vos frais de procédure.

L'information est chère cette année, il est normal que les informés vous aident.

A. T...
Gentilly.

Sans commentaires

Je vous adresse ci-joint un chèque de la somme de 5 000 francs représentant le montant d'un abonnement pour 1959, plus 1 000 francs — sans commentaires.

Salutations amicales d'un fidèle lecteur au numéro.

S. R...
Paris.

Mise au point

Je suis Ivan K..., dont parle Jacques Lanzmann dans son article « Les vieux tricheurs ».

Je tiens absolument à faire savoir :

1° Que les propos qu'il tient sur mon compte sont diffamants et que son texte est un tissu d'insanités et de mensonges.

2° Que sa « vodka et ses boules de saindoux » ainsi que son « camarade P. » ne sont que le fruit de son imagination.

3° Que mon père fut déporté par les Allemands en 1942 et porté disparu en 1945.

4° Qu'il est faux qu'à quinze ans je vécus « de trafics et de marché noir ». Mon père venait d'être déporté et nous n'avions guère l'esprit au négoce. De plus, j'étais interne et poursuivais mes études.

5° Que je n'ai jamais fait faire à « de bons Allemands » la « tournée des maisons closes » et que par conséquent je n'ai pu « toucher des commissions ni sur les passes ni sur les consommations ».

6° Que je ne me suis livré après la venue des Américains à aucun « marché noir intensif » autre que celui qui consistait à trouver du pain ou du charbon aux prix que nous imposaient les bons Français d'alors. D'ailleurs, à cette époque, j'étais dans le Nord, occupé par le ministère de la Reconstruction à des travaux anodins de déminage et de désobusage.

7° Que je n'ai jamais été arrêté par la police et qu'en conséquence je n'ai pas eu à attendre un an mon jugement et ma libération.

IVAN KAWUN,
Cantal.

[J'ai déjà précisé dans le précédent numéro de « L'Express » qu'une rédaction confuse où je juxtaposais la vie d'Ivan K. avec celle d'un autre camarade, Pablo S., avait pu justement porter ombrage au premier.

Si je lui ai ainsi causé un préjudice quelconque, je m'en excuse à nouveau puisque rien dans son passé n'est à ma connaissance condamnable au nom de la loi.
JACQUES LANZMANN.]

★

La photo du « Baiser » de Rodin qui illustrait la semaine dernière l'article de Françoise Giroud est un cliché Adelys.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LES AFFAIRES FRANÇAISES

GOUVERNEMENT

L'enjeu, pendant les fêtes

D'ICI à la fin de la semaine prochaine, entre Noël et le Jour de l'An, le gouvernement de Gaulle, avant de céder la place, aura pris des décisions économiques qui engageront l'avenir du pays pour de longues années. Les dix jours qui viennent sont sans doute plus importants que les six mois passés : la politique est parfois réversible, l'économie ne l'est pas. De quelques hommes — le général de Gaulle et M. Pinay entourés de leurs collaborateurs chargés des questions financières — dépend le sort de presque tous les Français, pour longtemps : et cette partie se joue maintenant. Comment se présente-t-elle ?

DEUX EVENEMENTS

Deux événements capitaux vont intervenir :

— D'une part, la publication, par ordonnance, du budget de la France pour 1959 ;

— D'autre part, la mise en vigueur des premiers mécanismes du Marché commun entre les six pays d'Europe (France, Allemagne, Italie, Belgique, Hollande, Luxembourg).

Les infinies subtilités du Marché commun (et de la zone de libre-échange en discussion avec l'Angleterre) se ramènent à une seule question : quel degré de *déprotection* la France peut-elle supporter — à quel rythme — vis-à-vis de quels concurrents ? Cette question, à elle seule, intéresse à peu près toutes les régions de France — principalement les moins développées — à peu près toutes les branches d'activité — surtout les moins bien équipées. C'est-à-dire presque tous les Français — qui vivent dans une économie figée par des dizaines d'années de forte protection douanière et fiscale vis-à-vis de l'étranger. La « remise en ordre » sous la pression de la concurrence extérieure bouleversera les conditions d'existence de chacun de nous. (*Voir l'article de Michel Bosquet, en page* 8.)

CHARGES ET HANDICAPS

Pour faire de la France un pays concurrentiel — sous la pression des événements — un immense effort d'investissement va s'imposer. Accru encore par la nécessité d'offrir du travail aux millions de jeunes Français qui, avant 1970, vont arriver à l'âge actif. Or cette tâche, considérable, va se cumuler avec deux handicaps.

La France a épuisé depuis plus de quinze ans, dans les guerres coloniales, la substance qui, utilisée à son redressement, aurait fait d'elle la nation la plus puissante d'Europe et la plus attrayante pour les pays sous-développés de la Communauté. D'autre part, c'est avant de voir terminée la guerre en Algérie qu'elle va consacrer à la Communauté, et notamment à l'Algérie, un immense effort nouveau d'équipement. Or ces deux fardeaux — militaire et d'équipement — sont, ensemble, tout à fait incompatibles avec les charges qu'implique pour la France l'entrée dans le Marché commun, et *a fortiori* dans la zone de libre-échange.

De plus, l'année 1958 a été une année de stagnation, pour la première fois depuis longtemps. L'épuisement de nos réserves en devises, malgré le nouveau prêt extérieur (américain et allemand) de l'an dernier, a contraint en 1958 à freiner l'essor économique par un budget et une politique de crédits restrictifs. La médication a porté ses fruits, et aujourd'hui l'économie française manifeste les signes évidents d'un début de récession.

ROLE DU BUDGET

Le sort de l'économie va donc se jouer sur le nouveau budget. Si celui-ci ne constitue pas un instrument de relance, la France aborderait le Marché commun en perte de vitesse, alors qu'elle continue à traîner la charge de la guerre d'Algérie.

Si cette erreur économique se produisait — exactement l'inverse de l'erreur qui fut commise à la Libération — que se passerait-il ? De deux choses l'une :

— ou bien la France resterait dans l'engrenage prévu de la libéralisation progressive des échanges. Et on assisterait à son absorption croissante par l'économie allemande dans le cadre du Marché commun, ainsi qu'à son incapacité de maintenir son influence outre-mer.

— ou bien la France, menacée d'asphyxie, sortirait du Marché commun et se crisperait dans un isolement nationaliste : seule face à ses problèmes intérieurs, seule face à ses conflits coloniaux — contrainte à l'autarcie économique, et à la diminution progressive du niveau de vie, que seul un régime policier peut imposer à un pays.

L'HYPOTHESE OPTIMISTE

Ce sont ces perspectives qu'ouvrirait un budget 1959 — promulgué dans quelques jours — qui, par une erreur d'analyse économique, accentuerait la déflation, les charges fiscales, les restrictions de crédits et d'investissements, et installerait ainsi la récession.

A l'inverse, que peut-on espérer d'une politique financière raisonnable (c'est-à-dire, encore une fois, le contraire de ce qui était juste en 1945) ? Ceci, qui peut sauvegarder l'essentiel : des décisions financières qui relancent l'investissement et l'activité économique pour quelques mois encore, puis une politique coloniale qui profite de ce dernier délai pour arrêter la guerre d'Algérie, et enfin une furieuse concentration, alors possible, de toute l'énergie française sur le développement industriel moderne pour faire face librement à la concurrence redoutable de nos voisins — en particulier l'Allemagne.

Il est très tard. Il n'est pas encore trop tard. Entre Noël et le Jour de l'An nous connaîtrons l'orientation, décisive, des finances françaises, préface à l'avenir.

T. L.

(Rodriguez.)
LE PRÉSIDENT PINAY
En huit jours...

(A.P.)
LE PRÉSIDENT DE GAULLE
...deux choix délicats...

(A.P.)
LE PRÉSIDENT (?) DEBRÉ
...budget 59 et Premier Ministre

PRÉSIDENCE

Le choix du Premier Ministre

● ***Comment le général de Gaulle va-t-il utiliser ses nouvelles fonctions, et quel rôle jouera son collaborateur n° 1 ?***

LES fêtes de fin d'année passées, et ayant laissé à M. Coty le soin de serrer les quelque trois mille mains des représentants du Corps Diplomatique, des Assemblées et des Corps Constitués, le général de Gaulle fera en jaquette et haut de forme son entrée à l'Elysée.

C'est dès le lendemain, sans doute, qu'il convoquera officiellement celui qui deviendra son Premier Ministre. On ne parle, maintenant déjà, dans les milieux politiques, que de ce choix.

Les « traditionalistes » — fidèles aux règles de « l'ancien régime » — assurent que le Chef de l'Etat ne peut que faire appel à un leader du parti vainqueur des élections : l'U.N.R. Les « rénovateurs » — par principe hostiles aux méthodes du « système » — estiment que le Président de la République s'adressera à un grand commis, administrateur plutôt que politicien. On cite, selon la tendance, l'amitié, la source : Jacques Soustelle ou Couve de Murville, Edmond Michelet ou Pierre Sudreau, Bloch - Lainé ou Michel Debré.

FIDELE, D'ABORD

D'ores et déjà, le général de Gaulle a sûrement mis un nom sur ce personnage du Premier Ministre idéal, tel qu'il le conçoit, et dont la Constitution dessine la silhouette.

Pour le nouveau Président de la République, la qualité principale de son Premier Ministre doit être ce qu'il appelle la « fidélité ». Il ne s'agit pas seulement de créer un climat agréable, mais de donner le bon pli dès le départ : c'est le Chef de l'Etat qui doit être l'autorité suprême.

Or, les textes mettent face à face deux chefs de l'exécutif. Si M. René Coty et le général de Gaulle étaient restés le premier à l'Elysée, le second à Matignon, la Constitution de 1958 aurait pris le chemin de celle de 1875.

(*Suite en page* 5.)

Offrez un vison sauvage

MAURICE KOTLER

10, rue La Boëtie

CORRESPONDANCES EXPRESS

UN RAPPORT NUISIBLE A M. DEBRE

● Le rapport de M. de La Malène, député U.N.R., sur « la France face aux échéances européennes » dans lequel il adresse de vives critiques au Marché commun (allant jusqu'à déclarer : Il est à espérer que satisfaction nous sera donnée sur le point de la révision, sans quoi nous serons amenés à exciper des clauses de sauvegarde et à retarder le véritable démarrage du Marché commun ») a provoqué des remous « en profondeur » à la présidence du Conseil où l'on a catégoriquement affirmé que ce rapport « ne reflétait en rien les thèses gouvernementales ».

Or M. de La Malène est depuis dix ans un des plus proches collaborateurs de M. Michel Debré. Les ambassadeurs étrangers ne s'y sont pas trompés et ont estimé que le rapport du député U.N.R. était dans la ligne droite des « avertissements » contre le Marché commun que l'actuel Garde des Sceaux prodiguait lui-même, il n'y a pas si longtemps, à l'Assemblée de Strasbourg et au Conseil de la République. Ils ont vivement réagi.

Dans ces conditions — et bien que l'U.N.R. ait déclaré ne pas se trouver engagée par le rapport — les chances de M. Debré sont un peu diminuées. Le général de Gaulle pourrait être amené à sacrifier celui en qui on voyait son Premier Ministre pour maintenir de solides relations franco-allemandes.

QUEL SERA LE MINISTERE DE M. SOUSTELLE ?

● M. Soustelle a demandé, dans le prochain gouvernement, le ministère de l'Intérieur ou, à la rigueur, les Affaires étrangères.

Une vive opposition s'est manifestée, surtout parmi les députés Indépendants, à son entrée au ministère de l'Intérieur. Les Américains, d'autre part, verraient comme un affront son entrée au Quai d'Orsay.

Le général de Gaulle envisagerait donc, à l'heure actuelle, de lui confier le ministère de la Défense nationale ; ou bien un « Ministère de la Communauté », qui regroupera les services communs à tous les Etats de la Communauté : enseignement supérieur, transports extérieurs et télécommunications.

POUR TUER « L'EXPRESS » NOUVELLE METHODE

● Parmi les moyens qu'ont les pouvoirs publics de supprimer « L'Express » — sans promulguer ouvertement une loi à cet effet — il y en a un que Françoise Giroud, dans le dernier numéro, n'avait pas mentionné : intenter des procès à « L'Express » chaque semaine.

Le gouvernement, par l'intermédiaire du ministre des Armées, paraît s'engager dans cette voie. Cette semaine, M. Guillaumat a envoyé une lettre à M. Michel Debré, Garde des Sceaux (sous réf. 009.946 n° 13 b) pour « signaler à son attention la publication dans « L'Express » du 25 septembre d'un article intitulé : « L'Epée des mandarins ». Cet article renferme les éléments constitutifs du délit d'injures envers l'armée, infraction prévue et réprimée par les art. 29 et 33 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse. Je dépose, en conséquence, plainte formelle entre vos mains contre tout auteur et complices en vous priant de vouloir bien en saisir la juridiction compétente. Signé : Guillaumat. »

Cet article de « L'Express » qui n'avait fait l'objet d'aucune réaction à l'époque, ni « a fortiori » d'aucune saisie, est donc soudain et arbitrairement considéré comme susceptible d'entraîner des sanctions pénales qui peuvent, selon les termes de la loi, aller « d'un emprisonnement de six jours à trois mois et d'une amende de 15.000 à 6 millions de francs » (art. 33).

La même loi peut être appliquée, dans ces conditions, pour « toute atteinte à la considération » non seulement de l'Armée, mais « des tribunaux, des corps constitués, des administrations publiques, de tous les dépositaires ou agents de l'autorité publique, des députés et ministres et de tous citoyens chargés d'un mandat public ».

(A.D.P.)

M. Paul Delouvrier, délégué général a Alger
Une arrivée intelligemment préparée

UNE INFORMATION INEDITE SUR BLUM ET FRANCO

● A la suite des différents articles parus dans « L'Express » sur la période décisive du gouvernement Léon Blum, face à Franco et à la guerre d'Espagne, un biographe britannique de Léon Blum, M. Geoffroy Fraser, apporte, de Londres, l'information suivante qui est inédite :

Au début de l'insurrection franquiste, une délégation marocaine comprenant M. Ouezzani — aujourd'hui secrétaire général du P.D.I. — s'est rendue à Paris pour offrir de soulever contre Franco les tribus du Rif et de détruire ainsi son principal réservoir de soldats. Les ministres républicains espagnols, encouragés par cette perspective, demandèrent l'accord du président du Conseil français par l'intermédiaire de M. Alvarez del Vayo. Léon Blum refusa catégoriquement.

M. Fraser ajoute qu'ayant évoqué lui-même cette période avec Léon Blum au cours d'une conversation après la guerre, l'ancien président du Conseil lui dit textuellement : « J'estime que j'ai commis là la plus grande faute de ma carrière politique. »

M. COTY REFUSE UNE PRESIDENCE

● Après son départ de l'Elysée, le président Coty envisage soit de rester à Paris et d'y habiter à l'hôtel, soit de s'installer au Havre. Le général de Gaulle lui avait proposé la présidence du Conseil constitutionnel — dont il est déjà membre de droit — mais l'ex-Président de la République a refusé et c'est M. René Cassin qui occupera ce poste.

M. René Coty, au titre d'ex-Président de la République, recevra une « dotation » équivalant à la pension que touchent les veuves des maréchaux : 300.000 fr. par mois.

LES PREPARATIFS DE M. DELOUVRIER

● M. Paul Delouvrier, nouveau délégué général du gouvernement en Algérie, avait soigneusement préparé son arrivée à Alger. Sachant que le départ du général Salan serait exploité pour fomenter une certaine agitation, il avait lui-même demandé que le général Massu, non seulement ne soit pas muté, mais soit promu : c'est pourquoi Jacques Massu, général de brigade au début de l'année, général de division au mois de juin, a maintenant fonction de général de Corps d'Armée.

M. Delouvrier avait demandé, d'autre part, que les trois colonels les plus actifs dans les services de « l'action psychologique » — les colonels Goussaud, Lacheroy et Faugas — soient chargés de commandements opérationnels, et ainsi éloignés d'Alger. Cette mesure a été prise.

Enfin, pour les éléments civils, ce sont les leaders de l'U.N.R. eux-mêmes qui avaient prêché le calme à leurs représentants locaux.

A L'ELYSEE : LE COMPAGNON DE JUIN 40

● En prévision de son entrée à l'Elysée le général de Gaulle avait demandé à M. Georges Pompidou d'assumer les fonctions de secrétaire général à la Présidence de la République. Mais M. Pompidou avait alors manifesté son intention de reprendre la Direction de la banque Rothschild. Il n'a pas changé d'avis. Le général de Gaulle, qui avait pensé ensuite confier ce poste à M. Pierre Sudreau, ministre de la Construction, aurait maintenant décidé de faire appel à M. Geoffroy Chaudron de Courcel, représentant de la France auprès de l'OTAN. M. de Courcel était, en juin 1940, dans l'avion qui conduisit le général de Gaulle à Londres et fut son premier aide de camp.

Livres

En toutes langues :

Allemand - Anglais - Espagnol - Français - Russe

LIVRES D'ART
ESTAMPES et ALBUMS DE CHINE

Prochainement ouverture d'un rayon de disques étrangers

DANS UN CADRE ELEGANT
UNE LIBRAIRIE INTERNATIONALE

LE NOUVEAU SIECLE

43, rue Vivienne PARIS 2e
tél. : CEN. 74-76
M : Richelieu - Drouot
Bourse et Montmartre

Œuvres d'art

Parmi ses exclusivités vous trouverez

- **LE MUSEE DE L'ERMITAGE** de Léningrad .... 1.685 francs
- **L'ART DES PAYS LOINTAINS** Deux splendides volumes reliés toile, chaque volume .... 6.000 francs
  Les deux tomes .... 11.000 francs
- **Les peintures de TSI PAI-CHE**

OUVERT TOUS LES JOURS (SAUF DIMANCHE) DE 9 HEURES A 19 HEURES

Un robot pour stencils

L'appareil électronique de report vous offre ces trois avantages :

1° REPRODUCTION AUTOMATIQUE...
(travail manuel réduit à 30 secondes)

2° DE TOUT DOCUMENT...
(même photographique)

3° SUR STENCIL EN MATIERE PLASTIQUE

La finesse de la perforation réalisée par étincelle électronique et la contexture spéciale du stencil vous garantissent l'obtention des spécimens d'une qualité nouvelle SUR VOTRE DUPLICATEUR. Exclusivité COLOS-REX-ROTARY 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

Communiqué.

— L'encens, on en aura... Mais pour ce qui est de l'or...

(Suite de la page 3.)

Le Président de la République se serait effacé derrière le Premier Ministre.

Si le général de Gaulle, nouveau chef de l'Etat, faisait appel à M. X., ambitieux et entreprenant, des conflits pourraient se produire rapidement, aux termes mêmes de la Constitution de la Vᵉ République.

DEUX EXEMPLES

Par exemple : que demain se réunisse une Conférence à Quatre ; qui se joindre à Eisenhower, Macmillan et Kroutchev ? Le chef d'un gouvernement qui, selon le texte de la loi nouvelle, « *détermine et conduit la politique de la nation* » ou le Président de la République qui « négocie les traités » ? Un Premier Ministre docile s'inclinera devant le général de Gaulle.

Autre exemple : la guerre d'Algérie se prolonge. Il faut réviser la politique militaire. Le Président de la République, « Chef des armées », trouve en face de lui un Premier Ministre qui est « responsable de la Défense Nationale ». Certes, le général de Gaulle a pris ses précautions : la Constitution lui donne la présidence du Conseil supérieur de la Défense Nationale ; une loi organique lui confie les nominations de tous les officiers jusqu'au grade de sous-lieutenant. Mais dans un domaine que le Général considère, ainsi que la diplomatie, comme une chasse gardée, les textes ne dressent pas de barrières assez nettes. Il faut donc que M. X. accepte de ne « disposer » que théoriquement de la force armée.

Ainsi, à chaque tournant, le chef de l'Etat trouve le chef du gouvernement, qu'il nomme mais ne peut révoquer, sauf par le biais d'une dissolution de l'Assemblée Nationale. Il le trouve en face de lui, aussi, à chaque Conseil des ministres.

LA « BOUCHE DU ROI »

Depuis le mois de juin, ces réunions, parce que M. Coty les présidait, étaient considérées comme de simples formalités par le général de Gaulle : n'y aboutissaient que les projets adoptés au Conseil de cabinet. Dans quelques semaines, renversement complet. Le Premier Ministre devra n'expédier avec son cabinet que les affaires courantes. Les problèmes importants se traiteront en Conseil des ministres.

Ne siégeront là que les grands seconds du chef de l'Etat, les ministres gérants des affaires de « la Communauté » — dont le général de Gaulle est le Président — c'est-à-dire les Affaires étrangères, la Défense, les Affaires économiques et financières et la Justice.

La Constitution n'a pas voulu laisser au Premier Ministre le soin de choisir librement ses collaborateurs. M. X propose, le chef de l'Etat nomme. Dans l'esprit du Général, il ne s'agit pas seulement d'une formule. C'est vraiment lui, plus que le chef du gouvernement, qui ainsi composera le ministère.

Dans les Assemblées, le Premier Ministre doit être, comme on disait sous Louis-Philippe, « la bouche du Roi ». Le nouveau Président de la République se méfie trop des parlementaires pour ne pas craindre que ceux-ci, en dépit de leur soif de servir, ne cherchent bientôt, pendant les longs loisirs dont ils disposent, les moyens d'accroître les pouvoirs réduits que la Constitution leur donne.

Le général de Gaulle souhaite donc un Premier Ministre qui lui soit dévoué (et ne fasse pas un jour cause commune avec le Parlement), et qui soit informé des astuces de la procédure (pour ne pas se laisser « ficeler »).

LE ROLE DE M. X.

M. X. sera donc un spécialiste du droit constitutionnel, ou même l'un des créateurs de l'actuelle Constitution. Il interprétera dans le sens le plus large les articles concernant les prérogatives du Président de la République et dans le sens le plus étroit les dispositions qui définissent les pouvoirs des Assemblées.

M. X. ne sera guère disposé à convoquer des sessions extraordinaires, à étendre la compétence du législatif, à favoriser les discussions en commissions, à abandonner la priorité donnée aux projets du gouvernement dans les débats parlementaires, à ouvrir le robinet des amendements, à accorder des délais pour le vote des textes. Si un conflit s'élève, il sera plus qualifié que quiconque pour manier les arguments juridiques, surtout s'il appartient à une formation politique comme l'U.N.R., se réclamant du gaullisme et destinée à participer à toutes les majorités.

En revanche, on peut être sûr que l'aide du chef de l'Etat ne lui manquera pas. La menace de la dissolution, dont disposera à sa discrétion le général de Gaulle, pèsera sur l'Assemblée dès qu'un grave désaccord l'opposera à un Premier Ministre qui prendra le parti du Président de la République.

Enfin, le chef de l'Etat souhaite que son adjoint s'occupe davantage d'Administration que de Politique, domaine qu'il veut se réserver. Un membre du Conseil d'Etat, par exemple, ferait l'affaire. Le général de Gaulle a une grande considération pour l'Assemblée du Palais-Royal, appelée à jouer un rôle de plus en plus important, dans le nouveau régime.

Le général de Gaulle veut pouvoir choisir ses tâches et s'occuper de la diplomatie, de l'armée, des relations avec la Communauté. Il lui faut un Premier Ministre capable de faire tourner le reste de la machine : il définira les grands objectifs, et M. X. sera chargé de les traduire et de surveiller l'exécution.

INFLECHIR LES INSTITUTIONS

Orientation politique convenable, compétence administrative, compé-

EVIAN
L'eau qui rince les reins
Si pure ! Si légère !
FORTEMENT DIURÉTIQUE • FAIBLEMENT MINÉRALISÉE

EST. 1740
BOOTH'S
High & Dry
London GIN

Distillé et mis en bouteille en Angleterre

→ tence constitutionnelle, dévouement personnel, tels sont les critères qui dictent au Général le choix du Premier Ministre. Cette fidélité peut aller jusqu'au sacrifice. Si M. X. s'appelait, par exemple, M. Michel Debré, il accepterait de risquer dans le Marché commun, qu'il a tant combattu, sa réputation d'homme politique parce que, comme lui a dit récemment le général de Gaulle, « *la parole de la France est engagée, et la parole de la France se tient* ».

La Constitution est faite, mais elle reste à faire. Le Premier Ministre aura pour tâche, aux yeux du général de Gaulle, d'éviter les conflits entre le chef de l'Etat et le Parlement. A lui de faire entrer l'administration dans les structures politiques. A lui, en bref, d'infléchir les nouvelles institutions métropolitaines, de caractère encore parlementaire, vers un système présidentiel qui est déjà celui de la Communauté.

JEAN FERNIOT.

ALGÉRIE

A la veille de 1959

● ***Jean Daniel, qui vient de parcourir l'Algérie, décrit la situation que trouve M. Delouvrier, et celle du F.L.N.***

VIF, jeune, assuré, le cinquième représentant de la France depuis le début de la rébellion aura pris finalement un contact assez facile avec ces Algérois qu'on lui avait dépeints si redoutables.

Selon « L'Echo d'Alger », cet homme neuf a eu le mérite de prononcer, dès sa descente d'avion, les mots que les « patriotes du 13 mai » attendaient. M. Delouvrier devait déclarer, en effet, qu'il rendait hommage « *au général Salan, dont le nom restera indissolublement lié aux événements du 13 mai, événements qui ont permis l'arrivée au pouvoir de celui qui m'envoie ici, le général de Gaulle* ».

C'était habile. Le nouveau délégué général disait ainsi aux Algérois qu'ils ne pouvaient s'opposer aux continuateurs du général Salan et à l'homme désigné par leur propre champion. Mais c'était aussi « en remettre ». Et d'une façon qui peut inquiéter.

Le général de Gaulle, dans ses instructions à M. Delouvrier, a été pour sa part plus circonspect. Il a parlé d'une Algérie « telle qu'elle se révélerait dans sa réalité profonde, à travers les épreuves et malgré les retards ». Le statut qu'elle aura au terme des transformations économiques et sociales que veut réaliser le gouvernement n'est pas défini. Aucun hommage n'est rendu aux hommes du 13 mai en tant que tels, précisément parce qu'à Alger cet hommage est compris comme une prise de position en faveur de l'intégration.

L'habileté de M. Delouvrier l'a conduit à officialiser une thèse que le général de Gaulle n'a jamais prise à son compte. Ce dernier a toujours entendu préserver son rôle d'arbitre et a parlé du 13 mai comme d'une date où des événements exceptionnels ont suscité l'arrivée du Sauveur.

Or, grâce à M. Delouvrier, les Algérois estiment maintenant qu'on les tient pour directement responsables de l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle et qu'en somme on leur devra constamment des comptes. Ce ne sont, bien sûr, que des propos, mais l'expérience prouve qu'il est toujours funeste de venir à Alger en se courbant, même par habileté.

Quelle situation M. Delouvrier trouve-t-il ?

En premier lieu, artificielle ou pas, une apparence de prospérité économique sans précédent. On vient à Alger pour « faire de l'argent ». Les hommes d'affaires vous disent : « *Il suffit de se placer là où les robinets coulent, et il y a quantité de robinets qui coulent de tous côtés.* »

L'IDEAL : LE STATU QUO

Depuis un an, les dépôts en banque ont considérablement augmenté, les chantiers de construction ont décuplé, les exilés reviennent, les colons qui avaient acheté des propriétés en métropole réinvestissent en Algérie. La présence de l'armée, les énormes dépenses des pétroliers, la concentration dans les villes, du fait de l'insécurité, de la majorité des populations rurales, ont transformé les cités algériennes en d'intenses fourmilières où la vitalité est prodigieuse.

La publicité faite autour des accords franco-américains sur le Sahara, autour de l'application du plan de Constantine et des investissements européens dans le cadre du Marché commun, a augmenté encore les signes extérieurs de cet essor. Et l'état d'esprit qui en résulte est évidemment une volonté de consolider à tout prix le *statu quo*.

Les premières paroles de M. Delouvrier à Alger ont été aussi pour annoncer avec éclat que le gouvernement avait décidé de fournir au minimum 300 milliards pour l'application du plan de Constantine. En Algérie, l'homme de la rue a interprété cette affirmation comme une preuve nouvelle de la détermination métropolitaine. Dans une analyse objective des faits qui peuvent hâter ou retarder le rétablissement de la paix, il faut tenir un grand compte de tout ceci. Car non seulement on a augmenté l'enracinement des Français d'Algérie, mais cette prospérité se répercute aussi sur une partie des masses musulmanes flottantes qui trouvent, grâce aux grands travaux ou aux pétroliers, des emplois nouveaux.

Une autre chose peut frapper aussi dans les villes, c'est une certaine détente dans les esprits. La liberté de la presse, le mouvement des élus et des futurs candidats aux élections municipales, l'arrêt relatif des poursuites contre les libéraux donnent l'illusion séduisante d'une reprise de la vie politique.

UN FAIT BRUTAL

Derrière tout cela cependant, on trouve partout la réalité de la guerre. Et d'abord, par un fait brutal qu'aucun rapport ne peut dissimuler : les arrestations de suspects ont atteint ces mois derniers un chiffre considérable. Toute cette vitalité, cette prospérité et cette liberté apparentes ne sont possibles, aux yeux des chefs de la sécurité, que par des « ponctions » énormes dans les milieux musulmans.

Sur le plan opérationnel, un autre choix a été fait, qui dépend étroitement des possibilités métropolitaines.

Subordonné à M. Delouvrier, mais désigné par le général de Gaulle, le général Challe — désormais grand responsable des Forces françaises en Algérie — est, depuis longtemps, l'enthousiaste théoricien de la méthode des regroupements. Ce processus par lequel on entend isoler les rebelles en regroupant les populations dans des centres où elles sont encadrées, employées, scolarisées, parfois ravitaillées, doit permettre la coexistence du système de quadrillage (« l'implantation » chère au général Salan) et du « coup de poing » (expédition de petits commandos sur les rebelles une fois isolés des populations et dont le colonel Bigeard, de retour en Algérie, s'est fait depuis longtemps le brillant partisan).

Dans la mesure où les crédits ont été généreusement débloqués et où les effectifs n'ont pas été réduits, la méthode des regroupements a porté des fruits, au moins provisoires, dans certains secteurs. Sur le premier point des crédits, il est devenu courant de constater qu'un commandant de secteur qui fait son travail, passe au moins la moitié de son temps à se disputer avec les directions des Pont et Chaussées et de l'Education nationale qui déclarent n'avoir pas de budget supplémentaire. Dans la plupart des cas, les crédits étaient nettement insuffisants, et parfois nuls.

L'éventualité d'un changement de tactique a, par ailleurs, été envisagée. Non pas en fonction de la seule efficacité, mais en fonction de la meilleure utilisation d'effectifs qui vont se réduire (à cause des « classes creuses »). Autrement dit, la question qui se posa à l'état-major est : « *Etant donné l'impossibilité d'une nouvelle mobilisation aussi impopulaire qu'onéreuse, comment faire le mieux possible avec ce qui nous est donné ?* »

Le fameux mot d'un colonel aujourd'hui en disgrâce (« *Je n'ai besoin que de petits commandos bien aguerris* ») n'est pas venu d'un choix : c'est la réponse à une nécessité.

AUTANT DE COMBATTANTS F.L.N.

Dans les perspectives actuelles, le regroupement sera cependant tenté par tous les moyens. Il faut s'attendre qu'une partie des sommes débloquées sur le chapitre du plan de Constantine profite aux besoins du regroupement. Quoi qu'il en soit, quelles sont les chances de réussite ? C'est là qu'il faut essayer de faire le point sur la situation actuelle du F.L.N.

Je n'avancerai rien ici que des certitudes, c'est-à-dire des points sur lesquels l'unanimité s'est faite :

1° Il n'y a pas de problème d'effectifs pour le F.L.N.

Là-dessus, tout le monde est d'accord. Un bataillon fellagha est-il détruit : il est aussitôt remplacé. Le nombre des combattants F.L.N., au dire de tous les officiers que j'ai rencontrés, demeure constant. Ces combattants sont sans doute de plus en plus jeunes, donc de moins en moins expérimentés. Mais ils restent toujours susceptibles d'entretenir une insécurité plus ou moins grande suivant les zones.

2° Le F.L.N. a gardé son pouvoir de fixation des troupes.

C'est-à-dire qu'il suffit de diminuer l'implantation ou même la présence dans les secteurs pour qu'aussitôt l'organisation politico-militaire se réinstalle.

3° Le F.L.N. n'a jamais possédé autant d'armes automatiques.

Des mortiers (dont ils ne se servent pratiquement jamais, il est vrai), des mitrailleuses (on en découvre aujourd'hui en un mois plus que pendant plusieurs mois de 1957) et des fusils-mitrailleurs anglais, italiens et tchèques.

4° Enfin les combattants du F.L.N. ont gardé leur surprenante aptitude à la mobilité.

Exemple : le chef de la Kabylie, Amirouche, se fait réveiller toutes les deux heures pour changer de refuge.

L'ARMEE NE CROIT PLUS A LA FORCE

En revanche :

a) Les combattants algériens manquent de munitions.

Le verrouillage des frontières a rendu extrêmement difficile le passage des convois de munitions de Tunisie, de Libye et du Maroc. Les voies empruntées par les quelques petits groupes qui tentent ce passage sont extrêmement longues, difficiles et très souvent repérées par hélicoptères ;

b) Le F.L.N. a été contraint de revenir à la petite guerilla.

Au début de l'année 57 il y avait parfois de véritables batailles rangées. Ordre est désormais donné d'éviter partout l'accrochage (cependant, lorsque les forces françaises prennent, comme elles le font actuellement, l'initiative des opérations, la résistance est extrêmement tenace). On est revenu en gros à l'attentat et à l'embuscade ;

c) Les populations rurales sont à ce point fatiguées par la double pression subie qu'elles fournissent souvent des milices anti-F.L.N. plus actives.

D'un autre côté, l'infrastructure politico-administrative du F.L.N. reconstituée après les arrestations est conduite par des éléments peu informés. C'est une observation qu'on a récemment pu faire à Alger-Ville.

Enfin l'élite qui n'est pas en exil, en prison ou dans des camps, fait preuve d'un attentisme qui joue à la fois contre le F.L.N. et la France.

En résumé, la situation militaire n'a rien de commun avec celle de février 1957. Le terrorisme urbain en particulier n'existe pratiquement plus. Le F.L.N. a atteint un plafond. A partir de là il a opéré une conversion à un niveau où il peut s'installer pendant très longtemps. D'ailleurs l'armée ne croit plus à l'efficacité à terme de la force. C'est elle qui est devenue en Algérie le champion de l'égalité. Egalité que les Français d'Algérie sont loin encore d'admettre complètement. Sur ce seul point les résistances à M. Delouvrier seront nombreuses.

L'ETENDARD, LA FOI, LA CAUTION

A partir de tous ces éléments une politique provisoire peut évidemment se dégager. L'état-major d'Alger se réjouit de voir que le F.L.N. ne place plus son espérance que dans une aide extérieure (Krim Belkacem : « *Nous aurons des avions !* ») ou dans un succès diplomatique (l'O.N.U. et la nouvelle politique arabe des Etats-Unis). Dans ces affirmations du F.L.N. il voit un aveu d'échec.

La conclusion militaire est donc qu'il faut plus d'hommes, plus de crédits et qu'il faut surtout profiter

Mots croisés n° 167

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2						■		
3								
4								
5					■			
6				■				
7		■						
8						■		
9								
10								

HORIZONTALEMENT. — 1. Danse noire ou bombe blanche. — 2. Son pouvoir somnifère fut analysé d'une façon un peu simpliste, au cours d'un examen devant la Faculté. Une belle fourchette en Bourgogne. — 3. Ne va pas jusqu'à la cheville. — 4. S'appliquait à tout cadet de Gascogne. — 5. Foyer de foyer. Préfixe qui peut intéresser le pavillon. — 6. A longtemps servi et sert encore pour engranger. Une certaine quantité, deux fois. — 7. Fit des feuilles dures. — 8. Au sud d'un ancien pénitencier. Désigne un roi qui garde bien sa couronne, mais parfois dans la clandestinité. — 9. Allègent, comme le font des personnes légères. — 10. Ce que font, mais dans un sens différent, les policiers en cas d'émeute et les balayeurs municipaux (deux mots).

VERTICALEMENT. — I. Fait parfois appel aux services du chasseur. — II. Pour le public seulement. En épelant (et à la rigueur sans épeler), nasale française et sa correspondante grecque. — III. Etat qui ne s'applique pas aux organiques. — IV. N'est pas le point le plus haut de Paris. Voudra fortement. — V. Laisse tomber. Fut martyrisé en Afrique et critiqué en Europe. — VI. Sculpta habilement à Milan. Diminutif masculin. — VII. Loin des étoiles. — VIII. Une chienne et un singe ont pu prétendre à ce titre.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	A	T	I	E	N	C	E
2	A	V	E	R	S	I	O	N
3	R	E	M	E	T	■	U	T
4	T	R	E	N	E	T	■	R
5	A	T	R	E	■	R	E	E
6	G	I	A	■	V	O	L	E
7	I	R	I	D	I	U	M	■
8	S	■	R	I	Z	V	I	L
9	T	R	E	M	I	E	R	E
10	E	N	S	E	R	R	E	E

Solution du n° 166

SEMAINIER JENBERT 1959

Tous vos rendez-vous de la semaine d'un seul coup d'œil sur une double page. Présentation de classe, format fonctionnel 18 × 21. Répertoire alphabétique, couverture plastique façon box, reliure spirale. ENVOI franco contre 1.000 francs aux

Editions JENBERT
163, avenue Michel-Bizot, PARIS (XII°)
C.C.P. 5966-68 Paris

des deux faits les plus nouveaux : la division des musulmans dans les campagnes et la révolution féminine. Mais la division des musulmans que l'armée considère comme sa réussite la plus éclatante, n'atteint cependant ni les villes ni les éléments politisés de la population. Le F.L.N. reste l'étendard, la foi, la caution. On souhaite qu'il soit plus politique, on discute, on regrette même parfois ses méthodes (ce qui est nouveau néanmoins). Mais je n'ai jamais vraiment entendu un désaveu du F.L.N. formulé par un jeune musulman intellectuel.

L'espoir est resté intense au point qu'il se nourrit parfois de chimères, comme c'est le cas de toutes les populations malheureuses ou humiliées.

Dans l'Oranie, j'ai entendu parler de faits d'armes absolument extraordinaires que les fellagha auraient accomplis. Comme je répondais à mes informateurs musulmans que j'étais passé dans le secteur dont ils me parlaient et que je pouvais leur affirmer que cela n'était pas arrivé, ils ne me croyaient pas ou bien ne m'écoutaient pas.

Ailleurs, c'est de Chine ou du Ghana qu'on attend la solution. Tout cela coexiste confusément avec un reste de confiance en de Gaulle dont l'invitation aux chefs du F.L.N. a profondément marqué les esprits. En tout cas, cet état d'esprit prouve que même là où il y a désespoir, il n'y a pas ralliement à la France, il y a recours au rêve.

UN EQUILIBRE QUI PEUT DURER

J'ai tenté avec quelques interlocuteurs musulmans, et simplement, pour sonder les chances de la politique gaulliste, de me placer dans les perspectives gouvernementales. Leur parlant de ce que j'avais vu dans le Hodna, la semaine dernière, et aussi près d'Alger, leur vantant les réalisations scolaires et artisanales, les constructions de maisons au lieu et place de bidonvilles, et leur demandant enfin : *« Qui d'autre que les Français pourrait faire cela ? »*, je n'ai rencontré qu'une méfiance ombrageuse.

D'abord, certains m'ont répondu que le F.L.N. désormais ne s'opposait ni à la scolarisation ni même, ont-ils ajouté avec ironie, à la préparation militaire. Ensuite ils m'ont fait comprendre que cette fameuse promotion des musulmans était toujours proposée, selon eux, avec un esprit de tutelle, de supériorité.

> *« Vous ne comprenez donc pas ce que c'est que l'envie de ne plus recevoir d'ordre de personne, même si c'est un ordre dans votre intérêt ? »*

J'ai dit encore : *« Vous n'avez donc pas senti que cette promotion est une conquête du peuple algérien ? »*

Car tout de même il s'agit bien d'un exceptionnel résultat du F.L.N. que cette rébellion ait transformé des officiers S.A.S. en boy-scouts, les racistes en intégrationnistes, les petits boutiquiers poujadistes en sacrifiés au profit des masses musulmanes et le tout sans préjuger une autonomie éventuelle.

Voilà qui peut faire rêver. Autrement dit, la France offre vraiment de se vider progressivement de sa substance pour le bénéfice des habitants d'une terre jadis conquise et ces habitants sont dans l'impossibilité d'y applaudir. Parce que la France s'est mise dans la situation de n'être plus crue sur parole et qu'elle n'a rien fait encore sur place qui permette un regain véritable de la confiance. Et parce qu'aussi le général de Gaulle a oublié ce qu'il avait dit en 1955 : *« Il faut faire sa part au nationalisme arabe. »*

Il l'a oublié spécialement quand il s'agit de la forme, de la psychologie, choses dont je demeure persuadé qu'elles sont essentielles dans toute approche sincère du F.L.N.

(Dessin de Tim.)

Le Hula Hoop du Père Noël

Le résultat actuel de la politique engagée c'est que, parallèlement à l'effort social, un équilibre des forces militaires va survenir dont chacun sait qu'il peut durer très longtemps. On sait de façon claire que les transformations sociales et économiques deviendront les objectifs de guerre, que le F.L.N. sera toujours vivant et que ces transformations ne seront pas suffisamment rapides pour retourner, si cela était encore possible, la population entière contre le F.L.N. Dans ce cas que faut-il attendre de M. Delouvrier ?

On ne peut pas se contenter de l'inviter à la négociation ou d'y inviter encore et toujours le général de Gaulle. Il se peut que le F.L.N. ne soit pas prêt. Il se peut que les leaders de l'insurrection algérienne ne soient pas encore en mesure de faire le bout de chemin indispensable pour rendre un dialogue d'abord possible, ensuite fécond. Il y a ce que l'on souhaiterait et il y a ce que l'on peut attendre de la France telle qu'elle est aujourd'hui. Et je voudrais remarquer que si dangereux, si lourd de menaces précises que soit un certain gaullisme sur le plan intérieur, on ne peut oublier que la situation n'est pas pire en Algérie — au contraire — qu'au point où l'avaient laissée M. Lacoste et son administration socialiste.

PREPARER LE CLIMAT

Il convient enfin de ne pas être « maximaliste » : je constate en effet que les chefs du F.L.N. continuent de dire du général de Gaulle ce qu'ils n'ont jamais dit d'aucun autre : qu'ils comptent sur lui, et sur lui seul. Si la négociation ne se révèle pas immédiatement possible, il reste tout de même — et c'est une tâche essentielle — à M. Delouvrier, d'en préparer le climat.

J'ai dit la semaine dernière qu'il m'avait été donné de rencontrer des hommes, quelques-uns, qui obscurément sauvaient et l'honneur de la France et les chances du dialogue souhaité.

Il y a des possibilités d'obtenir l'indispensable transformation des conditions d'une négociation. C'est un fait qu'un certain nombre de mesures prises sur place avec énergie et ostentation peuvent donner aux élites musulmanes une preuve tangible d'une bonne volonté nouvelle et provoquer ainsi sur l'état d'esprit des adversaires une pression bénéfique. Au nombre de ces mesures — toujours les mêmes — il y a l'application stricte des nouvelles instructions du général de Gaulle à M. Delouvrier sur la « régularisation rigoureuse de toutes les opérations de police », c'est-à-dire, en particulier, l'examen de ces « interrogatoires poussés » que l'on n'ose plus appeler tortures. Il y a enfin à effacer le souvenir de la période électorale qui reste comme une tache honteuse dans l'itinéraire algérien du général de Gaulle, dont on ne peut pas dire qu'il n'avait, par certains côtés, apporté du neuf et du réconfort.

JEAN DANIEL.

FIN DU PREMIER TRIMESTRE

OU EN SONT LES ÉTUDES DE VOTRE ENFANT ?

A-t-il des difficultés ?
Doit-il envisager une réorientation ?

Les vacances de Noël vous permettent de consulter avec lui nos différents services :
Documentation scolaire et professionnelle. Examens psycho-pédagogiques. Rééducations (dysorthographie, difficultés dans le raisonnement mathématique, inadaptation scolaire, instabilité).

CENTRE PSYCHO-PÉDAGOGIQUE DE PARIS
6, Avenue Van Dyck - PARIS 8e - MAC 28-15-

Cent mille cadeaux
cent mille possibilités de faire plaisir à un homme...

un choix étourdissant de **cravates**, tous les **mouchoirs** de l'homme élégant, de confortables **écharpes** de laine et de soie, les plus belles **chemises**, d'impeccables **robes de chambre**, etc...

100.000 CHEMISES

PARIS : 13, Bd des Italiens - 128, rue de Rivoli - 44 bis, Bd Saint-Michel - 56, rue de Passy - 69-71, rue Lafayette - 55, rue de Rennes - 107 Bd Sébastopol - 79, Fg du Temple - 29, rue des Batignolles - 25, rue du Commerce - 26, rue Louis-Blanc
LILLE - BORDEAUX - MARSEILLE - CHATEAUROUX

PUBLICIS

MARCHÉ COMMUN

La France dans la course

Le Marché commun s'ouvre la semaine prochaine. Pratiquement, quels changements va-t-il entraîner pour tous les Français ? Michel Bosquet poursuit, ici, son enquête sur l'événement de 1959.

Le 24 décembre au soir, M. Dupont offre à sa femme un réfrigérateur de 135 litres, de marque américaine « Frigidiaire ». Ce réfrigérateur, produit sous licence en France, a été vendu à M. Dupont par son fournisseur habituel au prix de 127.100 francs.

M. Signorelli, à Gênes, a eu la même idée que M. Dupont. Mais il n'a payé que 106.000 francs pour son « Frigidaire » de 135 litres.

Quant à M. Schmid, de Hanovre, il a signé un chèque de 61.500 francs seulement pour un réfrigérateur identique à celui de M. Dupont, à la présentation (adaptée au goût national) près.

Que va-t-il se passer à partir du 1er janvier, jour de l'entrée en vigueur du Marché commun ?

UNE DIFFERENCE DE 1.000 FRANCS

Il se passera d'abord fort peu de choses. Chez le fournisseur de M. Dupont, il sera vendu, au grand maximum, un réfrigérateur allemand sur 83 réfrigérateurs français. Et ce réfrigérateur allemand ne coûtera que 1.000 francs de moins qu'avant l'entrée en vigueur du Marché commun : il coûtera par exemple 100.000 francs au lieu de 101.000 (1). L'abaissement de 10 % des tarifs douaniers ne se sera traduit que par une baisse de 1 % sur le prix de vente.

Pour en comprendre la raison, suivons le réfrigérateur allemand de l'usine jusque chez le détaillant français. Son prix d'usine, hors taxes, est de 50.000 francs. En passant la frontière française, il acquittera 9.000 francs de droits de douane à partir du 1er janvier prochain, au lieu de 10.000 francs précédemment. Son prix sera ensuite majoré de 18.000 francs de taxes intérieures françaises (taxe à la valeur ajoutée, taxe de luxe s'il y a lieu, taxe sur les transactions, etc.) et de frais de transport, ce qui le porte à 77.000 francs. La marge du grossiste et la marge du détaillant viennent ensuite ajouter 23.000 fr. au prix du produit allemand et le porter à 100.000 francs.

Négligeables durant la première année, les effets du Marché commun deviendront toutefois de plus en plus sensibles par la suite. En 1969, la France devra laisser entrer autant de réfrigérateurs allemands que les exportateurs d'outre-Rhin souhaiteront lui vendre. Elle devra en outre supprimer complètement les droits de douane. A supposer que le régime fiscal français n'ait pas changé d'ici là, le réfrigérateur allemand tombera alors à 91.000 au grand maximum ; il tombera peut-être à 80.000 francs et moins, si le producteur allemand oblige les revendeurs français à calculer leurs marges commerciales au plus juste. Mais même à 91.000 francs, le réfrigérateur allemand finirait par évincer son équivalent français si celui-ci ne baissait pas très sensiblement.

L'OUVRIER EST-IL « PRIVILEGIE » ?

Dès aujourd'hui, il y a donc lieu de se demander à quoi tient la différence entre le prix d'un même type de produits en France et en Allemagne. L'exemple du réfrigérateur est en effet loin d'être isolé. Pour l'ensemble du matériel électro-ménager, les prix de vente *à l'usine* et *hors taxes* sont de 20 % plus élevés en France. Pour l'ensemble des produits industriels, les prix de revient français sont en moyenne de 10 % plus élevés.

Quand M. Dupont s'étonne de cette disparité, il reçoit le plus souvent la réponse suivante :

> *« Les salaires, les charges sociales, les prix des matières première, de l'énergie et de l'eau sont nettement plus élevés en France qu'en Allemagne. »*

Que vaut cette explication ?

Pour l'énergie et l'acier, elle n'est pas exacte ; leur prix de vente français est comparable au prix allemand et inférieur au prix belge. Et les salaires ? Ils représentent rarement plus du tiers d'un prix de revient ; pour entraîner, à eux seuls, un prix de revient supérieur de 10 %, il faudrait que les frais de main-d'œuvre soient en France supérieurs de 30 %. Qu'en est-il ?

Pour la sidérurgie, tout d'abord, la C.E.C.A. a calculé en 1955 (sur la base du taux de change officiel) les salaires moyens suivants, toutes charges comprises :

France : 295 francs.
Allemagne : 290 francs.
Belgique : 305 francs.

Compte tenu du caractère artificiel du taux de change et des différences entre les pouvoirs d'achat intérieurs de ces trois sommes, l'ouvrier français ne paraît point privilégié.

La sidérurgie, il est vrai, constitue un secteur particulier, puisque le Pool charbon-acier stipule l'harmonisation des salaires et des charges sociales. C'est pourquoi des économistes ont calculé la moyenne des rémunérations horaires globales (charges sociales et heures supplémentaires comprises) dans les industries manufacturières. Ils ont converti les monnaies aux cours du marché libre, qui donne une idée plus exacte de leur pouvoir d'achat. Pour octobre 1956, ils ont obtenu les chiffres suivants :

France : 251 francs.
Allemagne : 254 francs.
Belgique : 258 francs.

(Rapho.)

L'ÉPICERIE DE VILLAGE
34.000 *de plus, depuis* 1939

1.000 MILLIARDS PAR AN

L'industriel français, il est vrai, n'a que faire de ces comparaisons. Lorsqu'il cherche à exporter et à tenir tête à la concurrence étrangère sur le marché français, seul compte pour lui le coût de la main-d'œuvre au cours officiel du franc. Et force lui est de constater que ce coût est, en moyenne, 10 % plus élevé qu'en Allemagne, 30 % plus élevé qu'aux Pays-Bas ou en Italie. A quoi tient cette fameuse cherté de la main-d'œuvre française qui, pour des salaires nominaux supérieurs, n'a pas un pouvoir d'achat plus grand que celui des ouvriers allemands ?

Elle tient au fait que « tout coûte plus cher en France » et que l'ouvrier français, pour se nourrir, pour se vêtir, a besoin de plus d'argent que son camarade allemand notamment. La cherté des produits de grande consommation, en France, peut s'expliquer par trois raisons :

1) Le système fiscal français est particulièrement injuste. L'Etat n'a pu ou voulu faire payer tous leurs impôts à plusieurs catégories de citoyens (paysans, artisans, petites entreprises). La fraude fiscale porte sur 500 à 1.000 milliards par an. Pour combler les trous dans sa caisse, l'Etat fait payer les consommateurs : il impose des taxes sur un grand nombre de produits (la fiscalité indirecte est plus forte en France que dans les autres pays d'Europe), réduit ainsi le pouvoir d'achat des salariés et les pousse à exiger des augmentations.

2) La prolifération des commerçants est une autre raison de la cherté de la vie en France. On y compte 135.000 commerces de gros, contre 71.000 en Italie et 43.000 en Grande-Bretagne. En outre, la France a un détaillant pour 48 habitants, contre un pour 68 en Italie, un pour 89 en Grande-Bretagne, un pour 102 (2) en Allemagne. Or, plus le nombre des commerces est élevé, plus le volume des ventes est faible pour chaque commerce et plus est forte la marge de profit (et donc le prix de vente au détail) que les commerçants pratiquent. Les épiciers (en augmentation de 34.000 depuis 1939) ou les bouchers (en augmentation de 11.500) exploitent souvent les salariés plus durement qu'aucun patron.

UNE AGRICULTURE ARCHAIQUE

3) Troisième facteur de cherté : la structure et les techniques arriérées de l'agriculture française, l'une des moins productives d'Europe (3). De leurs lopins de terre, des centaines de milliers de paysans tirent juste de quoi subsister. Pour leur éviter une ruine brutale, l'Etat achète leur récolte à des prix élevés. La pénurie d'ingénieurs agronomes, de vulgarisateurs techniques, de crédits, et la ténacité d'habitudes ancestrales, limitent le rythme des conversions, remembrements et rééquipements agricoles. Il faudra sans doute plus d'une génération pour assainir l'agriculture française. Son retard, source de prix élevés, permet aux grandes fermes industrialisées et ultra-modernes (en dépit de prix différentiels) des bénéfices très élevés.

Fiscalité indirecte, circuit de distribution très onéreux, agriculture retardataire : ces trois facteurs structurels permettent déjà de comprendre pourquoi le « coût de la vie » est plus élevé en France et pourquoi les salariés ont besoin de revenus nominaux plus élevés pour satisfaire leurs besoins. Il est inexact, en effet, que les Français *vivent* mieux que leurs voisins : s'ils *mangent* mieux (mais c'est là une question de goût et de tradition), ils ne se *nourrissent* pas mieux (4), et quiconque a été à l'étranger sait aussi qu'ils ne sont pas mieux habillés.

Depuis plusieurs années, l'Etat cherche à s'attaquer aux trois raisons fondamentales de la cherté de la vie française. Il est peu probable qu'il réussisse à les éliminer d'ici dix ans. Mais même en supposant que le coût nominal de la main-d'œuvre reste en moyenne 10 % plus fort en France qu'en Allemagne, il ne fournit guère d'excuses à la cherté des prix de revient français. La main-d'œuvre ne représente en effet qu'une fraction du prix de revient ; en outre, *sa productivité est plus élevée en France que*

---

(1) Bien que fictifs, ces chiffres, ainsi que ceux qui suivent, expriment des ordres de grandeur réels.

(2) Sans les services (coiffeurs, restaurants, etc.).

(3) D'un hectare de terre de même qualité, l'agriculture allemande, quatre fois plus mécanisée que la française, tire deux fois plus de produits, l'agriculture belge trois fois plus.

(4) Par tête et par jour, les Français consomment l'équivalent de 2.830 calories, contre 2.980 pour les Allemands, Belges et Hollandais.

RENÉ ROMAC
☆
CHEMISIER
DE PERE EN FILS
☆
32, RUE D'HAUTEVILLE
PARIS
PROvence 22-93

NOUS OFFRONS L'HUILE D'OLIVE
Naturelle, première pression à froid de notre production
Envois familiaux directs
Tarif sur demande à
ASSOCIATION PAYSANNE OLEICOLE
SALON-DE-PROVENCE
Sur demande, prix pour groupages

BEREL
tailleur chemisier
HABILLE L'HOMME MODERNE
VETEMENTS DE CLASSE
12, rue de Sèvres - PARIS

partout ailleurs en Europe ; enfin, l'industrie américaine paie des salaires nominaux trois à quatre fois plus élevés sans être non compétitive pour cela. Dans l'ensemble, l'industrie française ne souffre d'aucun handicap insurmontable, d'ordre naturel ou social. L'exemple de certaines firmes françaises montre même que, tout en partant de conditions moins favorables, il est possible de faire mieux en France qu'aux Etats-Unis.

LA BATAILLE DE L'ALUMINIUM

Au lendemain de la dernière guerre, l'industrie française de l'aluminium, qui fut jadis la première du monde, se trouvait devant de graves difficultés : les ressources d'énergie électrique étaient insuffisantes et le courant lui coûtait cher : en moyenne 1 fr. 57 par kilowatt-heure, contre 0,5 à 1 franc aux Etats-Unis. Comme le prix du courant électrique représente le quart du prix de revient de l'aluminium, cette industrie française paraissait sérieusement menacée.

La firme Péchiney (80 % de la production française) entreprit alors de révolutionner les techniques de fabrication. En installant de nouveaux transformateurs et de nouveaux redresseurs, elle réduisit de moitié les pertes de courant. En travaillant avec des intensités de 100.000 ampères (au lieu de 25 à 50.000 dans le reste du monde), elle abaissa de 16 % la consommation d'électricité par tonne de métal. L'amélioration du circuit thermique réduisit la consommation de vapeur de plus de moitié dans la fabrication de l'alumine et une mécanisation poussée élimina plus de 80 % des frais de main-d'œuvre à ce stade.

Grâce à d'autres innovations techniques, il ne fallait plus, en 1955, que 15,5 heures d'ouvrier par tonne d'aluminium-métal contre 52 heures en 1947. Le prix de l'aluminium français, qui dépassait le prix américain de 40 % en 1951, lui était inférieur de 6 % en 1956 : 174 francs le kilo, contre 186 francs pour l'aluminium américain.

En huit ans, l'industrie française de l'aluminium était devenue la première du monde sur le plan technique. Les méthodes et les brevets de Péchiney ont été adoptés aux Etats-Unis et au Canada, et partout où se développe une industrie de l'aluminium (en U.R.S.S., en Chine, en Turquie, en Yougoslavie...), c'est à des techniciens français que l'on fait appel.

L'exemple de Péchiney n'est pas le seul. Pour la construction de barrages, pour les chemins de fer, pour les glaces (Saint-Gobain), les techniques françaises sont les plus avancées du monde. Dans la sidérurgie encore, l'industrie française a su compenser (grâce aux recherches du Gaz de France) la « mauvaise qualité » du charbon indigène par des procédés de cokéfaction uniques au monde.

UNE EXPANSION « PARESSEUSE »

Ces exemples ont-ils valeur générale ? Toutes les branches de l'industrie française peuvent-elles surmonter leurs handicaps éventuels et (dans la mesure où tel n'est pas déjà le cas) produire à des prix de revient compétitifs ? Regardons les principaux secteurs industriels :

I. La chimie, l'un des cinq domaines d'activité les plus importants, est particulièrement apte à illustrer les atouts de l'industrie française dans le Marché commun et la cause de ses faiblesses présentes et passées.

Avec 230.000 ouvriers seulement pour un chiffre d'affaires annuel de 1.350 milliards, l'incidence du coût de la main-d'œuvre sur les prix de revient est très faible dans l'industrie chimique. La différence entre les salaires français et allemands (pour la main-d'œuvre féminine, surtout, importante dans ce secteur) ne saurait donc provoquer d'importantes différences entre les prix de revient.

Or, la chimie française est particulièrement menacée par la chimie allemande. Seules quelques très grandes firmes sont déjà compétitives et peuvent espérer une exportation accrue de certains de leurs produits. Tel est notamment le cas pour l'urée, dont le procédé de fabrication Frijacques (Péchiney) est exporté aux Etats-Unis; pour quatre espèces de matières plastiques (toutes dominées par Péchiney) dont l'une, le rilsan, possède des qualités supérieures à celles du nylon.

A côté de réussites exceptionnelles dues à quelques rares firmes particulièrement dynamiques, la chimie française dans son ensemble est pourtant dans une nette situation d'infériorité. Pourquoi ? Regardons les chiffres. La chimie française emploie 36 % moins de personnes que la chimie allemande, pour un chiffre d'affaires qui n'est inférieur que de 18 %. La main-d'œuvre française paraît donc beaucoup plus productive que l'allemande.

Néanmoins, les investissements français ne représentent même pas la moitié des investissements allemands; en pourcentage du chiffre d'affaires, ils sont inférieurs de 41 %. Bref, en dépit de son expansion (l'une des plus rapides de France), la chimie française donne une impression de paresse.

DES MILLIERS DE CHERCHEURS ISOLES

La raison ? C'est d'abord la dispersion : les trois plus grandes firmes allemandes produisent ensemble 20 % de plus que les six plus grandes firmes françaises. Les ressources absolues de chacune de celles-ci sont donc très inférieures aux ressources de chaque firme allemande. Là où il y a en Allemagne un grand laboratoire de recherches, avec des milliards de crédits et des chercheurs qui coordonnent leurs travaux, il y a en France un éparpillement de petits laboratoires (8.610 au total), avec un budget de quelques millions chacun et des chercheurs qui ignorent les travaux de leurs camarades des autres firmes.

En outre, le pullulement de milliers de petites entreprises a servi longtemps d'oreiller de paresse à de grandes firmes : celles-ci profitaient souvent de l'existence de petites firmes aux prix de revient élevés, pour pratiquer elles-mêmes des prix de vente très hauts et, à l'abri de toute concurrence, négliger leur propre modernisation. Le Marché commun, en ouvrant les portes à la concurrence étrangère, change tout cela et fait découvrir à la chimie française les réalités suivantes :

Les seules usines Bayer (1.500 chercheurs) ont investi l'année dernière dans la recherche plus que l'ensemble des 8.610 entreprises chimiques françaises. L'année dernière, 44 % des ventes de Bayer portaient sur des produits mis au point depuis 1948. La chimie française, en revanche, en est réduite à acheter un nombre toujours plus grand de brevets étrangers qui grèvent ses prix de revient et lui interdisent l'exportation des produits fabriqués sous licence.

DEUX OUVRIERS PAR ENTREPRISE

Pour améliorer sa position, la chimie française concentre actuellement ses entreprises, coordonne et spécialise leurs activités. Elle a obtenu de l'Etat des exemptions fiscales sur la recherche scientifique. Mais le retard est considérable. L'Allemagne consacre chaque année près de 400 milliards à la recherche ; les crédits publics s'élèvent à 177 milliards. En France, le budget 1959 prévoit un minimum de 54 et un maximum de 117 milliards pour la recherche scientifique.

Aussi l'industrie chimique française cherche-t-elle le salut dans la création de sociétés mixtes ou de cartels à l'échelle européenne — que les sociétés étrangères dominent le plus souvent.

II. Dans les industries métallurgiques et de construction électrique se manifestent les mêmes vices de structure que dans la chimie. Durant tout l'entre-deux-guerres, le patronat y a négligé les efforts de modernisation et de rééquipement. L'âge moyen des machines françaises était de 25 ans en 1939 (contre 5 ans en Allemagne) ; il était encore de 20 ans en 1955.

→

sans versement préalable

sans dérangement

DEMAIN CHEZ VOUS

4

MICROSILLONS 30 ou 25 cm

de votre choix

En remplissant simplement le bon ci-contre, vous recevrez par retour **LES 4 MICROSILLONS** comprenant vos œuvres préférées, choisis dans notre catalogue que vous pourrez écouter et apprécier **tranquillement chez vous** avant de fixer votre choix.

Vous ne garderez que ceux qui vous plaisent et nous retournerez les autres.

Si vous conservez 3 de ces disques

Chacun de ces disques vous sera facturé au prix le plus bas pratiqué sur le marché français et, si vous les conservez tous, le 4e ne vous sera pas facturé mais

OFFERT GRATUITEMENT
par le CLUB NATIONAL DU DISQUE

Que risquez vous en définitive ?

Rien, sinon de passer, comme l'on fait avant vous les 100.000 adhérents de notre Club, une merveilleuse soirée sans le moindre frais puisque vous bénéficiez du **droit de retour absolu.** Seul le CLUB NATIONAL DU DISQUE peut vous faire une telle proposition, parce qu'il se porte garant de la qualité de ses enregistrements.

Il est bien évident que vous pouvez limiter votre commande à un ou deux disques.

Vous pouvez aussi nous rendre visite à nos magasins de
Paris : 27 bis, rue du Louvre (2e)
3, rue Ampère (17e)
ou à nos magasins de Province :
Aix-en-Provence : 10, rue du Mal Joffre
Valence : 67, avenue Sadi-Carnot
Brest : 35, rue de l'Aiguillon
Marseille : 3 bis, rue Adolphe Thiers
Rouen : 15, rue de la Savonnerie
Saint Brieuc : 4, Place de la Grille
Nantes : Hall Exposition Passage Pommeraye
Niort : 18, rue Saint Jean
Fontainebleau : 28, rue des Sablons

SELECTION de microsillons 25 et 30 cm réservée aux lecteurs de **L'EXPRESS**

2 BACH - MOZART - VIVALDI
MOZART : Concerto pour flûte et harpe en ut maj. (K 299) - BACH : Suite n° 2 en si min. - VIVALDI : Concerto pour deux trompettes en ut maj. - *Orchestre Paul Kuentz.* - 30 cm. 1.980 Fr.

1027 MENDELSSOHN
Trio N° 1 en ré mineur, op. 49, par le trio des Jeunesses Musicales de France. - *G. Jarry, R. Albin, C. Helffer.* - 25 cm. 1.520 Fr.

26 BERLIOZ
SYMPHONIE FANTASTIQUE. *Orchestre des Jeunesses Musicales de France. Dir. Serge Baudo.* - 30 cm. 1.980 Fr.

1503 BEETHOVEN
Ouverture de CORIOLAN, PROMETHEE, LEONORE III. *Philharmonia Orchestra, dir. W. Susskind.* 25 cm. 1.520 Fr.

31 TRIO A L'ARCHIDUC par le *Trio des J. M. F. - G. Jarry, R. Albin, C. Helffer.* - 30 cm. 1.980 Fr.

513 FAURE - DEBUSSY
FAURE : Pelléas et Mélisande, orchestre symphonique Hallé, dir. Sir John Barbirolli. - DEBUSSY : Nocturnes pour orchestres. *Chœurs et Orch. Philh. de Londres. - Dir. Alceo Galliera.* - 30 cm. 1.980 F.

1014 LECLAIR
CONCERTO en ré majeur pour violon et orchestre. CONCERTO en ut majeur pour flûte et orchestre. - *Orchestre Paul Kuentz.* - 25 cm. 1.520 Fr.

1504 OFFENBACH
" Gaîté Parisienne ". *Orchestre Royal Opera House de Covent-Garden. Dir. W. Susskind.* 25 cm. 1.520 Fr.

1035 TELEMANN
CONCERTOS pour FLUTE, 4 VIOLONS et TROMPETTE. *Solistes et Orchestre de chambre Paul Kuentz.* - 25 cm. 1.520 Fr.

27 BAUDELAIRE
LES FLEURS DU MAL : 17 poèmes dits par *H. Doublier* avec un livre de *Louis Aguettant.* - 30 cm. 1.520 F.

MARIVAUX
" L'EPREUVE " avec *Renée Faure, Jacques Charon et H. Doublier. Musique originale de J.-M. Leclair.* - 30 cm. 1.520 Fr.

9 MUSIQUE ET POESIE
AU MOYEN AGE ET PENDANT LA RENAISSANCE. - 35 poèmes et morceaux, avec *V. Korène, J. Deschamps, H. Doublier, M. Rollin, B. Demigny, Y. Tessier, P. Maillard-Verger, le Trio M. Rollin et la Chorale Sine Nomine.* - 30 cm. 1.980 Fr.

35 DE 1.850 A NOS JOURS. - Œuvres de Verlaine, Fauré, Baudelaire, Rimbaud, Ravel, Mallarmé, Valéry, Roussel, M. Noël, Cocteau, Apollinaire, Glatigny, Ravel, J. Renard, Satie, Klingsor, Jacob, Michaux, Kosma, Prévert, Laforgue, avec *M.-R. Carlié, B. Demigny, H. Doublier et P.-M. Verger.* - 30 cm. 1.980 Fr.

1507 CHANSONS IMMORTELLES
Santa Lucia - Funiculi-Funicula - Bécouse - Si vous l'aviez compris - La Partida - Andaluza - Annie Laurie - Un peu d'amour. - *P. Fleta, ténor. Orchestre dir. Jacques Metehen.* - 25 cm. 1.520 Fr.

215 SURPRISE PARTIE EN 1925 " CHARLESTONS "
Le danseur de Charleston - Ain't she sweet - Chicago - My Blue Heaven - The Cheik of Arabie - Charleston - Margie - Yes, Sir, that's my baby - Original Dixieland Charleston - 12th. Street rag. *Ensemble du Club des Variétés, dir. M. Forge.* - 25 cm. 1.520 Fr.

1025 MUSIQUE TZIGANE
Doina - Tchokarlia (L'Alouette) - Kalitka - Chto nam gorié " Nitchevo " - Czardas en ut mineur - Les Yeux verts - Hora Staccato. *Guy Cormier, Kostia Neagu et leur Ensemble tzigane.* - 25 cm. 1.520 Fr.

1024 VALSES DE PARIS
Frou-Frou - Fascination - Ne ris pas de l'amour - Amoureuse - Rose-Mousse - Les Roses - La Vague - La Rose Noire, par *l'Orchestre du Club des Variétés.* - *Dir. Michel Forge.* - 25 cm. 1.520 Fr.

BON D'AUDITION GRATUITE
à adresser au
CLUB NATIONAL DU DISQUE
33, rue du Louvre - Paris 2e

Veuillez m'envoyer dès aujourd'hui les disques que j'ai cochés ☒ ci-contre (devant le n° de référence) à l'adresse suivante :

NOM ....
RUE .... N° ....
LOCALITÉ .... Dpt ....

☐ Je vous règlerai après audition, si les disques me donnent satisfaction.
☐ Je vous règle ce jour par .... (notre C. C. P. 8.187-58 Paris).

E.

Microsillons 33 tours à 1.520 Fr.

☐ 1027	☐ 1503	☐ 1014	☐ 1504
☐ 1035	☐ 27	☐ 33	☐ 1507
☐ 215	☐ 1025	☐ 1024	

Soit disques à 1.520 : .... Fr.

Microsillons 33 tours à 1.980 F.

☐ 2	☐ 26	☐ 31
☐ 513	☐ 9	☐ 35

Soit disques à 1.980 : .... Fr.
Frais d'envoi et d'assurance : .... 135 Fr.
TOTAL .... : .... Fr.

Ma commande étant de 3 disques, je désire recevoir GRATUITEMENT un microsillon de 25 cm. dont j'indique la référence : N° .... Titre ....

La dispersion de ces industries et l'alignement des grandes firmes sur les prix de vente des firmes marginales, était ici encore la raison principale de l'indifférence au progrès. Ainsi, dans la mécanique générale, on comptait en 1955 pas moins de 73.000 entreprises employant en moyenne deux ouvriers chacune. Dans la construction électrique, on comptait 13.290 établissements employant en moyenne quinze ouvriers.

La plus grande entreprise française de construction électrique compte 20.000 salariés ; la plus grande entreprise allemande, 100.000. Comme au surplus les grandes firmes françaises, en vertu d'accords conclus avec les petites, limitaient souvent leur production, afin de ne pas évincer celles-ci, la modernisation et la concentration du secteur métallurgique n'ont pas atteint le rythme désirable. De 1929 à 1951, le nombre d'usines employant plus de 1.000 ouvriers a même diminué en France de 21 % ; pendant la même période, il augmentait de 300 % aux Etats-Unis. En 1955, les usines de plus de 550 ouvriers n'employaient que 29 % de l'effectif ouvrier français, contre 39 % de l'effectif allemand et 49 % de l'effectif britannique.

Les industries mécaniques ont souffert de ces conditions (auxquelles la crainte des concentrations ouvrières, dès le début de ce siècle, n'est pas étrangère). Actuellement, la France n'a pas encore d'INDUSTRIE DE LA MACHINE-OUTIL digne de ce nom. Sur 5.820 établissements dans cette branche, six ou sept grands constructeurs seulement sont sûrement compétitifs. Une grande partie des autres risquent d'être éliminés par les Allemands ou même les Italiens, souvent 25 % moins chers. Pour les gros et petits MATÉRIELS ÉLECTRIQUES (des alternateurs géants aux lampes domestiques), les prix de revient français dépassent de 20 à 30 % les prix allemands. Même situation pour le MATÉRIEL ÉLECTRONIQUE ET ÉLECTRO-MÉNAGER (à l'exception, entre autres, des chauffe-eau).

UN ATOUT SUR

Dans LA CONSTRUCTION NAVALE, encore, les prix de revient français dépassent de 20 % ceux des chantiers allemands ou hollandais. L'éloignement des centres industriels constitue pour les constructeurs français un handicap naturel ; mais leur infériorité est due également à une organisation déficiente, à la non-application des méthodes modernes (la préfabrication notamment) et à la dispersion des sous-traitants.

Ceux-ci, par leurs prix de revient élevés, grèvent également les prix de la CONSTRUCTION D'AUTOMOBILES et de tracteurs, qui est pourtant à peu près compétitive. La fabrication de VIS ET BOULONS, notamment, est encore effectuée en France par des centaines d'ateliers semi-artisanaux, dont les prix de revient dépassent de 20 % ceux des autres pays.

III. L'INDUSTRIE TEXTILE (la première industrie française par son chiffre d'affaires et l'importance de sa main-d'œuvre) dispose d'atouts considérables dans la compétition internationale. Pour la laine, tout d'abord, la France est reine en Europe. Elle possède, à Mazamet, la capitale mondiale du délainage : 80 % des peaux de mouton exportées d'Argentine, 60 % des peaux exportées d'Australie et du Cap, affluent à Mazamet, où les eaux du Thoré et du Jaur ont des qualités particulières pour le lavage de la laine.

Les usines de FILATURE et de PEIGNAGE DE LA LAINE (Roubaix-Tourcoing) sont depuis peu parmi les plus modernes d'Europe. En dépit de leurs salaires plus élevés (60 % de personnel féminin, que seule la France paie au même tarif que le personnel masculin), elles sont pleinement compétitives et exportent déjà 25 % de leur production de filés.

Pour les TISSUS DE PEIGNÉS également (mais non pour le tissage de cardé, avec ses 80 % de métiers vétustes), les firmes françaises peuvent gagner sur les autres pays du Marché commun. Le prestige de la mode, du goût et de la qualité français joue en leur faveur, et même lorsque les Italiens battent les produits français en matière de prix et de présentation, la qualité française continue de s'imposer.

UN PLAN DE QUINZE ANS

L'INDUSTRIE COTONNIÈRE française, en revanche, était encore en très mauvaise position il y a trois ans. L'âge moyen de son matériel était de 25 à 35 ans. Sur 8,5 millions de broches, plus de la moitié avaient dépassé la limite d'âge. Sur les 175.000 métiers à tisser, répartis dans 11.800 usines, 105.000 auraient dû être remplacés depuis longtemps.

La dispersion des entreprises était l'une des causes de leur vétusté. Ce n'était pas la seule : une chemise de popeline, livrée 758 francs par le fabricant, est vendue 1.744 francs par le détaillant ; une robe d'été coûtant 1.238 francs à la fabrique est vendue 4.530 francs en magasin ; un mètre de velours « petite côte » passe de 500 francs à 1.195 francs chez le détaillant (5). Des marges commerciales aussi fabuleuses ne peuvent inciter le producteur à gagner 10 ou même 30 % sur son prix de revient.

Devant la menace du Marché commun, les cotonniers ont toutefois mis sur pied, à partir de 1954, un plan de quinze ans pour le sauvetage de leur industrie. Deux millions de broches vétustes ont déjà été supprimées et près de 300 usines fermées ou reconverties. Au rythme de 100.000 par an, les broches anciennes vont être remplacées ; la modernisation de la filature doit être totale en 1969. Le nombre des métiers à tisser, d'autre part, va être réduit de 10 % tous les cinq ans et ramené à 80.000 (contre 175.000 il y a trois ans). L'industrie du tissage doit être modernisée à 70 % d'ici 1969.

Un programme moins radical peut rendre compétitive l'industrie française du TEXTILE ARTIFICIEL (15 à 17 % plus chère que la belge et l'italienne), de LA SOIE (10 à 20 % plus chère qu'en Allemagne et en Italie) et du LIN (20 % plus chère qu'en Belgique pour le tissage). Si la France n'a guère de concurrents à redouter pour les TISSUS DE HAUTE NOUVEAUTÉ et LA HAUTE COUTURE, elle est vulnérable, en revanche, pour la CONFECTION DE GRANDE SÉRIE, pour laquelle l'industrialisation est plus poussée à l'étranger.

DECOUVERTE SALUTAIRE

Dans l'ensemble, l'avènement du Marché commun a fait découvrir à l'industrie française de transformation des faiblesses techniques et structurelles. Cette découverte peut être salutaire ; elle a déjà provoqué des mesures de rationalisation, des gains de productivité atteignant 50 % et plus (65 % en sept ans dans l'industrie cotonnière). Mais les efforts de modernisation ne pourront se poursuivre et s'amplifier que si la récession actuelle ne vient pas opérer des coupes sombres dans le budget des entreprises et de l'Etat.

D'autre part, il ne suffira pas de moderniser les entreprises existantes. La structure du commerce extérieur français révèle une économie retardataire : la France exporte 42 % de sa production d'acier ; elle doit en revanche importer 25 % de ses articles de métal. Elle n'est pas plus industrialisée que l'Autriche. Plus des deux tiers de ses exportations (en valeur) portent sur des produits demi-finis, des matières premières et alimentaires et des textiles, tous produits pour lesquels les débouchés ne cessent de se rétrécir en raison de l'industrialisation des autres pays. Les produits des industries mécaniques, qui seules ont un avenir assuré, ne représentent dans les exportations industrielles françaises que la moitié de ce qu'ils représentent dans celles de l'Allemagne.

« L'ordre nouveau » des théoriciens hitlériens destinait la France à devenir un pays de paysans, artisans et boutiquiers. Au sein de l'Europe du Marché commun, nous n'échapperons à ce destin que si nous développons nos industries de transformation et particulièrement la construction de machines.

MICHEL BOSQUET.

(5) Rapport de la C.F.T.C. (Alsace, nov. 1958).

(Rapho.)

MÉTIER A TISSER FRANÇAIS
Parmi les plus modernes d'Europe

Prochain article :
QUEL EST L'AVENIR DE L'EUROPE ?

moi, je suis fidèle à Nescafé !

un vrai café !
je ne connais rien de mieux
pour me détendre
entre deux courses.
dès que je suis fatiguée...
vite Nescafé !
en un instant,
sans peine, je peux m'offrir
un café comme je l'aime
c'est-à-dire 100 % pur
et toujours frais.
merci Nescafé !

LIXER
4 Couleurs

À Mines 1.650 fr. — 1er en date — 1er en qualité — À Billes 1.950 fr

Modèles de luxe :
Argent massif .... 3.600 fr.
Or massif 18 carats .... 68.000 fr.
Plaqué or laminé .... 5.600 fr.

LES AVANTAGES DU LIXER
Rappel NON-AUTOMATIQUE donc INDEREGLABLE, facile et rapide.
POINTES FIXES ET BIEN DEGAGEES.
Recharges et mines carrées LIXER en vente partout.

IMPORTANT : Si votre fournisseur habituel ne peut vous le procurer, écrivez aux Ets LIXER, 38, boul. Bonne-Nouvelle, Paris-10e, TAI. 60-94, qui vous indiqueront l'adresse du revendeur le plus proche de votre domicile.

CHINE

Le nouveau combat de Mao

● *La décision de Mao Tsé Toung de renoncer à la présidence de la République est de même nature que le geste de Lénine au lendemain de la Révolution. K.S. Karol en montre la signification.*

« *GRACE à la direction géniale du camarade Mao Tsé Toung, nous avons évité les erreurs du culte de la personnalité.* »

C'est par cette formule paradoxale que les Chinois ont résumé leurs positions pendant la grande crise de déstalinisation des années 1954-1956, montrant ainsi que Mao est pour eux plus qu'un leader ou même un théoricien politique.

Aucun chef communiste, à l'exception de Lénine, parmi les bolcheviks, n'a joui d'une telle autorité et d'un ascendant aussi complet sur ses camarades que Mao Tsé Toung au sein du P.C. chinois. Il paraissait donc impensable, dès les premières dépêches annonçant la nouvelle, que sa décision de ne plus solliciter le renouvellement de son mandat à la présidence de la République (poste auquel il a été élu en 1954 pour quatre ans) eût la signification d'une retraite politique, moins encore d'un limogeage.

Cet abandon de la plus haute fonction administrative est analogue plutôt à l'attitude adoptée par Lénine au cours des années 1920. Le créateur de la République des Soviets avait cédé lui aussi la présidence de la République, du Conseil et du Secrétariat du Parti, à ses proches lieutenants, se réservant le rôle d'arbitre suprême, de penseur et d'inspirateur de tous les organes du Parti et de l'Etat.

BRULER L'ETAPE « INDIVIDUALISTE »

Il n'avait pas besoin de titres ni de rivaux à redouter. Il pouvait même se permettre le luxe d'être mis en minorité et montrer à l'égard de ses associés un libéralisme d'autant plus grand qu'en dernier ressort — comme le disait le poète Maïakowski — « *le Parti et lui, c'était la même chose* ».

La position actuelle de Mao Tsé Toung est sans doute comparable.

L'analogie ne s'arrête pas là. La retraite « fictive » de Lénine eut lieu au moment où son pays était engagé dans l'épreuve décisive de la guerre civile. Mao se dégage des fonctions de président de la République au moment même où la Chine est en train d'effectuer sa deuxième révolution, aussi décisive pour son avenir que la victoire de 1949 sur le Kuo-Min-Tang.

Au mois de mai dernier, le congrès du P.C. chinois a décidé, sous son impulsion, d'entamer une grande expérience de « jen min kung shê », formule que les Occidentaux ont traduite assez librement par « la révolution des communes ». Elle repose sur deux principes :

1) Pour utiliser à une échelle jamais encore atteinte la main-d'œuvre rurale jusque-là sous-employée, il faut grouper les coopératives agricoles en unités beaucoup plus vastes, y introduire un mode de vie communautaire et les mobiliser pour l'exécution des tâches de la production industrielle artisanale et des grands travaux.

2) Il faut ressusciter les anciennes techniques de production campagnarde pour permettre aux paysans de fabriquer eux-mêmes l'outillage qui leur est nécessaire.

C'est ainsi que les communes chinoises fabriquent maintenant de l'acier selon les procédés de l'époque pré-industrielle, acier qu'elles utilisent ensuite pour fabriquer des charrues et divers outils agricoles.

Cette mobilisation générale des masses et cette exploitation totale des ressources devaient permettre, selon Mao Tsé Toung, de réaliser le « grand bond en avant » et de doubler en l'espace de quelques années la production agricole et industrielle du pays.

En plus, elle devait rééduquer des millions de Chinois en les astreignant à une vie communautaire dans laquelle tous les repas sont pris dans des réfectoires, tous les enfants confiés dès leur naissance aux écoles communes, etc.

Selon Mao Tsé Toung, ses compatriotes pourraient passer ainsi du mode de vie féodal au communisme sans passer par le stade de « l'égoïsme individualiste » qui caractérise les sociétés industrielles à leur naissance.

(Magnum photo.)

TRAVAIL COLLECTIF DANS LA CAMPAGNE CHINOISE
« La cantine pour eux, c'est le paradis. »

L'APPRENTI-SORCIER

A en juger par les témoignages d'observateurs impartiaux comme le professeur Joseph Needham, grand savant anglais et connaisseur de la Chine, le programme de Mao Tsé Toung a trouvé un écho extraordinaire parmi les masses rurales de son pays. Il note cette semaine dans le « New Statesman » :

> « *Pour nous, Occidentaux, l'idée de faire manger des familles entières dans des cantines, de confier toutes les tâches domestiques aux institutions communautaires, peut paraître esclavagiste. Mais, pour les Chinois, elle contient la promesse d'une amélioration extraordinaire de leurs conditions de vie. Il vaut mieux, croient-ils, manger trois fois par jour dans une cantine que crever de faim dans sa maison individuelle. Les cantines, les bains publics, etc., sont pour eux comme le paradis sur terre* »,

Les experts polonais des questions chinoises confirment largement cette opinion et prétendent même que le mot d'ordre de Mao Tsé Toung a suscité un mouvement qui dépassait tous ses calculs et ses espoirs.

Mao se trouverait maintenant dans la situation de l'apprenti-sorcier, l'expérience ayant pris dans certaines régions une ampleur qui inquiéterait les dirigeants de Pékin eux-mêmes. Dans ces conditions, il était inévitable que des désaccords se manifestent entre les dirigeants qui, au mois de mai, avaient voté à l'unanimité les nouveaux projets.

LES RUSSES SE TAISENT

La résolution du Comité Central publiée cette semaine s'en est faite l'écho. Elle se félicite d'abord de l'extension rapide du mouvement communal dans les campagnes. Depuis le mois d'août, plus de 740.000 coopératives agricoles ont été réorganisées en 26.000 communes populaires et plus de 120 millions de fermes (c'est-à-dire 99 % des entreprises agricoles du pays) ont adhéré à ces communes. Mais la résolution annonce ensuite que la création des communes populaires urbaines est momentanément différée et qu'elle ne pourra se faire, en tout état de cause, que très lentement. Elle constate également qu'ici et là les directives du Parti ont été mal interprétées ou exécutées d'une façon erronée.

Cette résolution, qui ne signifie nullement l'abandon de l'expérience, ne surprendra pas les dirigeants soviétiques. Dès le début, ils n'ont pas caché — en privé — leur extrême scepticisme et leur inquiétude au sujet de la deuxième révolution chinoise. Il est significatif que les dirigeants et la presse soviétiques, s'ils parlent sans cesse de l'amitié sino-soviétique et des succès économiques du pays de Mao Tsé Toung, n'aient jamais mentionné — ne serait-ce que pour information — ce que sont les communes chinoises et comment se réalise le « grand bond en avant ».

Cette semaine encore, parlant des questions agricoles devant le Comité Central du P.C. de l'U.R.S.S., M. Khroutchev a passé complètement sous silence le bouleversement intervenu dans la vie des millions de paysans du plus grand allié de la Russie.

UN DANGEREUX EXEMPLE

Cette appréhension soviétique est compréhensible. Les Russes, en effet, peuvent redouter à la fois le succès et l'échec de la révolution des communes en Chine. Son échec pourrait être extrêmement dangereux pour le bloc communiste tout entier en affaiblissant le principal allié de l'U.R.S.S. ; son succès, d'autre part, risquerait de placer la Chine en tête des autres pays socialistes dans la course à la réalisation de la « société communiste », et de créer un exemple qui serait difficile à suivre, même pour l'U.R.S.S.

Mao Tsé Toung est certainement conscient de ces dangers intérieurs et internationaux. Rompant avec la tradition, il a quitté ces derniers temps son bureau présidentiel de Pékin pour parcourir les provinces chinoises et participer personnellement à l'organisation de cette vaste armée communautaire des « paysans-ouvriers » chargés de l'exécution de ce projet gigantesque. Il a entrepris en quelque sorte une deuxième « longue marche » à travers les campagnes de son pays.

LES MAINS LIBRES

La première, qu'il avait faite il y a trente ans à la tête de l'embryon de l'armée rouge chinoise, s'était soldée par la création de la première République communiste de Chine, dans la province du Chen-Si. Celle-ci a survécu à tous les assauts du Kuo-Min-Tang et des envahisseurs japonais, et c'est elle qui est à l'origine de la gloire et de la légende de Mao Tsé Toung.

L'expérience qu'il avait acquise en parcourant avec ses hommes le pays du sud au nord a permis en effet à Mao Tsé Toung d'acquérir une connaissance intime de la psychologie et du mode de vie de ses compatriotes, surtout des paysans. Elle a fait de lui le théoricien communiste le plus proche des masses de son pays.

Aujourd'hui, pour la deuxième fois, il joue son va-tout sur la réussite d'un programme qui doit confirmer son autorité et assurer à son pays le rang qu'il a perdu depuis des siècles. Pour la mener à bien, pour réussir sa deuxième « longue marche », Mao Tsé Toung veut avoir les mains libres et être débarrassé de toutes les charges officielles.

Symboliquement, il cédera sa place de président de la République au maréchal Chu Teh, commandant en chef de la huitième armée qui, à l'époque de la République du Chen-Si, fut chargé de sa défense. Son nom fut jadis tellement étroitement associé à celui de Mao Tsé Toung qu'on s'est référé constamment au régime « Mao-Chu ». Dans la deuxième révolution chinoise, celle qui est actuellement en cours, Mao Tsé Toung laisse donc à son plus vieux compagnon la place la plus honorifique. Mais il garde la première.

K. S. KAROL.

Jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS

CADEAUX
POUR MONSIEUR

« VITRINES
SUGGESTIONS »

38-40, avenue Victor-Hugo

SURBOUM

La petite fille du général Auclaire de Sabrolles se trouvait dans l'escalier d'un immeuble où elle était invitée à une soirée dansante, lorsqu'elle fut surprise par une panne de minuterie. Un obligeant jeune homme qui rencontra la jeune fille errant entre deux étages, l'accompagna jusqu'à la bonne porte en l'éclairant avec une boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

ÉTATS-UNIS

L'opération « Score »

● *Que signifie le succès du nouveau satellite américain ? Et quelles en seront les conséquences pratiques ? Albert Ducrocq répond.*

EN pl çant sur l'orbite d'un satellite artificiel les 4 tonnes de la fusée « Score », les Américains ont marqué leur premier point important dans la course à la conquête de l'espace.

Le 4 octobre 1957, l'opération « Spoutnik I » avait pris les Américains complètement au dépourvu, leur révélant qu'ils avaient, dans le domaine des fusées, plusieurs années de retard sur les Russes. Un programme d'urgence était alors immédiatement préparé par le Conseil National de Sécurité, au terme duquel le président Eisenhower pouvait affirmer le 24 novembre 1957 que l'année 1958 verrait combler une grande partie de ce retard, l'équilibre devant être presque atteint en 1959, tandis qu'en 1960, les Américains seraient à pied d'égalité avec les Russes.

L'opération « Score » prend tout son sens dans la mesure où elle représente le bilan de 1958 et la situation ne peut mieux être résumée que par la déclaration officielle des techniciens de Cap Canaveral qui précisaient vendredi soir :

> *« Une grande partie de la brèche qui nous séparait de l'U.R.S.S. a été comblée. L'an dernier, à pareille époque, nous étions en retard de trois ans sur les Russes ; notre retard n'est plus maintenant que d'une année... »*

UNE CONFUSION FREQUENTE

Une telle déclaration a pu surprendre. Beaucoup de commentateurs, se fondant sur les poids comparés de « Spoutnik III » et de « Score », ont en effet affirmé que les Américains avaient à l'heure présente déjà dépassé les Russes. Voici en fait d'où vient le malentendu :

Tout satellite artificiel est mis en place, comme on sait, au moyen d'une fusée à plusieurs étages, les tronçons successifs donnant chacun une fraction de la vitesse finale nécessaire. Dans le cadre d'un tel schéma, c'est tout le dernier étage qui atteint finalement l'état de satellisation. Il comprend la « charge utile » (qui constituera le satellite) et le corps du dernier étage (la fusée porteuse) qui contient essentiellement le combustible brûlé au cours de la dernière étape de la mise en place.

La confusion vient de ce que l'on oublie souvent de faire la distinction, pourtant capitale, entre le poids de la charge utile et celui du dernier étage tout entier.

Cette confusion fut faite dès le début. Dans le cas de « Spoutnik I » le poids annoncé de 83 kg correspondait à la charge utile ; la fusée porteuse, dont le poids alors n'avait pas été révélé par les Russes, devait peser plusieurs centaines de kilos ; à ce titre, « Spoutnik II » ne releva probablement pas d'une technique très supérieure car les 508 kilos qui lui furent officiellement attribués correspondaient à l'ensemble de la fusée porteuse et de la charge (celle-ci étant essentiellement constituée par l'habitacle de la petite chienne Laïka qui, en fait, ne fut pas séparé de la fusée porteuse).

Le grand progrès russe fut acquis avec « Spoutnik III » dont les 1.327 kg ne représentaient que la « charge utile », le poids de la fusée porteuse étant — selon une déclaration que vient de faire à Moscou le professeur Leonide Sedov — « considérablement supérieur à 4 tonnes ».

L'EQUIVALENT DE SPOUTNIK I

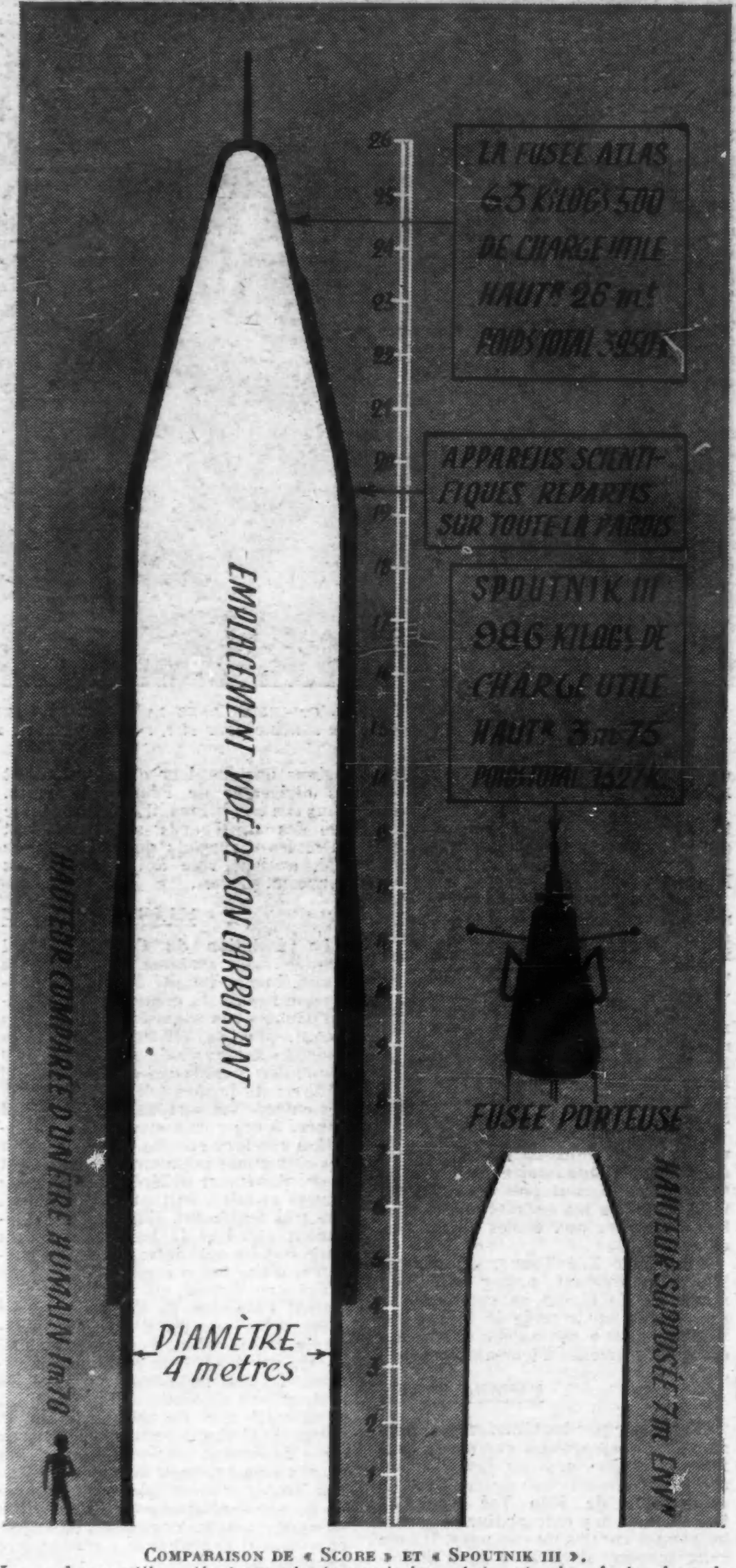
Les 4.000 kg de « Score » étant ceux de la fusée porteuse, il faut, pour procéder à une comparaison valable, soit rapprocher ces 4 tonnes de la masse (non connue) de la fusée porteuse de Spoutnik III, soit raisonner sur les charges utiles en rapprochant les 1.327 kg de « Spoutnik III » de la charge utile de « Score ».

Les Américains n'ont pas précisé sa valeur, mais ils nous en ont indirectement fourni un ordre de grandeur en faisant allusion à la présence, à bord de « Score », de 68 kg d'appareils de mesure et dispositifs divers.

Si l'on adopte ce chiffre de 68 kg, on peut conclure que les Américains en sont à l'heure actuelle au stade du « Spoutnik I ». Cette situation correspond d'ailleurs à la déclaration rapportée plus haut et qui fait allusion à un retard « d'une année encore » des Etats-Unis sur l'U.R.S.S.

Un fait est donc de toute manière acquis. Alors qu'au début de 1958, les Américains ne savaient encore — et de façon combien imparfaite — lancer que des « Pamplemousse » et autres satellites de quelques kilos, le rideau tombe aux Etats-Unis sur cette année 1958 avec le lancement de satellites d'une taille déjà respectable, l'événement important étant ainsi la « vitesse » avec laquelle les Américains rattrapent les Russes. Même si le raisonnement qui précède comporte un point faible — en ce sens qu'il ne tient pas compte des progrès que les Russes peuvent avoir faits depuis mai dernier — les Américains ont donc rattrapé deux années et c'est un succès.

A un autre égard, l'opération « Score » est un succès car elle représente une expérience originale extrêmement intéressante.



Comparaison de « Score » et « Spoutnik III ».
La « charge utile » (instruments, transmission, etc.) est plus forte dans le Spoutnik III. Celle du « Score » américain est équivalente à la charge utile du Spoutnik I. Mais la répartition de cette charge tout le long de la surface de la fusée porteuse (voir dessin) apporte des moyens nouveaux et intéressants de téléguidage et de transmission.

UNE COMMUNICATION A SENS UNIQUE

Les Américains auraient vraisemblablement pu, avec une fusée moins encombrante, transporter une charge utile plus lourde. Mais tout se passe comme si le but de leur expérience avait été de satelliser une « grosse chose ». Pourquoi ? C'est en abordant cette discussion que l'on comprend le sens de l'expérience.

Si la fusée « Score » ne renferme qu'une charge utile limitée, l'innovation a consisté, on le sait, à ne pas rassembler les instruments dans la tête de la fusée porteuse, mais à disposer ces instruments tout autour de la fusée et à les placer en quelque sorte en surface, en les exposant à l'extérieur.

C'est qu'il s'agit d'instruments très particuliers, représentés essentiellement par un matériel de radio, dont l'efficacité est fonction dans une large mesure de la surface offerte à des antennes émettrices ou réceptrices.

Expliquons-nous bien à ce sujet.

Tous les satellites envoyés jusqu'à ce jour possédaient des appareils de radio : ils n'avaient en effet d'intérêt que dans la mesure où ils pouvaient retransmettre à terre leurs impressions, c'est-à-dire communiquer des informations relatives à la pression, à la température du milieu traversé, à l'intensité des radiations, ou des particules météoritiques, etc.

Mais d'une part il s'agissait dans le cas des satellites américains d'émetteurs de très faible puissance (les signaux ne pouvant pratiquement être reçus que par les stations spécialisées du réseau minitrack), et par ailleurs, la communication était à sens unique.

LE « PAPILLON COSMIQUE »

Au contraire, la possibilité de disposer d'une surface importante permet d'aménager des antennes recevant un champ assez important tandis qu'un « dallage » systématique par des cellules photo-voltaïques permet, à partir du rayonnement solaire, de disposer d'une puissance électrique appréciable. Certains techniciens américains, poussant au maximum cette idée de l'engin interplanétaire ayant une faible masse mais des dimensions démesurées, ont été jusqu'à imaginer le « papillon cosmique » qui demain pourrait trouver dans l'énergie lumineuse ainsi collectée le principe d'une propulsion spatiale.

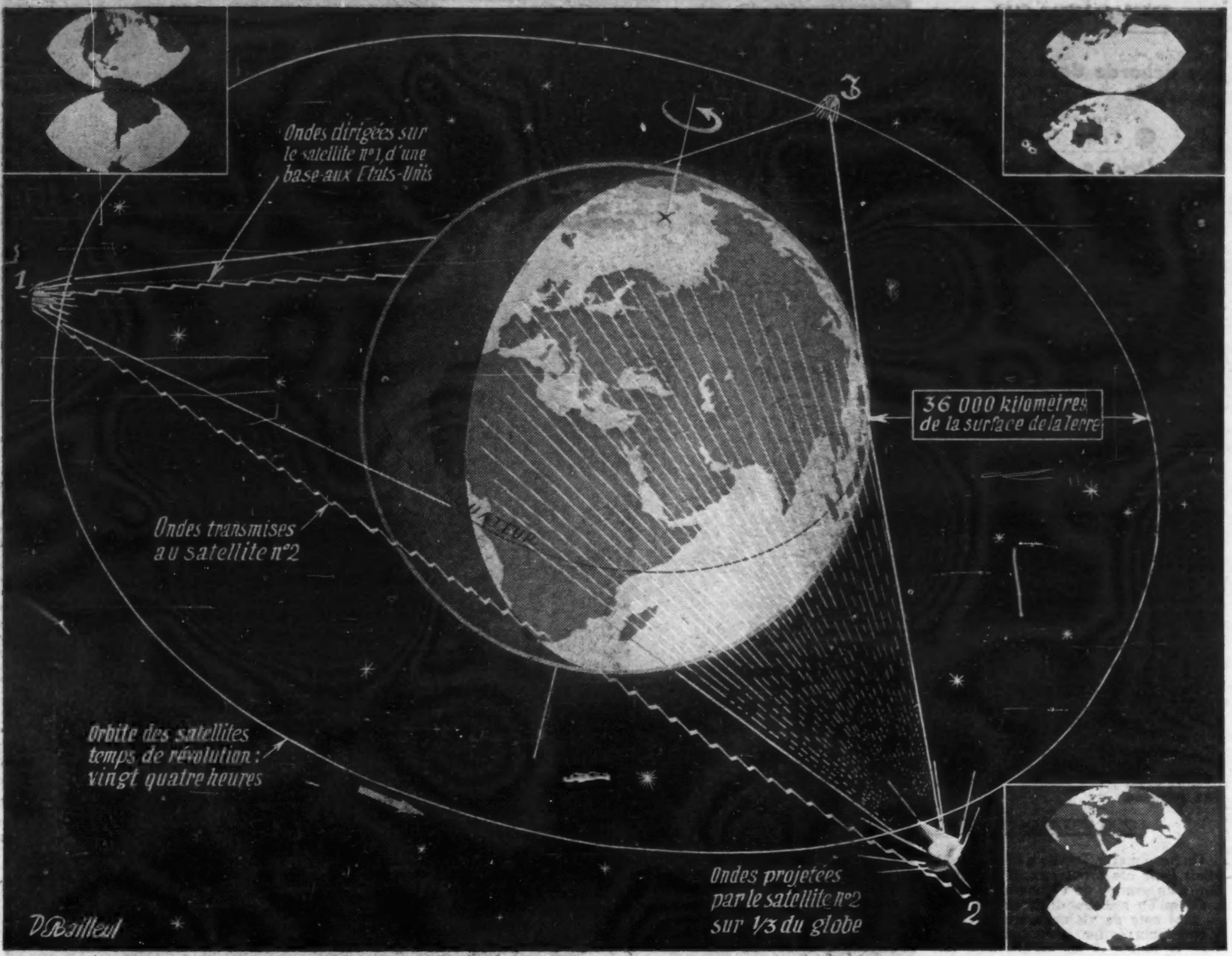
Autrement dit, « Score » réunit les conditions d'une liaison à double sens, l'engin étant à même d'envoyer des signaux à terre comme tous les satellites, mais pouvant également recevoir des signaux en provenance du sol.

Et cela ouvre la voie à des perspectives passionnantes.

LOUEZ VOS ETOLES VISON
SAUVAGE - PASTEL - SAPHIR - RANCH
Aussi toutes FOURRURES
Mariages, galas : sans caution
Ets LAUDE - 1, rue de Paradis
PRO. 30-00 - 96-31

PONT - L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

PETIT-BATEAU
Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



L'AVENIR DES SATELLITES.

Trois satellites, construits selon les principes du « Score » américain, placés et maintenus sur une orbite distante de 36.000 km. de la surface terrestre, suffisent à couvrir la Terre entière des ondes émises d'une quelconque base, créant ainsi un système universel de transmissions instantanées. Le graphique ci-dessus montre comment une base américaine, par exemple, pourra envoyer un message en n'importe quel point du globe — et réciproquement en recevoir.

Dès l'instant où, depuis une station terrestre, on peut envoyer des émissions radio à un engin interplanétaire, cela signifie en effet qu'on pourra le téléguider.

L'expérience a été faite avec « Score ». Les coordonnées de position et de vitesse étant régulièrement transmises à terre durant la phase de mise en place, un cerveau électronique a pu mesurer en permanence l'écart entre la trajectoire théorique et la trajectoire réelle et élaborer en conséquence à destination de « Score » tous ordres pour annuler les écarts décelés.

Cette solution annonce la possibilité de réussir, dans un stade ultérieur, une expérience de récupération. Dès l'instant où l'on peut agir à distance sur des gouvernes, on sera à même de freiner le retour d'un satellite en lui faisant perdre sa vitesse progressivement au cours de ricochets successifs sur les hautes couches de l'atmosphère.

« TELECOMMANDE »

L'instauration d'un guidage spatial sera par ailleurs d'un intérêt primordial pour l'astronautique elle-même. En effet, à l'heure présente, on n'ignore pas quel est le problème fondamental des entreprises astronautiques.

L'homme dispose de l'énergie nécessaire pour faire effectuer à ses engins d'impressionnants voyages : il en coûte à peine plus pour envoyer un engin dans la région de la Lune que pour installer un satellite artificiel, et à peine plus encore pour un voyage vers Vénus ou Mars.

En revanche, les expéditions interplanétaires se caractérisent par l'exigence d'une précision extraordinaire en raison tant de l'éloignement des objectifs que de la nécessité de calculer un parcours tenant compte des mouvements relatifs des divers astres.

Ainsi lorsque depuis la Terre on vise la Lune, il faut créer une vitesse de 11,08 km./sec. ; or une erreur de 0,001 km./sec. peut suffire à faire manquer le but. Et pour des mondes plus lointains, l'exigence en précision est encore plus draconienne, c'est-à-dire que si l'on voulait se contenter de régler l'opération par un simple lancement, la réussite serait pratiquement impossible.

La vraie solution est au contraire dans un guidage de l'engin : compte tenu de ce qu'un moteur fusée fonctionne en l'absence de toute atmosphère et qu'en agissant sur la direction ou la vitesse d'éjection des gaz on se pilote dans le vide aussi aisément que l'on conduit une automobile sur une route, il apparaît qu'une précision extravagante au départ n'est plus nécessaire si on modifie le mouvement en cours de route pour corriger les écarts, exactement comme dans le cas de la mise en place d'un satellite artificiel.

Ainsi ce qui a été fait pour « Score » préface les techniques de guidage spatial qui doivent, dans quelques semestres, ouvrir la porte à une véritable astronautique, le guidage devant permettre depuis la Terre de conduire par télécommande les engins à proximité des autres mondes tandis qu'une formule spécifique d'autoguidage assurera le freinage par contre-réaction permettant à des appareils de se poser délicatement sur le sol de la Lune ou de Mars.

L'OXYGENE ATOMIQUE

Alors que beaucoup de personnes aiment volontiers à afficher un air goguenard en demandant quelle est l'utilité de l'astronautique, il convient d'insister sur le fait que les expériences effectuées au cours des quinze mois écoulés sont *déjà* rentables. Et cela à plusieurs égards.

Les satellites artificiels ont permis en effet de mieux connaître la haute atmosphère, d'analyser ses vents, ses ouragans, ses marées, partant d'entrevoir les bases d'une météorologie enfin rationnelle.

Ils ont permis de découvrir au-dessus de 100 km. l'existence d'un véritable carburant gazeux, car là-haut l'atmosphère comporte non plus de l'oxygène ordinaire, mais de l'oxygène atomique susceptible de libérer une énergie considérable. Surtout les satellites ont amené des progrès directs en matière de télécommunications.

Jusqu'à une époque toute récente la télévision n'avait qu'une portée très réduite. Or une étude approfondie de la haute atmosphère a permis de déterminer sous quel angle il faut envoyer un pinceau d'ondes depuis une station émettrice pour qu'elle soit réfléchie vers le sol, c'est-à-dire que la portée passe à 1.000 km.

Avec ce procédé, il est probable que nous pourrons recevoir d'ici deux ans, par une série de « relais ionosphériques », les images de la télévision américaine.

TROIS « RELAIS EXTRA-TERRESTRES »

« Score » représente en lui-même une intéressante expérience de télécommunication : l'engin américain possède en effet un petit magnétophone susceptible d'enregistrer des messages pour les diffuser sur la Terre entière, l'expérience ayant été faite avec le message de Noël du président Eisenhower.

Plus ambitieux encore est le projet Clarke qui prévoit l'installation de trois satellites artificiels sur une orbite à 36.000 km. de la Terre : à cette distance — que les techniques du guidage permettront d'atteindre exactement — le temps de la révolution est de vingt-quatre heures; ces satellites tourneront donc aussi vite que notre globe, c'est-à-dire qu'ils paraîtront immobiles par rapport à nous.

S'ils sont alors disposés selon les sommets d'un triangle équilatéral géant, il apparaît que depuis la Terre on pourra toujours voir un de ces satellites, c'est-à-dire envoyer une émission radio sur ondes ultra-courtes qui sera ensuite, par ce satellite ou par un autre, diffusée sur la Terre entière. Le projet Clarke prévoit que ces stations seraient disposées respectivement au large de l'Afrique, de la Chine et de l'Amérique.

Que signifie cet essor des télécommunications ? C'est en fait un événement humain d'une portée considérable si l'on remarque que toute la vie économique et sociale dépend finalement du volume des informations qui peuvent être acheminées. Jusqu'à présent, si sur de petites distances, les communications sont devenues faciles, il apparaît que d'un continent à l'autre les débits étaient encore insignifiants, car seules les ondes courtes permettent d'acheminer beaucoup d'informations. Or ces ondes ne se propagent pratiquement qu'en ligne droite, comme la lumière. L'instauration de télécommunications très denses, acheminant par ondes tous messages ou documents, doit sceller une vie des hommes à l'échelle planétaire. Et il est remarquable que ce but soit une conséquence directe de la conquête du cosmos dans sa phase initiale.

ALBERT DUCROCQ.

SOCIETE DES LAITERIES de la VALLEE de la VIRE ET DU COTENTIN

CAPITAL 360 MILLIONS

H. CLAUDEL

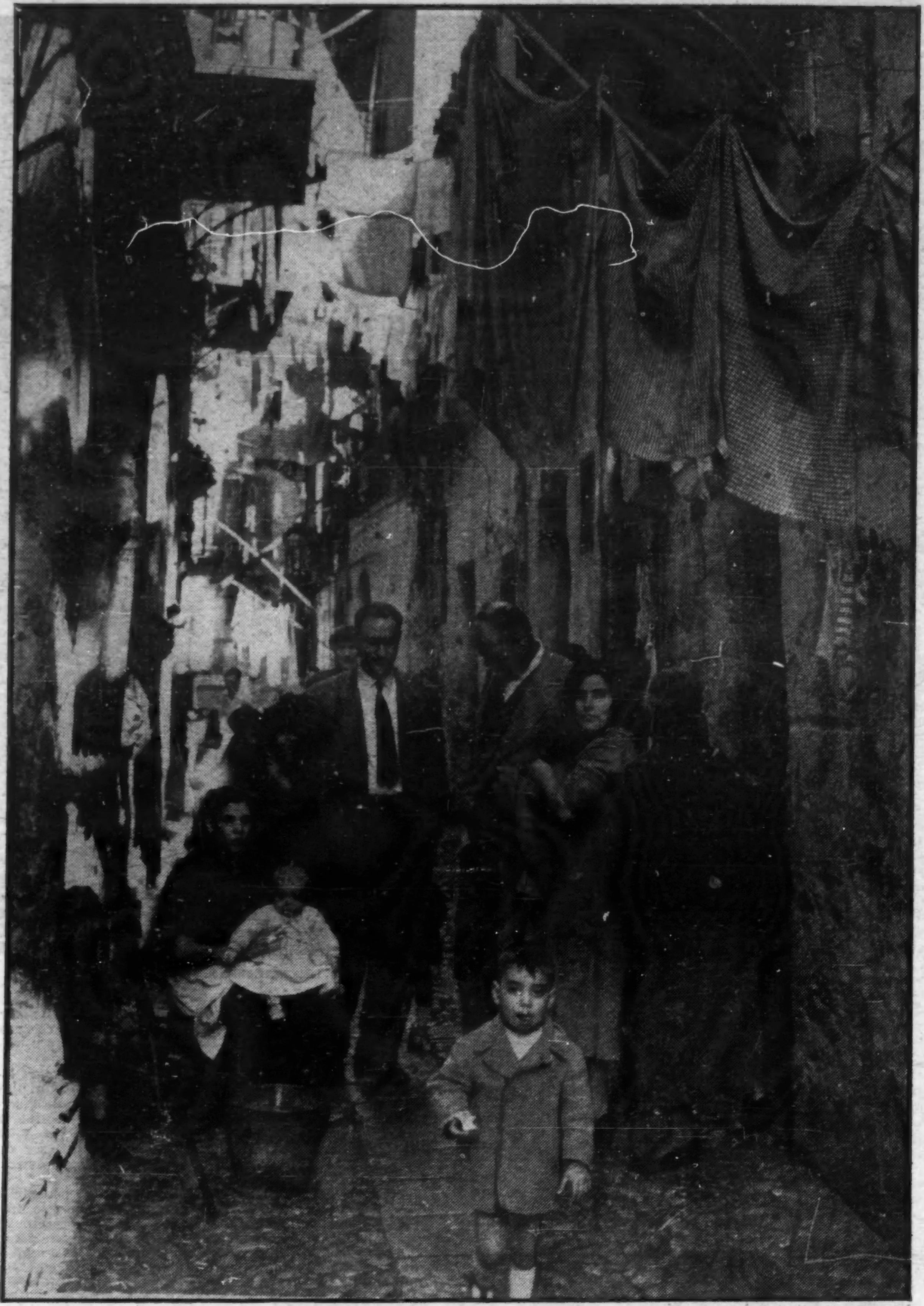
PONT-HEBERT (Manche)
TELEPHONE 25

Les meilleurs beurres et fromages de Normandie

REPORTAGE

Une écharde dans la chair du monde

● ***Pour Noël, Danilo Dolci, a reçu neuf mois de prison. Claude Roy a vu, en Sicile, cet homme qui jette une lumière crue sur l'un des problèmes-clés de notre temps.***



(J.-P. Pradier Dalmas.)

LE CORTILE LO CICERO
L'empire de la faim commence au coin de la rue.

« *TOUS les citoyens italiens ont droit au travail* », déclare la Constitution. Le tribunal régional de Palerme vient de décider que Danilo Dolci, coupable d'avoir voulu que les chômeurs de Partinico (Sicile) jouissent de ce droit, irait en prison pour une durée de neuf mois et vingt jours.

Danilo Dolci habite à Partinico, avec sa femme, veuve d'un pêcheur assassiné par la maffia, et ses quinze enfants, une pauvre maison de pêcheur. Quand j'y étais on y mangeait de la viande une fois par semaine. Maintenant que Danilo Dolci va être en prison, je ne sais pas si on en mangera tous les mois. Mais à Partinico, il y a encore beaucoup de familles où on ne mange jamais de viande.

Danilo Dolci a été condamné il y a quelques jours pour un *délit* qui remonte à trois ans. Il s'était installé à Partinico depuis quelques mois. C'est un petit village, célèbre pour ses bandits et sa misère. Un homme sur trois y était sans travail, une famille sur deux sans le strict nécessaire. On *promettait* depuis des années du travail aux paysans.

CINQ SIECLES EN 55 MINUTES

Un beau matin, Danilo a décidé qu'il allait *tenir* ces promesses. Il a pris la tête d'un groupe de chômeurs, il leur a dit qu'on s'abstiendrait strictement de tout acte de violence, qu'il fallait à tout prix éviter le moindre heurt avec la police et les carabiniers, on a distribué des pelles et des pioches, et tout le monde est parti travailler sur une route qui depuis vingt ans est en ruine. J'ai vu la route. Elle l'est toujours. Parce qu'une heure plus tard, Danilo Dolci était couché par terre. Il est grand, lourd, costaud. Les carabiniers l'ont porté jusqu'à la jeep, la jeep l'a porté jusqu'à la prison de Palerme, il y est resté trois mois. Il va donc y revenir.

On a tué l'autre jour en Sicile le professeur Pasquale Almerico, il était secrétaire de la section démocrate-chrétienne de Camporesle, mais on l'accusait d'être un homme de gauche. Les journaux italiens ont consacré dix lignes à cet assassinat. « *Mourir en Sicile,* dit l'« Espresso », *ce n'est pas mourir en Italie.* »

Vivre en Sicile, ce n'est pas non plus vivre en Occident.

La maison où Danilo a choisi de vivre n'a ni eau, ni tout à l'égout, ni rien de *civilisé*, que l'électricité que Danilo y a fait installer pour pouvoir travailler la nuit. C'est pourtant une maison plus belle que la plupart de celles où vivent les gars de Partinico, la plupart des paysans de Sicile. Ils habitent notre continent, mais ils n'habitent pas notre ère. Leur île au soleil est cernée encore par la nuit des temps. « *Le Christ s'est arrêté à Eboli* », dit Carlo Levi. Les temps modernes aussi. Il faut cinquante-cinq minutes en avion pour aller à Palerme. C'est le voyage le plus rapide du monde pour remonter le temps : cinq siècles en cinquante-cinq minutes.

Les maisons des paysans Siciliens, celles des co-inculpés de Danilo Dolci sont dénuées de tout. Le Palais de Justice de Palerme où Dolci a été jugé, condamné et arrêté à nouveau, est flambant neuf. Tout est en marbre : les escaliers monumentaux, les colonnes himalayennes, les salles des pas perdus pour géants, les trois étages de couloirs, de salles d'audiences, de bureaux. L'ensemble a coûté deux milliards huit cents millions de lires.

A sept minutes à pied du Palais de Justice de Palerme, Danilo Dolci m'a emmené visiter le Cortile Lo Cicero, où quelques-uns de ses disciples ont choisi de vivre, de faire l'école aux enfants, de partager la misère des gens. Le Cortile Lo Cicero, non, ce ne sont pas des grottes, mais des logements. Une famille par pièce. Il n'y a pas de fenêtres, seulement pour chaque pièce une porte, qui donne sur un couloir. Trois, cinq, huit personnes dans chaque cellule, éclairée par une maigre ampoule nue. Une vieille femme répète à celui que j'accompagne : « *Danilo, que faire ? Depuis que j'ai mon cœur malade, ici l'air me manque. Me manca l'aria !* »

Les gens du Cortile Lo Cicero, de Partinico, les pêcheurs de Trappeto, les syndicalistes de Palerme, les intellectuels de Rome et de Milan, les visiteurs qui arrivent chez lui de New-Delhi ou de Stockholm, de Paris ou de Lambaréné, tout le monde dit : « *Danilo* ».

Ce n'est pourtant pas un enfant du pays. Il est né dans le Nord, il y a fait ses études d'architecte, il avait devant lui une carrière toute droite de bâtisseur et d'artiste. Il l'a refusée.

LE TRIANGLE MAUDIT

En 1952, à la gare de Trappeto, petit port de pêche dans le golfe de Castellammare, à une cinquantaine de kilomètres de Palerme, au train d'une heure, débarque un grand garçon au front dégarni, des yeux bleus myopes derrière des lunettes de fer. Il a vingt-huit ans, trente lires en poche. Il pense que la violence est un mal absolu. Il s'appelle Danilo Dolci, et il vient partager la vie des habitants du « triangle maudit » : Trappeto-Partinico-Montelepre.

Six ans plus tard, il est l'auteur célèbre d' « Enquête à Palerme », traduit déjà en quinze langues. Il est devenu à la fois un symbole, une légende et une énigme. A trente-quatre ans, cet ancien architecte habite une maison délabrée du quartier le plus pauvre de son village ; lui, sa femme et ses quinze enfants (cinq que sa femme Vicenzina eut d'un premier mari, trois autres nés depuis quatre ans, et sept orphelins adoptés).

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DE COURTAGE D'ASSURANCES
Société anonyme au capital de 102.500.000 francs entièrement libéré
145, boulevard Haussmann - PARIS (8e)
Tél. : ELYsées 03-20 (6 lignes groupées)
GRENOBLE
LYON
MARSEILLE
NANCY
STRASBOURG
SGCA
ABIDJAN
CASABLANCA
DAKAR
DOUALA
CONAKRY
TOUTES ASSURANCES DANS LE MONDE ENTIER

A votre service...

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Madame Express a :

● ***Séché*** en recevant un petit morceau de matière plastique perforé de quatre petits trous en forme de cœur, de losange, de croissant et de cercle. Ayant lu le mode d'emploi, elle apprit qu'il s'agissait d'un... pochoir à mouches. Heureusement, la notice précisait : « On ne portera certes point la mouche dans la journée pour courir les magasins ou travailler... » Où ne va pas se nicher la passion des instituts de beauté pour les nouveautés !

Si Mme Express ne vous engage pas à porter des mouches en forme de cœur, elle vous conseille de faire l'effort nécessaire pour être au mieux de vôtre forme, pour les réveillons, et elle vous donne (voir beauté, page II) la marche à suivre.

● ***Établi*** pour ses lecteurs et lectrices affairés un « plan de bataille pour jours de fête » qui leur évitera bien des soucis, bien des erreurs, bien des oublis et les aidera, elle l'espère, à traverser avec un minimum de nervosité ces heures difficiles... mais après tout bien agréables (voir page VI).

● ***Applaudi*** en tant que patiente, à la création du « Secrétariat téléphonique » pour médecins. Le principe : compléter, en cas d'absence d'un médecin, les « abonnés absents » qui ne peuvent se charger de tous les messages. Le service pourra prendre des rendez-vous selon les consignes qui lui auront été laissées, noter les indications et éventuellement les symptômes des malades demandant une visite à domicile, essayer de joindre le médecin en cas d'urgence, etc. Il fonctionnera jour et nuit, dimanches et jours de fêtes compris. L'abonnement est fixé, pour le médecin, à 3.600 francs par trimestre, plus une redevance de 50 francs par communication donnée ou reçue. Notons que cette initiative a reçu le patronage de la Chambre syndicale des Médecins de la Seine, et que des organismes similaires fonctionnent déjà, à la grande satisfaction des praticiens et de leur clientèle, aux Etats-Unis et en Autriche. (Secrétariat téléphonique des rendez-vous et des urgences, 103, rue de Miromesnil, EUR. 39-49.)

(Charpentier.)

POUR UN SOIR, TÊTE DE VELOURS.
(Voir Beauté page II).

● ***Découvert*** une boulangerie très amusante qui fabrique chaque jour quarante-cinq sortes de pains différents. Elle a appris ainsi que le « Pistolet bruxellois » était plus spécialement destiné à accompagner le café au lait du petit déjeuner, que le « Pan bagnat » se dégustait avec le fromage, que la « Main provençale » (qui a réellement cinq doigts comme une main) se mange à goûter, etc. Une bonne adresse pour ceux qui organisent un réveillon « campagnard », beaucoup plus amusant si l'on accompagne charcuteries et fromages de pains multiples. (Boulangerie Lévis, 30, rue de Lévis, WAG. 93-94.)

● ***Noté*** que les familles d'élèves qui désirent obtenir une bourse nationale en 1959-1960, pour les classes secondaires, cours complémentaires et collèges techniques, doivent déposer leurs dossiers avant le 10 janvier, dernier délai. Les demandes de renseignements peuvent être faites :

— Pour Paris et la Seine, au Service des Examens, 3 bis, rue Mabillon.

— Pour les autres départements, à l'inspection académique de leur résidence.

Depuis la suppression de l'examen d'entrée en sixième, il n'y a plus de concours pour l'obtention des bourses nationales. Celles-ci sont attribuées après examen du dossier, compte tenu des notes scolaires et de la situation de famille.

● ***Assisté*** à la présentation d'une collection de couture originale. Les robes, signées Balenciaga, Cardin, Laroche ou Lanvin-Castillo, étaient faites de tissus israéliens. Organisée par le Comité de Coopération Economique France-Israël, la collection, qui comporte aussi des modèles créés par les couturiers israéliens, veut faire connaitre l'industrie israélienne des tissus, qui comporte près de 1.200 entreprises.

L'une de ces entreprises, la coopérative Maskit, est dirigée par une jeune femme brune, vive et simple : c'est la femme du général Dayan, le « vainqueur du Sinaï ». Maskit fut fondée en 1951 pour occuper les immigrants venus du Yemen ou de Tunisie, passés maîtres dans l'art du tissage. Elle occupe aujourd'hui 500 travailleurs. Ses robes coûtent de 10.000 à 40.000 francs. Malheureusement, la collection présentée à Paris n'est qu'une collection de prestige : les robes ne seront pas pour le moment vendues en France, mais les tissus israéliens feront bientôt leur apparition. Il existe un projet d'importation et des manufactures israéliennes préparent actuellement des tissus nouveaux pour J. Heim, Chanel et Grès.

REPORTAGE

Une écharde dans la chair du monde

Pour Noël, Danilo Dolci, a reçu neuf mois de prison. Claude Roy a vu, en Sicile, cet homme qui jette une lumière crue sur l'un des problèmes-clés de notre temps.

« *TOUS les citoyens italiens ont droit au travail* », déclare la Constitution. Le tribunal régional de Palerme vient de décider que Danilo Dolci, coupable d'avoir voulu que les chômeurs de Partinico (Sicile) jouissent de ce droit, irait en prison pour une durée de neuf mois et vingt jours.

Danilo Dolci habite à Partinico, avec sa femme, veuve d'un pêcheur assassiné par la maffia, et ses quinze enfants, une pauvre maison de pêcheur. Quand j'y étais on y mangeait de la viande une fois par semaine. Maintenant que Danilo Dolci va être en prison, je ne sais pas si on en mangera tous les mois. Mais à Partinico, il y a encore beaucoup de familles où on ne mange jamais de viande.

Danilo Dolci a été condamné il y a quelques jours pour un *délit* qui remonte à trois ans. Il s'était installé à Partinico depuis quelques mois. C'est un petit village, célèbre pour ses bandits et sa misère. Un homme sur trois y était sans travail, une famille sur deux sans le strict nécessaire. On *promettait* depuis des années du travail aux paysans.

CINQ SIECLES EN 55 MINUTES

Un beau matin, Danilo a décidé qu'il allait *tenir* ces promesses. Il a pris la tête d'un groupe de chômeurs, il leur a dit qu'on s'abstiendrait strictement de tout acte de violence, qu'il fallait à tout prix éviter le moindre heurt avec la police et les carabiniers, on a distribué des pelles et des pioches, et tout le monde est parti travailler sur une route qui depuis vingt ans est en ruine. J'ai vu la route. Elle l'est toujours. Parce qu'une heure plus tard, Danilo Dolci était couché par terre. Il est grand, lourd, costaud. Les carabiniers l'ont porté jusqu'à la jeep, la jeep l'a porté jusqu'à la prison de Palerme, il y est resté trois mois. Il va donc y revenir.

On a tué l'autre jour en Sicile le professeur Pasquale Almerico, il était secrétaire de la section démocrate-chrétienne de Camporesle, mais on l'accusait d'être un homme de gauche. Les journaux italiens ont consacré dix lignes à cet assassinat. « *Mourir en Sicile,* dit l'« Espresso », *ce n'est pas mourir en Italie.* »

Vivre en Sicile, ce n'est pas non plus vivre en Occident.

La maison où Danilo a choisi de vivre n'a ni eau, ni tout à l'égout, ni rien de *civilisé,* que l'électricité que Danilo y a fait installer pour pouvoir travailler la nuit. C'est pourtant une maison plus belle que la plupart de celles où vivent les gars de Partinico, la plupart des paysans de Sicile. Ils habitent notre continent, mais ils n'habitent pas notre ère. Leur île au soleil est cernée encore par la nuit des temps. « *Le Christ s'est arrêté à Eboli* », dit Carlo Levi. Les temps modernes aussi. Il faut cinquante-cinq minutes en avion pour aller à Palerme. C'est le voyage le plus rapide du monde pour remonter le temps : cinq siècles en cinquante-cinq minutes.

(J.-P. Pradier Dalmas.)

LE CORTILE LO CICERO
L'empire de la faim commence au coin de la rue.

Les maisons des paysans Siciliens, celles des co-inculpés de Danilo Dolci sont dénuées de tout. Le Palais de Justice de Palerme où Dolci a été jugé, condamné et arrêté à nouveau, est flambant neuf. Tout est en marbre : les escaliers monumentaux, les colonnes himalayennes, les salles des pas perdus pour géants, les trois étages de couloirs, de salles d'audiences, de bureaux. L'ensemble a coûté deux milliards huit cents millions de lires.

A sept minutes à pied du Palais de Justice de Palerme, Danilo Dolci m'a emmené visiter le Cortile Lo Cicero, où quelques-uns de ses disciples ont choisi de vivre, de faire l'école aux enfants, de partager la misère des gens. Le Cortile Lo Cicero, non, ce ne sont pas des grottes, mais des logements. Une famille par pièce. Il n'y a pas de fenêtres, seulement pour chaque pièce une porte, qui donne sur un couloir. Trois, cinq, huit personnes dans chaque cellule, éclairée par une maigre ampoule nue. Une vieille femme répète à celui que j'accompagne : « *Danilo, que faire ? Depuis que j'ai mon cœur malade, ici l'air me manque. Me manca l'aria !* »

Les gens du Cortile Lo Cicero, de Partinico, les pêcheurs de Trappeto, les syndicalistes de Palerme, les intellectuels de Rome et de Milan, les visiteurs qui arrivent chez lui de New-Delhi ou de Stockholm, de Paris ou de Lambaréné, tout le monde dit : « *Danilo* ».

Ce n'est pourtant pas un enfant du pays. Il est né dans le Nord, il y a fait ses études d'architecte, il avait devant lui une carrière toute droite de bâtisseur et d'artiste. Il l'a refusée.

LE TRIANGLE MAUDIT

En 1952, à la gare de Trappeto, petit port de pêche dans le golfe de Castellammare, à une cinquantaine de kilomètres de Palerme, au train d'une heure, débarque un grand garçon au front dégarni, des yeux bleus myopes derrière des lunettes de fer. Il a vingt-huit ans, trente lires en poche. Il pense que la violence est un mal absolu. Il s'appelle Danilo Dolci, et il vient partager la vie des habitants du « triangle maudit » : Trappeto-Partinico-Montelepre.

Six ans plus tard, il est l'auteur célèbre d' « Enquête à Palerme », traduit déjà en quinze langues. Il est devenu à la fois un symbole, une légende et une énigme. A trente-quatre ans, cet ancien architecte habite une maison délabrée du quartier le plus pauvre de son village ; lui, sa femme et ses quinze enfants (cinq que sa femme Vicenzina eut d'un premier mari, trois autres nés depuis quatre ans, et sept orphelins adoptés).

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DE COURTAGE D'ASSURANCES
Société anonyme au capital de 102.500.000 francs entièrement libéré
145, boulevard Haussmann - PARIS (8e)
Tél. : ELYsées 03-20 (6 lignes groupées)
GRENOBLE
LYON
MARSEILLE
NANCY
STRASBOURG
SGCA
ABIDJAN
CASABLANCA
DAKAR
DOUALA
CONAKRY
TOUTES ASSURANCES DANS LE MONDE ENTIER

A votre service...

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine Madame Express a :

● ***Séché*** en recevant un petit morceau de matière plastique perforé de quatre petits trous en forme de cœur, de losange, de croissant et de cercle. Ayant lu le mode d'emploi, elle apprit qu'il s'agissait d'un... pochoir à mouches. Heureusement, la notice précisait : « On ne portera certes point la mouche dans la journée pour courir les magasins ou travailler... » Où ne va pas se nicher la passion des instituts de beauté pour les nouveautés !

Si Mme Express ne vous engage pas à porter des mouches en forme de cœur, elle vous conseille de faire l'effort nécessaire pour être au mieux de vôtre forme, pour les réveillons, et elle vous donne (voir beauté, page II) la marche à suivre.

● ***Établi*** pour ses lecteurs et lectrices affairés un « plan de bataille pour jours de fête » qui leur évitera bien des soucis, bien des erreurs, bien des oublis et les aidera, elle l'espère, à traverser avec un minimum de nervosité ces heures difficiles... mais après tout bien agréables (voir page VI).

● ***Applaudi*** en tant que patiente, à la création du « Secrétariat téléphonique » pour médecins. Le principe : compléter, en cas d'absence d'un médecin, les « abonnés absents » qui ne peuvent se charger de tous les messages. Le service pourra prendre des rendez-vous selon les consignes qui lui auront été laissées, noter les indications et éventuellement les symptômes des malades demandant une visite à domicile, essayer de joindre le médecin en cas d'urgence, etc. Il fonctionnera jour et nuit, dimanches et jours de fêtes compris. L'abonnement est fixé, pour le médecin, à 3.600 francs par trimestre, plus une redevance de 50 francs par communication donnée ou reçue. Notons que cette initiative a reçu le patronage de la Chambre syndicale des Médecins de la Seine, et que des organismes similaires fonctionnent déjà, à la grande satisfaction des praticiens et de leur clientèle, aux Etats-Unis et en Autriche. (Secrétariat téléphonique des rendez-vous et des urgences, 103, rue de Miromesnil, EUR. 39-49.)

● ***Découvert*** une boulangerie très amusante qui fabrique chaque jour quarante-cinq sortes de pains différents. Elle a appris ainsi que le « Pistolet bruxellois » était plus spécialement destiné à accompagner le café au lait du petit déjeuner, que le « Pan bagnat » se dégustait avec le fromage, que la « Main provençale » (qui a réellement cinq doigts comme une main) se mange à goûter, etc. Une bonne adresse pour ceux qui organisent un réveillon « campagnard », beaucoup plus amusant si l'on accompagne charcuteries et fromages de pains multiples. (Boulangerie Lévis, 30, rue de Lévis, WAG. 93-94.)

● ***Noté*** que les familles d'élèves qui désirent obtenir une bourse nationale en 1959-1960, pour les classes secondaires, cours complémentaires et collèges techniques, doivent déposer leurs dossiers avant le 10 janvier, dernier délai. Les demandes de renseignements peuvent être faites :

(Charpentier.)

POUR UN SOIR, TÊTE DE VELOURS.
(*Voir Beauté page II*).

— Pour Paris et la Seine, au Service des Examens, 3 bis, rue Mabillon.

— Pour les autres départements, à l'inspection académique de leur résidence.

Depuis la suppression de l'examen d'entrée en sixième, il n'y a plus de concours pour l'obtention des bourses nationales. Celles-ci sont attribuées après examen du dossier, compte tenu des notes scolaires et de la situation de famille.

● ***Assisté*** à la présentation d'une collection de couture originale. Les robes, signées Balenciaga, Cardin, Laroche ou Lanvin-Castillo, étaient faites de tissus israéliens. Organisée par le Comité de Coopération Economique France-Israël, la collection, qui comporte aussi des modèles créés par les couturiers israéliens, veut faire connaitre l'industrie israélienne des tissus, qui comporte près de 1.200 entreprises.

L'une de ces entreprises, la coopérative Maskit, est dirigée par une jeune femme brune, vive et simple : c'est la femme du général Dayan, le « vainqueur du Sinaï ». Maskit fut fondée en 1951 pour occuper les immigrants venus du Yemen ou de Tunisie, passés maîtres dans l'art du tissage. Elle occupe aujourd'hui 500 travailleurs. Ses robes coûtent de 10.000 à 40.000 francs. Malheureusement, la collection présentée à Paris n'est qu'une collection de prestige : les robes ne seront pas pour le moment vendues en France, mais les tissus israéliens feront bientôt leur apparition. Il existe un projet d'importation et des manufactures israéliennes préparent actuellement des tissus nouveaux pour J. Heim, Chanel et Grès.

Elle en rêve... pour vous plaire !

En offrant le Makeur, Monsieur, vous lui faites un cadeau vraiment inédit, raffiné... et utile en même temps. Le Makeur est, en effet, un appareil qui donne une efficacité totale aux produits de maquillage et de soins.

Le Makeur apporte, en outre, des innovations techniques révolutionnaires; silencieux et léger, il est plus puissant, plus précis qu'un rasoir électrique... et pourtant d'un prix équivalent.

Avec son Makeur, elle étonnera tout le monde par sa beauté soudain mise en valeur de façon éclatante... Quelques instants chaque jour lui suffisent pour réussir facilement, et avec ses produits habituels, un maquillage extraordinaire de finesse, de naturel, de «tenue»... Et sous ce maquillage, sa peau est tellement plus belle, tellement plus reposée.

Pharmacies, Parfumeries, Grands Coiffeurs, Grands Magasins (Nouveau système de crédit sans formalité)

OFFREZ-LUI le MAKEUR, que toute l'Amérique appelle l'appareil «AUTO-MAGIC»

la présentation du MAKEUR est si élégante qu'elle augmente le plaisir d'offrir.

SEPROL, 42, rue Le Peletier PARIS 9ème LAM. 40-42

BEAUTÉ

En quatre temps, six mouvements

● Madame Express a rendu visite à deux « maîtres » de la beauté. Elle vous donne leurs trucs... et les siens.

PERSONNE n'est « obligé » de faire des cadeaux de Noël, personne n'est « obligé » de mettre un arbre de Noël dans sa cheminée, personne n'est « obligé » de réveillonner le 24 ou le 31 décembre, si l'on considère toutes ces traditions comme une corvée inutile. Mais comme tous les jeux de société, le réveillon a ses règles. Si vous y participez, il faut les respecter.

La première règle pour une femme est de faire son possible pour être au mieux de sa forme ce soir-là et de consacrer à sa beauté, à sa coiffure, à son habillement, plus de soin et plus d'attention qu'à l'habitude.

Pour l'habillement, il est trop tard pour vous en préoccuper aujourd'hui, tout au moins pour Noël, et Madame Express vous a donné depuis trois semaines tous les conseils nécessaires à ce sujet. Cette semaine, elle est allée rendre visite à deux « maîtres » pour leur parler de votre coiffure et de votre maquillage :

● Alexandre, surnommé « le coiffeur des têtes couronnées », et son assistant Roger ont exécuté devant elle une variation sur un thème de rubans.

● Guy Nicolet, maquilleur chez Elizabeth Arden, qui arrive de New York, lui a expliqué pourquoi les Américaines étaient mieux maquillées que les Françaises, et comment la mode de maquillage était en train de changer aux Etats-Unis, risquant de traverser bientôt l'Atlantique.

Madame Express les a regardés travailler, les a écoutés parler, puis elle a essayé de faire le partage entre les excentricités pour revues de mode et les idées amusantes pour ses lectrices. Voici ce qu'elle a retenu, à votre intention, de ces deux visites :

● ALEXANDRE : « Portez la tête haute et enrubannée... »

Nous vous présentons à la première page de Madame Express, une des coiffures réalisées par Alexandre ; les autres sont photographiées dans cette page. Certaines sont charmantes, d'autres un peu « tarabiscotées », mais toutes utilisent un ruban et toutes ont été réalisées *uniquement* avec les cheveux du mannequin. Madame Express est témoin que pas une mèche fausse n'a été ajoutée et que la jeune femme avait une chevelure normalement fournie, comme en ont la plupart des femmes.

Comment expliquer alors cette abondance de mèches gonflées. De deux façons :

(Charpentier.)

RUBAN BRODÉ PORTÉ EN ARRIÈRE
A ne pas entreprendre...

Crème Extraordinaire

Le secret de la jeunesse retrouvée !

- Adoucir et hydrater
- Nourrir et stimuler
- Neutraliser l'hyper-acidité

tels sont les principaux moyens d'action de cette merveilleuse formule entièrement nouvelle !

Elizabeth Arden — 7, Place Vendôme - PARIS — Et chez ses Dépositaires agréés

(Charpentier.)

RUBAN DE VELOURS POSÉ SUR LE FRONT.
...au dernier moment

● Toute la mise en plis a été faite avec des rouleaux moyens. Ils décollent la racine des cheveux au lieu de l'aplatir et augmentent l'impression de volume des cheveux.

● Le coup de peigne, ou plutôt les coups de peigne, puisque ces trois coiffures ont été réalisées en une demi-heure, sont donnés sur des cheveux crêpés. Pour crêper les cheveux, les prendre mèche par mèche et les placer ensuite autour du ruban en les lissant légèrement avec une brosse douce.

Le crêpage abîme légèrement les cheveux dont il casse les pointes, mais si ce procédé n'est pas à conseiller tous les jours, il est sans inconvénient utilisé une fois pour une soirée exceptionnelle.

● LA PREMIÈRE COIFFURE (photo de couverture) : avec du ruban de velours de 2,5 cm, monter un nœud à double coque sur un peigne. Longueur totale: 25 cm. Une fois les cheveux mis en place sur les côtés et derrière, prendre la mèche du devant et la soulever, placer le peigne et le nœud *derrière* cette mèche, l'enfoncer suffisamment et le fixer au besoin par deux épingles neige pour que l'édifice soit solide. Crêper la mèche de devant et la rabattre sur le peigne, de façon qu'elle couvre l'attache du ruban. Coiffure facile à réussir, même avec des cheveux très courts. Une condition : que la mèche frontale soit suffisamment longue pour cacher le peigne.

● LA DEUXIÈME COIFFURE : acheter dans un grand magasin, au rayon de passementerie (attention ! pas au rayon rubans), un mètre de ruban brodé, (de 300 à 900 francs le mètre). Brosser tous les cheveux vers l'arrière et lisser soigneusement la mèche frontale. Attacher le ruban par un double nœud sur la nuque, couper les pans. Reprendre ensuite les cheveux mèche par mèche en les ramenant sur le devant, de façon à couvrir le ruban sur le côté et à dissimuler les oreilles.

Cette coiffure est jolie à deux conditions :

● Avoir les cheveux suffisamment longs derrière pour qu'ils dissimulent le nœud d'attache sur la nuque.

● Avoir une plantation de cheveux sur le front suffisamment nette pour pouvoir supporter de les tirer en arrière. Le « bonnet de veuve » (cheveux poussant en pointe) est toujours plus gracieux. Un petit truc employé par Alexandre et que vous pouvez essayer : souligner légèrement la racine avec un crayon à sourcils exactement du ton des cheveux.

● LA TROISIÈME COIFFURE : le ruban de velours, sur lequel ont été cousues trois pierres de couleur (facultatif), est posé très à l'avant, dissimulant la plantation des cheveux. Il faut d'abord coiffer les côtés et la nuque. Puis prendre tous les cheveux du dessus de la tête et les dresser en l'air en les crêpant. Placer alors le ruban qui vient se nouer très haut derrière la tête. Rabattre les cheveux tout autour en ne laissant apparaître le ruban que sur le devant.

Attention ! Il ne faut pas faire un nœud au ruban, il formerait une bosse disgracieuse derrière la tête. Si vous avez quelqu'un qui peut vous aider, faites-le coudre solidement, sinon attachez-le avec une épingle double en ayant soin de rentrer les deux petits bouts à l'intérieur.

Cette coiffure demande un visage très allongé qui supporte d'être coupé au ras du front par le ruban.

● Quelques conseils de Madame Express :

● N'entreprenez pas une coiffure de ce genre si vous ne possédez pas de glace à trois faces. Vous risqueriez d'être disgracieuse, vue de dos ou de profil.

● Faites un essai dans l'après-midi pour ne pas vous énerver au dernier moment, ou avoir à démolir votre remarquable édifice à la demande de votre cavalier.

● Prévoyez vingt bonnes minutes pour mener à bien une coiffure de ce genre. Et pensez, avant de commencer, à la façon dont s'enfile votre robe.

● Ayez sous la main tout le matériel nécessaire pour ne pas courir à la recherche de ciseaux ou d'épingles en tenant votre ruban non attaché sur le dessus de la tête.

● Tenez compte, dans le choix de votre ruban, de la couleur de votre robe, mais aussi de la teinte de vos cheveux : pas de ruban beige sur des cheveux blonds, de ruban rouge sur des cheveux roux, de ruban marron sur des cheveux aile de corbeau, etc.

● Choisissez du velours, plus seyant que les matières brillantes, et qui glisse moins.

● Si vous avez des cheveux très fins dans lesquels les épingles neige ne tiennent pas, vous pouvez employer des épingles de soie (métal entouré d'un fil de soie), elles ne bougent pas (250 francs le paquet de 20 chez Guillaume, 5, avenue Matignon).

● Enfin, pour faire tenir votre coiffure toute la soirée, vous pouvez légèrement laquer vos cheveux. Elizabeth Arden vient de sortir une laque en bombe qui est très agréable parce que pas trop collante (1.050 francs).

● GUY NICOLET : « Ayez le teint clair et l'œil grand ouvert. »

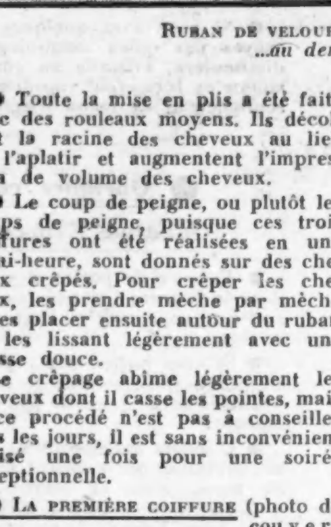
Arrivant d'Amérique où l'actrice de cinéma Kay Kendall veut révolutionner la mode du maquillage en revenant au sourcil arrondi et à la bouche en accent circonflexe de Marlène Dietrich ou de Greta Garbo, Guy Nicolet déclare la guerre au maquillage italien (yeux charbonneux et teint blafard). Il ne réussira à imposer ce nouveau style aux Françaises que si les actrices et les cover-girls le suivent. Il est amusant de constater que la couverture de « Elle » présentait la semaine dernière Annette Vadim (femme du metteur en scène) maquillée un peu selon ses idées.

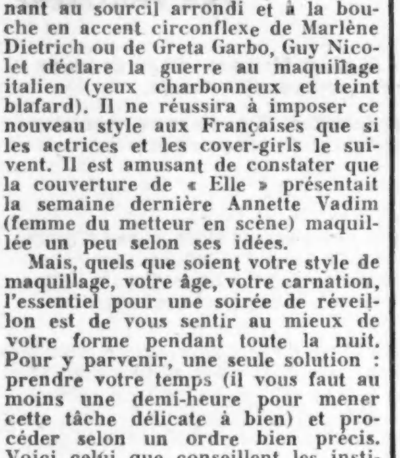
Mais, quels que soient votre style de maquillage, votre âge, votre carnation, l'essentiel pour une soirée de réveillon est de vous sentir au mieux de votre forme pendant toute la nuit. Pour y parvenir, une seule solution : prendre votre temps (il vous faut au moins une demi-heure pour mener cette tâche délicate à bien) et procéder selon un ordre bien précis. Voici celui que conseillent les instituts de beauté :

1. Nettoyer à fond votre visage. Il ne doit rester aucune trace de crayon à sourcil ou de mascara (on peut utiliser, pour enlever le mascara, un démaquillant spécial pour cils : 612 de Pinaud, 325 francs le tube).

2. Après le démaquillant, passer sur le visage un tonique léger pour dissoudre toutes les particules de gras restant sur le visage et rafraîchir la peau, lui évitant de luire plus tard dans la soirée : Velva Smooth Lotion d'Arden (930 fr.), Skin Lotion d'Ayer (630 fr.), Tonic de Rubinstein (575 fr.), Atomiseur de Tonic de Lenthéric (950 fr.).

→





Comment se faire une beauté pour le Réveillon

Vous voulez être très jolie le soir du Réveillon ? Alors, soignez minutieusement votre « mise en beauté ».

Pour avoir la veille du Nouvel An un visage très frais, faites-vous tous les deux jours un masque de beauté qui peu à peu vous rajeunisse. Harriet Hubbard Ayer vous propose comme masque, une crème à base de fraises fraîches, Strawberry Cream, qui active la circulation sanguine et tonifie les muscles. Vous l'appliquez chaque fois en une couche épaisse et la conservez 20 minutes, en vous allongeant dans l'obscurité, si possible. Elle vous donnera un teint clair, légèrement rosé, des traits fermes et reposés.

Juste avant le Réveillon, si vous en avez le temps, faites-vous un dernier masque, avec cette fois Facial Mask, à l'action immédiate et spectaculaire. Il suffit de le conserver 10 minutes, en restant absolument immobile pour avoir toute la soirée un épiderme lisse et sans rides.

Et maintenant, maquillez-vous. Imposez-vous d'être calme. Un maquillage « habillé » pour réussir se compose lentement et avec soin. Harriet Hubbard Ayer vous conseille de jouer de quelques artifices car votre but n'est pas de porter un maquillage soutenu, mais un maquillage éclatant.

Ayez un teint clair et lumineux en employant un fond de teint fluide d'un beige léger et une poudre un peu dorée. Ne forcez pas sur le rouge à joues, emportez plutôt dans votre sac

une petite boîte de fard sec pour combattre la pâleur de minuit. Et mettez un nuage d'une poudre très claire, franchement rosée sur vos joues par-dessus votre poudre habituelle.

Vos yeux eux aussi ne seront pas très fardés, mais fardés avec netteté. Les sourcils doivent dessiner une ligne ronde, harmonieusement arquée dont aucun poil ne dépasse (jouez de la brosse à cils et de l'Eye-Shadow incolore pour obtenir ce résultat). Mettez beaucoup de mascara, surtout à la pointe des cils. Si vous êtes habile, tracez un mince trait de crayon tout le long de la paupière supérieure, en ayant soin de poudrer vos paupières d'abord pour que le trait ne bave pas.

Choisissez un rouge à lèvres très rouge pour ce soir de fête (comme pour n'importe quel soir), les tons pastels et bleutés ne résistent pas à la lumière électrique. Teintes à choisir : Frank Red, un pur rouge franc, ou Royal Red, un rouge rosé. Et poudrez vos lèvres avant d'appliquer - au pinceau - le rouge à lèvres.

Pour donner un peu de « pep » à ce maquillage très sobre, voici deux trucs nouveaux. Etendez sur la partie extérieure de l'arcade sourcilière une ombre à paupière vivement colorée jade, saphir ou turquoise, cela agrandit l'œil et éclaire le visage. Puis piquez une mouche au coin de l'œil ou de la lèvre. Les mouches, qui reviennent à la mode, ont un charme certain et font paraître par contraste le teint lumineux.

Enfin n'oubliez pas d'emporter avec vous : rouge à lèvres et fard sec, poudre et brosse à cils, un pinceau et du papier à démaquiller pour rester fraîche jusqu'à l'aube.

Et maintenant, joyeuses fêtes !

HARRIET HUBBARD AYER

120, Faubourg-Saint-Honoré, PARIS

BÛCHE DE NOËL

au Chocolat

PAR PHILOMÈNE

POUR LE BISCUIT : 50 gr. de farine - 50 gr. de Maïzena - 60 gr. de beurre - 100 gr. de sucre en poudre - un sachet de sucre vanillé - 4 œufs.

POUR LA CRÈME : 60 gr. de chocolat en tablettes - 60 gr. de sucre en poudre - 3 cuillerées à soupe de Maïzena - un jaune d'œuf - 150 gr. de beurre fin - un quart de litre de lait.

LE BISCUIT

1°) - Dans une terrine, mélangez sucre, sucre vanillé et les jaunes d'œufs. Travaillez à la spatule pour obtenir une pâte souple et mousseuse. Incorporez alors farine et Maïzena, puis, doucement, les blancs d'œufs battus en neige ferme avec une petite pincée de sel. Ajoutez enfin le beurre fondu en crème.

2°) - Beurrez un moule à cake de 25 à 27 cm de longueur, saupoudrez le beurre de farine, versez-y la pâte ; faites cuire 35 minutes au four modéré, en couvrant le gâteau avec un papier beurré s'il risque de trop colorer. Laissez tiédir, démoulez, laissez refroidir, coupez tout le tour un peu de pâte pour former "vaguement" une bûche. Partagez en trois dans le sens de la longueur.

LA CRÈME

3°) - Dans la moitié du lait, faites cuire le chocolat coupé en morceaux. Dans le reste de lait froid, délayez la Maïzena et le sucre en poudre. Jetez cette préparation dans le chocolat, laissez bouillir deux ou trois secondes, puis faites tiédir, liez au jaune d'œuf et incorporez le beurre par petits morceaux. Laissez raffermir au froid.

4°) - Étalez cette crème entre les tranches de biscuit, puis le reste de crème sur la bûche reformée. Striez la surface aux pointes d'une fourchette pour imiter le bois. Posez de petits morceaux de biscuits à la cuiller (pour former des champignons), nappez de quelques "touches" de crème et semez dessus du sucre glace.

Servez glacé.

Vous réaliserez des recettes faciles et délicieuses en vous procurant "Les Découvertes de Philomène" splendide carnet de recettes vendu au prix exceptionnel de 220 Francs.
Paiement à votre convenance, timbres, mandat chèque postal (C.C.P. Paris 849-63) à MAIZENA, Service U, 29, rue de Berri, Paris 8e

---

3 Mettre une crème ou un fond de teint très léger. En prenant soin de ne pas oublier le lobe des oreilles et le cou qui ne doivent pas trancher avec le ton du visage. Absorber, avec du papier démaquillant, l'excédent de crème.

4 Pour celles qui ont le teint très pâle, mettre le rouge à joues. Pour les autres, il n'est pas à conseiller.

5 Poudrer abondamment le visage avec une houppette *de laine* ou, à défaut, un coton *propre* et essuyer l'excédent avec un *autre* coton. Toujours commencer par le milieu du visage (front, nez, menton) qui brille plus facilement et étendre ensuite vers les tempes. Poudrer également les lèvres et les sourcils, le rouge à lèvres et le mascara tiendront mieux.

6 Brosser les sourcils, d'abord à rebrousse-poil, pour enlever la poudre, puis dans le bon sens avec une petite brosse enduite de crème grasse. Les souligner ensuite, si nécessaire, avec un crayon brun (le noir est charbonneux et le gris poussiéreux pour le soir).

7 Mettre le mascara en en prenant très peu sur une brosse à peine humide et en recommençant plusieurs fois l'opération pour éviter de coller les cils. Nettoyer l'excédent avec un petit bâtonnet à ongles entouré de coton (plus commode que les coins de serviette de toilette !).

8 Pour celles qui sont très habiles et qui en ont l'habitude : souligner très légèrement la paupière supérieure et le coin de l'œil avec un crayon gris. Mais sans faire de longs traits à la commissure de la paupière, ce n'est plus du tout à la mode. Ne jamais entreprendre cette opération pour la première fois ce soir-là.

9 Se coiffer.

10 Mettre le rouge à lèvres au *pinceau*. Le rouge se met en dernier pour ne pas risquer de le faire « baver » en se coiffant.

● Quelques trucs de maquilleur :

● Si vous avez le nez trop large : mettre sur les ailes du nez un fond de teint légèrement plus foncé (Marlène Dietrich emploie toujours ce truc, paraît-il).

● Si vous avez le nez trop long : mettre un fond de teint légèrement plus foncé sur le tour des narines.

● Si vous avez des petites rides autour des lèvres dans lesquelles le rouge à lèvres risque de baver : mettre une première couche de rouge à lèvres, poudrer abondamment et remettre une deuxième couche. Il ne bougera pas de la soirée.

● Si vous avez un peu de couperose sur les pommettes : mettre une légère touche de rouge à joues sur le haut de la pommette, qui se confondra avec la couperose.

● Si vous avez les yeux cernés : Arden conseille une touche de blanc sur le cerne (Blanc-Liner), Helena Rubinstein une touche de rouge à joues liquide sous l'œil.

● Si vous avez le teint « triste » Harriet Hubbard Ayer recommande une deuxième couche de poudre tirant nettement sur le rose. Elle égaie le teint à la lumière électrique.

● Si vous maquillez votre décolleté : un peu de poudre de talc à la démarcation de la robe évitera de tacher celle-ci.

● Si vous avez l'œil un peu petit : mettre du fard à paupières dans le ton de l'œil et le faire légèrement remonte[r] dans le coin vers la tempe.

● Si vous avez quelques rides : n[e] croyez pas qu'un maquillage épais le[s] dissimulera, évitez-le au contraire. De[s] sillons se formeront rapidement, qui le[s] souligneront de façon disgracieuse.

● Quelques conseils d[e] Madame Express :

● Essayez de porter des talons pla[ts] dans la journée qui précède une grand[e] sortie, vous aurez les traits moins tiré[s] le soir.

● Si vous portez une robe décolleté[e] dégraffez votre soutien-gorge une heur[e] avant de sortir pour ne pas en garder l[a] marque.

● Il existe des masques très vite fai[ts] (20 minutes) qui donnent un petit coup de bonne mine en tendant la peau : « Crème aux fraises » d'Harriet Hubbard Ayer, Empreinte de beauté de Lancôme, Rêve rose d'Orlane, Skin life mas[k] d'Helena Rubinstein, etc.

● Pour les nerveuses, qui ont plut[ôt] besoin de décrisper leur visage : le[s] compresses bien chaudes de tilleul déten[dent] les traits et les compresses de th[é] reposent les yeux.

● Un cube de glace, dans un lin[ge] fin, passé sur le visage *après* avoir m[is] le fond de teint, l'empêche de tourne[r] pendant la soirée et fait les joues rose[s].

● Renseignez-vous sur l'éclairage d[e] l'endroit où vous devez réveillonner, l[e] néon tue les couleurs vives et les fa[it] tourner au violet. Dans ce cas, employe[z] un rouge à lèvres clair.

● Si vous comptez veiller très tard emportez un sac suffisamment grand pour

RONSON
Varaflame

- Réglage instantané de la flamme par molette
- Remplissage en 5 secondes
- Un an d'usage normal avec un injecteur Ronson de gaz Butron

World's greatest lighter

LENDEMAIN DE REVEILLON

Croyez-vous que ce soit une bonne façon de commencer l'année ? (voir SANTE ci-dessous).

: peigne, compact, rouge à petit pinceau, coton ou papier llant, brosse pour les sourcils ils. Mais un maquillage bien « tenir » plusieurs heures. Et ne pouvez pas procéder, trannt et seule, à un « remaquilcomplet, vous n'arrangerez rien rposant les couches de poudre. raire.

n... avant de commencer un made grand soir, essayez de fermer rte à clef et de débrancher votre e.

SANTÉ

eillon peut oûter cher

● ***Un réveillon « raisonnable » représenie 3.500 calories, la ration d'un travailleur de force pour toute une journée.***

pagne, le Réveillon se fête avec brème au four et du touron ; gne avec douze plats de poisson venir des douze apôtres) ; en re avec du pudding et en France la dinde, du boudin, du foie la bûche... et des indigestions.

ne Express ouvre aujourd'hui le santé du « Réveillon ». Pour e s'est adressée à des spécialistes e alimentaire ; ils sont formels : de Noël est une aberration. Cette on chère au cœur de tous les s méritait sans doute qu'on , mais aussi qu'on la défende. ats sont ouverts.

● L'accusation

1) SIX FOIS TROP RICHE !

aditionnel repas du Réveillon est nstruosité *diététique*. Calculé au te : six huîtres, une charcuterie poisson, un morceau de dinde, ade, une part de bûche de Noël ins, il représente déjà 3.500 calost-à-dire la ration d'un travailleur e pour toute une journée. Encore s'agit-il d'un Réveillon modeste ! Si on mange douze huîtres au lieu de six avec du pain non beurré (ce qui constituerait un repas complet), boudin et langouste ou poisson à la fois — ce qui n'est pas rare — si la dinde est farcie et entourée de marrons selon la tradition, si la salade s'accompagne du foie gras, si la bûche est précédée d'un plateau de fromages et suivie de bonbons ou de chocolat, si le champagne et les liqueurs clôturent le chapitre des boissons, on arrive au chiffre effarant de 10.000 à 12.000 calories pour un seul repas.

2) MAL EQUILIBRE

Le menu Réveillon, sous ses diverses variantes, n'est pratiquement composé que de protides (viandes) et de lipides (matières grasses) des catégories les plus lourdes. Pas de légumes, pas de fruits. La salade est le seul élément rafraîchissant un repas... quand elle y figure.

3) IRRITANT, VOIRE TOXIQUE

Tous les mets que nous venons de citer (sauf les huîtres) sont lourds et difficiles à digérer et libèrent dans l'organisme des déchets toxiques. Leur absorption simultanée dans un même repas réclame de l'usine chimique qu'est notre foie et du système excréteur que sont nos reins un tour de force que seuls des organes en parfait état peuvent réussir sans avarie. « L'indigestion des lendemains de fête » est un phénomène bien connu des médecins. Les crises de foie, de goutte, de rhumatisme, se multiplient en fin d'année.

● La défense

1) CET EXCES EST EXCEPTIONNEL

Il n'y a que deux réveillons par an. On peut se permettre une folie quand elle demeure exceptionnelle. Cet excès ne serait grave pour notre santé que s'il se répétait fréquemment.

2) IL S'ACCOMPLIT DANS DES CONDITIONS OPTIMA

Qu'y a-t-il normalement de plus joyeux que l'atmosphère d'un repas de Réveillon ? Des recherches récentes, confirmant la tradition populaire, ont reconnu que le rire avait des vertus digestives. En outre, la succulence des plats du Réveillon active la sécrétion des sucs gastriques. On digère mieux ce que l'on mange avec plaisir. C'est bien connu.

3) ON PEUT LIMITER LES DEGATS

On n'est pas obligé de faire un réveillon d'ogre. Avec des huitres, du boudin blanc grillé (plus léger que le noir), de la dinde (sans farce et sans marrons), de la salade avec un peu de foie gras (sans la graisse), une mince tranche de bûche, des fruits, deux vins fins (il faut éviter les nombreux mélanges), on peut fêter dignement la fin de l'année sans faire courir de risques graves à notre système digestif. Les personnes au régime s'abstiendront de foie gras et remplaceront la dinde (volaille à chair noire) par le poulet (volaille à chair blanche plus digeste). On peut faire d'excellentes bûches en biscuit de Savoie et confitures et supprimer les crottes en chocolat ou les marrons glacés au profit de coupes de fruits frais.

● Les précautions

Si vous optez malgré tout pour la bombance sans restrictions, mettez au moins votre organisme dans les conditions les plus favorables pour l'accepter sans encombre :

a) En mangeant raisonnablement pendant les jours qui précèdent le Réveillon et des aliments sains : grillades, légumes verts, laitages, céréales, fruits. Les Russes font précéder le repas du Réveillon d'un jeûne de quinze jours !

b) En déjeunant le 24 décembre et le 31 décembre d'un légume vert et d'une salade et en dinant d'une pomme.

c) En prenant une aspirine effervescente ou des sels digestifs avant de vous coucher, cette précaution vous évitera, si vous avez un peu trop bu, des réveils pénibles. Prise le lendemain matin, elle serait dix fois moins efficace.

d) En nettoyant votre circuit digestif, le 25 décembre et le 1er janvier, avec un régime désintoxicant, bouillon d'ail ou de légumes, draineurs et désinfectants, jus de carottes ou de cresson (vitaminés, diurétiques).

Avec ces précautions simples, vous pourrez sacrifier joyeusement à la tradition sans payer votre gourmandise par trois jours de lit, de tisanes et de mauvaise humeur.

RECETTE

Une idée de Raymond Oliver

● ***Moins lourd que la dinde aux marrons, et beaucoup plus original.***

POUR ceux que l'article « Santé » (voir ci-contre) aura en partie convaincus et qui voudront « alléger » leur menu de réveillon, tout en lui conservant un caractère gastronomique, Madame Express a découvert cette semaine une recette de Raymond Oliver. Elle fait partie du livre, « La Cuisine pour les hommes », que ce maître « ès cuisines » vient de publier et qui s'adresse aux amoureux des « petits plats », leur donnant mille idées de raffinements culinaires. (Ed. Bibliothèque pratique des Familles, 318 pages, 1.680 fr.)

Nous avons choisi le « poulet à l'ail », puisque, au dire des diététiciens, la volaille à chair blanche est moins lourde à digérer que la dinde et que l'ail a des qualités désintoxicantes.

● Poulet à l'ail

● Coupez le poulet et faites-le revenir dans de l'huile et du beurre jusqu'à ce qu'il soit très coloré sur toutes ses faces. Farinez ou non, cela dépend beaucoup de votre habileté à mener l'opération rondement. En ce sens que fariner simplifie la question. Dès qu'il est bien blond, égouttez les morceaux et réservez-les au chaud un moment.

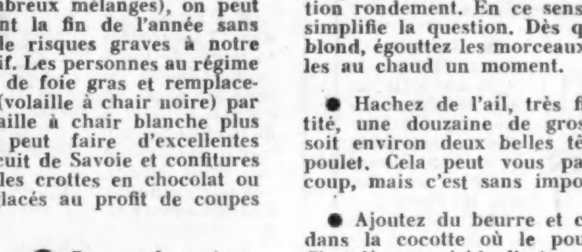
● Hachez de l'ail, très fin, en quantité, une douzaine de grosses gousses, soit environ deux belles têtes pour un poulet. Cela peut vous paraître beaucoup, mais c'est sans importance.

● Ajoutez du beurre et cuisez cet ail dans la cocotte où le poulet a sauté. C'est là que réside l'astuce. Il faut que vous ayez à votre portée un verre de vin blanc sec. Laissez cuire l'ail jusqu'à l'extrême limite de cuisson, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il soit franchement roux et qu'il colle à la cuillère de bois. Cette limite étant atteinte (ce qu'il faut, c'est ne pas la dépasser), arrêtez la cuisson en jetant vivement le verre de vin blanc dans la cocotte.

● Remettez le poulet et couvrez avec du lait concentré non sucré. Salez, poivrez au cayenne. Pas de fines herbes. Laissez cuire. Egouttez les morceaux de poulet. Réduisez la sauce quelque peu après l'avoir passée et servez avec des pommes cuites au four et pelées.

L'astuce de cette recette, c'est qu'elle ne se situe pas. Si l'ail est cuit convenablement, non seulement il n'a pas le goût d'ail dans ce que le goût a d'effrayant pour certains, mais encore il ne donne aucun des inconvénients graves de l'ail cru ou mal cuit.

Si vous ne réalisez pas cette recette avec du lait concentré (non sucré bien sûr), vous pouvez la réaliser avec de la crème, la recette et vous-même n'avez rien à y perdre.



AIDE-MÉMOIRE POUR LES RÉVEILLONS

Que vous sortiez, ou restiez chez vous, que vous dansiez ou prépariez l'arbre de Noël de vos enfants, le 24 et le 31 décembre sont deux journées bien agitées, qui posent des quantités de problèmes différents. Pour vous aider à mettre de l'ordre dans vos idées et à vous heurter à un minimum de petits incidents matériels qui risqueraient de gâcher la bonne humeur de ces jours de fête, Madame Express a établi un aide-mémoire pour les réveillons. Lisez-le à fond, vous y trouverez certainement LA chose à laquelle vous n'aviez pas songé :

● Si vous voulez présenter vos vœux :

● Evitez les coups de téléphone matinaux. Beaucoup de personnes se couchent tard un 31 décembre.

● N'envoyez pas des fleurs à des amis sans vous assurer qu'ils passent bien les fêtes chez eux. Elles ne feraient plaisir qu'à la concierge.

● Même recommandation pour les visites de Nouvel An (qui, grâce à Dieu, commencent à passer de mode). Assurez-vous par téléphone que votre visite sera bien accueillie.

● Prévoyez, si vous avez des parents en province, que les standards téléphoniques sont débordés le 1er janvier au matin. Il vaut mieux envoyer un télégramme que passer la matinée à attendre une communication.

● Si vous organisez un réveillon chez vous :

● Prévenez les voisins et la concierge qu'il y aura du bruit dans l'immeuble ce soir-là.

● Commandez de la glace à rafraîchir. Même si vous possédez un réfrigérateur, il est insuffisant pour rafraîchir un grand nombre de bouteilles et alimenter les boissons en glaçons toute une soirée (à Paris, téléphoner aux Glacières de Paris, VAU. 34-84). Le pain de 40 kg. 290 fr. ; il faut prévoir un supplément de 10 fr. pour la livraison à domicile au rez-de-chaussée, et 5 fr. par étage monté.

● Vérifiez qu'il y a bien du fusible électrique dans la maison. Le ranger dans un endroit accessible, avec une bougie et une boîte d'allumettes.

● Ayez quelques ampoules électriques de rechange. (Elles choisissent en général les soirs de fête pour mourir.)

● Isolez le téléphone. Les invités peuvent désirer offrir des vœux discrètement, surtout le soir du 31.

● Collez votre carte de visite sur la porte d'entrée de l'appartement au cas où il y aurait plusieurs portes par palier.

● Multipliez les cendriers. A défaut, les remplacer par des soucoupes.

● Rangez les bibelots fragiles.

● Allumez des bougies qui absorberont au fur à mesure la fumée des cigarettes.

● Prévoyez un vestiaire.

● Mettez dans un placard tout ce qui traîne habituellement dans la salle de bains. Préparez des serviettes de toilette propres, savon, aspirine, ainsi qu'une petite boîte contenant de quoi recoudre une épaulette ou un bouton.

● Réglez le chauffage pour que la température convienne à la fois aux femmes et aux hommes.

● Marquez les verres, ce qui supprime toute vaisselle durant la soirée. Le vernis à ongles fait très bien l'affaire. Inscrire soit le nom de chacun, soit des numéros, en priant chaque invité de se souvenir de son numéro. Un peu d'acétone suffira le lendemain pour tout effacer.

● Offrez un apéritif aux invités au fur et à mesure de leur arrivée pour que l'ambiance soit créée facilement. Et corsez-le.

● Servez également des boissons non alcoolisées. Beaucoup de femmes ne boivent que très peu d'alcool.

● Décorez l'appartement dans le style Noël avec sapin, branches, boules de couleur, houx, gui, guirlandes lumineuses, mais pas avec des fleurs, qui seront fanées à la fin de la soirée, et qui sont hors de prix en cette saison.

● Videz les cendriers, rangez les verres sur un plateau dans la cuisine, ouvrez les fenêtres et essayez de mettre un semblant d'ordre lorsque les invités seront partis. Dans l'excitation de la soirée, cela n'est pas ennuyeux. Le lendemain, un appartement semblable à un champ de bataille est désespérant.

● Si vous installez un arbre de Noël :

● POUR LE FAIRE TENIR : Les deux procédés classiques sont les meilleurs :

1° Piquez l'arbre dans un grand pot rempli de terre, exactement comme une plante verte, et dissimulez le pot inesthétique sous une draperie rouge, ou entourez-le de papier d'aluminium.

2° Clouez à la base de l'arbre deux planchettes assez longues, placées en croix (on trouve à Paris des arbres vendus déjà montés sur ces planchettes).

● POUR GAGNER DE LA PLACE : Problème difficile dans les appartements modernes toujours trop petits :

● Placez l'arbre dans un angle de pièce après avoir élagué toutes les branches côtés murs. (Choisir dans ce cas un arbre de grande taille.)

● Mettez un arbre de taille moyenne devant une grande glace, sur la cheminée, par exemple, après l'avoir amputé de la moitié de ses branches. Par le jeu de miroir, il redeviendra visuellement entier.

● Suspendez un petit arbre de Noël tout blanc à la place du lustre, et garnissez la base du tronc (qui doit être très courte) avec un gros flot de ruban et de boules.

● Combinez un décor mural avec des branches posées en espalier contre un mur, des guirlandes, des boules, des nœuds de ruban.

● POUR GARNIR L'ARBRE : Givrez l'arbre de Noël avant de le garnir, de préférence devant une fenêtre ouverte, et mettez-le ensuite à la place qui lui est destinée. Le givre poisse murs, rideaux, et garnitures brillantes de l'arbre qu'il ternit.

● Suspendez les boules argentées soit avec de la faveur ou du ruban rouge, soit... avec les nettoie-pipe du maître de maison.

● Supprimez inexorablement les bougies, trop dangereuses. Remplacez-les par une ou deux guirlandes électriques. Mais prévoyez un prolongateur, car les fils de ces guirlandes sont toujours trop courts.

● Si vous avez des enfants :

● Donnez à leur dîner de Noël un petit air de réveillon en mettant des bougies sur leur table et en leur faisant écouter un disque de Noël.

● Couchez - les à 9 heures et demie au plus tard (pour les moins de 8 ans). Pour qu'aller au lit ne soit pas une punition, surtout si vous avez organisé un réveillon chez vous, allumez une grosse bougie dans leur chambre, elle leur donnera l'impression de participer à la fête en s'endormant.

● Ne déposez pas les cadeaux dans la cheminée trop tôt dans la soirée ou fermez la porte à clef.

● Pour les très jeunes, installez les cadeaux déballés. Pour les autres, au contraire, laissez-leur la joie de défaire eux-mêmes les paquets et n'hésitez pas à emballer un petit objet dans plusieurs papiers superposés. Vous augmenterez ainsi leur plaisir de la découverte.

● Si vous réveillonnez tard le soir du 31, préparez sur la table de la cuisine tartines et jus de fruits pour leur petit déjeuner, et une fiche indiquant à quelle heure ils peuvent vous réveiller pour vous souhaiter la bonne année.

● Si vous réveillonnez chez des amis :

● Préparez dans l'après-midi la tenue de votre mari. Vérifiez les boutons, le pli du pantalon, le col de la chemise, etc. Sortir pochette et mouchoir blancs, chaussettes noires et chaussures noires bien cirées.

Ne pas oublier, si besoin est, les boutons de col toujours trop bien rangés.

● Soyez compréhensive avec celui qui va être obligé de se raser peut-être une seconde fois dans la journée, et n'accaparez pas la glace du lavabo au moment précis où il va se décider à mener à bien cette délicate opération.

● Arrivez à l'heure, c'est le meilleur moyen de témoigner sa sympathie aux maîtres de maison qui vous ont invités, et pour cela bien calculer son horaire.

Les taxis sont rarissimes un soir de réveillon. A Paris, on peut essayer de téléphoner à POR. 89-89 ou à ALE. 94-00 pour en obtenir un. Mais en tout cas il faut prévoir une demi-heure de battement.

● Priez votre mari de vérifier qu'en changeant de vêtement il n'a pas oublié clefs, argent, carte grise ou permis de conduire.

● Mettez une paire de bas de rechange dans votre sac (ou à défaut, s'il est trop petit, dans la poche de pardessus de votre mari). Avec les robes habillées courtes, une maille filée peut vous gâcher toute une soirée.

● Garnissez l'arbre de Noël des enfants avant de partir. En rentrant de soirée, ce qui devrait être une joie devient une corvée.

● Si vous avez l'intention de porter une robe que vous n'avez pas mise depuis longtemps. Essayez-la la veille et vérifiez fermeture à glissière et boutons.

● Si vous réveillonnez à la campagne ;

● Demandez au maître de maison de bien vouloir dresser un plan qui évitera aux invités de se perdre la nuit sur des routes peu fréquentées.

● Achetez une torche électrique qui peut être d'un précieux secours pour regarder un nom de rue mal éclairée.

● Dégonflez les pneus de la voiture s'il y a risque de verglas.

● Emportez (pour les femmes) des chaussures de soirée dans un sac et mettez des souliers qui ne risquent pas de s'abîmer si on a à traverser un jardin boueux, ou une allée de gravier.

● Prendre avec vous un châle, écharpe, étole, etc., au choix, les maisons de campagne risquant d'être moins bien chauffées que l'appartement dans lequel on est habitué de vivre.

● Si vous dansez attention !

● Aux jupes trop courtes portées sans jupon.

● Aux chaussures à lanières. Elles ne sont pas conçues pour le rock'n roll.

● Aux escarpins trop neufs. Ils deviennent facilement des instruments de torture.

● Aux coiffures si jolies devant votre glace — mais si fragiles ! Rien de plus triste qu'une pièce montée qui s'écroule.

● Aux fonds de teint charmants sur vos joues et si disgracieux sur le veston de votre cavalier.

● Aux mains moites : une goutte de désodorisant dans les paumes (utilisé à titre exceptionnel) pallie cet inconvénient.

● Aux bagues trop larges et aux bijoux mal fixés. Dans le feu d'une « figure », ils volent à l'autre bout de la pièce discrètement éclairée. Ne forcez pas vingt-cinq personnes à ramper une demi-heure à la recherche de votre bijou.

Qui dit
« CADEAUX »
dit SELLERIES DE FRANCE

Un beau sac de voyage...
SELLERIES DE FRANCE
Un élégant sac de ville...
SELLERIES DE FRANCE
Tous vos cadeaux...
SELLERIES DE FRANCE
12, Faubourg-Saint-Honoré (Madeleine)
86, boulevard Haussmann (Saint-Lazare)
20, av. F.-D.-Roosevelt (St-Phil.-du-Roule)

AGNEAU ORCHIDÉE
PANTHÈRE
OCELOT
CASTOR DE COULEUR
et
VISON A FOISON
JULES SACK
22, rue Royale - OPE. 29-77

INÈS
PARFUMERIE
48, rue de Berri (8e) - ELY. 75-14
Toutes les grandes marques de Parfums et Produits de Beauté
Ouvert sans interruption de 9 à 20 heures
Livraison à domicile à partir de 3.000 fr.
Commandes par téléphone

LE BATIMENT DE FABRICATION (Amson)

UNE JEUNE FEMME A L'USINE

VOUS n'achèteriez pas un bifteck découpé par un boucher aux ongles douteux, une baguette de pain tombée par terre vous paraît impropre à la consommation familiale ; et si par hasard une mouche se pose en été sur votre tranche de jambon, vous pensez aussitôt : empoisonnement. Mais les produits conditionnés, c'est-à-dire emballés, ficelés, sulfurisés, d'aspect si hygiénique et rassurant, n'avez-vous jamais été tenté de savoir où et comment ils sont fabriqués ?

N'avez-vous jamais dit (ou entendu dire) : « *Tel produit a l'air parfaitement sain, mais je me demande qu'est-ce qu' « ils » peuvent bien mettre dedans !* » Eh bien ! moi, je l'avoue, j'ai eu des doutes et j'ai voulu m'en délivrer. C'est aujourd'hui chose faite. Il m'a fallu une matinée et une visite aux usines de margarine Excel à Nanterre.

Dès mon arrivée, j'ai vu s'effondrer mes vieilles conceptions conventionnelles sur « l'usine » telle que l'imagerie populaire de la fin du XIX[e] siècle l'a fixée dans tous les esprits : pas de cheminées sinistres crachant flammes et suie, pas de murs tristes ni d'amas de charbon encombrant des cours grises, aucune trace de l'horrible mécanisation de l'homme prédite par Charlie Chaplin dans « Les Temps modernes ».

Des bâtiments blancs aux multiples fenêtres donnant sur des pelouses fleuries, des jeunes arbres — la Seine — et partout de la lumière... Est-ce une maison de repos, un collège, un laboratoire ? Non — c'est une usine moderne. Dès mon arrivée, un guide charmant m'a prise en charge et, paradoxalement, a fait débuter la visite en me posant des questions :

— *Mademoiselle, à votre avis, quand et par qui la margarine a-t-elle été inventée ?*

J'ai pris un air documenté pour répondre :

— *Par un diététicien, il y a une dizaine d'années.*

EN 1870 DEJA

Mon guide a eu la gentillesse de ne pas trop se moquer de moi et de me renseigner.

« *La margarine est née sous le Second Empire ! Elle se présentait alors sous la forme d'une cristallisation de graisse de bœuf pressée. C'est en 1870 qu'un Français, Mège Mourriès, lauréat d'un concours organisé par Napoléon III pour combattre la vie chère, a découvert cet aliment économique baptisé « margarine » (du mot grec margaron — blanc de perle).* »

De ces premières révélations, j'ai conclu que la vie était (déjà) chère sous Napoléon III et que je désirais en savoir davantage sur la margarine de ses origines à nos jours : mon appétit de connaissances allait être satisfait.

Voulant prouver à mon mentor que j'avais tout de même de vagues notions, je lui dis :

— *Vous m'avez parlé de graisse de bœuf ; or, il me semblait que la margarine de table Excel était avant tout (et 100 %) végétale ?*

— *Bravo, c'est parfaitement exact. De la graisse de bœuf Second Empire, il ne reste plus aujourd'hui qu'un nom et une réglementation rigoureuse placée sous le contrôle du ministère de l'Agriculture : deux inspecteurs assurent en permanence un contrôle rigoureux des soins apportés à chacune des phases de fabrication.*

Si les temps ont changé, les matières premières aussi. Je vais, si vous le voulez bien, vous parler des huiles utilisées. Elles sont toutes végétales et peuvent être classées en deux groupes bien définis : les huiles fluides et les huiles concrètes, c'est-à-dire solides — fluide et concret sont de bien jolis mots...

— *Pouvez-vous me donner des exemples ?*

Mon guide ne demande pas mieux.

— *Sont fluides : l'huile d'arachide, l'huile de colza ; sont concrètes l'huile de coprah extraite de la pulpe de noix de coco, l'huile de palme, l'huile de palmiste tirées du fruit et de l'amande du palmier à huile et l'huile de Karité.*

Arachide, cocotier, palmier... J'imagine aussitôt des ciels bleus, des palmes gorgées de fruits dorés, agitées doucement par la brise.

Un jeune noir se dirige vers moi en souriant. Tiens, il n'est pas vêtu d'un pagne. Il est bien réel et porte une blouse immaculée assortie à la blancheur de ses dents. C'est l'un des jeunes gens d'Afrique noire invités par la Chambre syndicale de la Margarinerie à s'initier pendant un stage de six mois à tous les secrets de fabrication du produit issu des richesses de leur pays : la margarine.

DE FUTS EN BACS

Moi aussi, j'aimerais bien être initiée. Je préviens mon guide — mon sens technique est assez relatif. Il me rassure — la genèse d'un pain de margarine est très simple. Les huiles vont des camions-citernes en bacs de stockage, de bacs en chambre de mélange où elles sont pesées, puis émulsionnées, l'émulsion est cristallisée, malaxée, empaquetée. Et voilà, oui, évidemment, cela paraît très simple.

La synthèse a du bon, mais je voudrais quelques détails. « *Suivez le guide* », me dit... le guide. J'obtempère. Et me trouve plongée dans un univers de machines rutilantes (la plupart en acier inoxydable, ce qui assure une aseptie parfaite).

Je n'essaierai pas de vous décrire exactement la salle des bacs de stockage, les systèmes de pompes émulsionneuses, la salle des diatambours, les barattes de 2.000 litres chacune, l'atelier d'empaquetage où s'alignent de façon impressionnante les batteries d'empaqueteuses automatiques qui, sous le commandement d'un bataillon de jeunes femmes, toutes de blanc vêtues, débitent chacune de 80 à 100 paquets par minute.

DES SERACS DORES

Mais ce qui m'a sans doute le plus frappée, ce sont les complectors, appareils qui pétrissent et malaxent les paillettes de margarine après leur cristallisation. Brassée sous pression par des hélices, la margarine resurgit du complector en un long fleuve solide et lisse pour se déposer au rythme de plus de 4 tonnes-heure dans d'immenses chariots inoxydables où elle compose un étrange paysage immobile de séracs dorés, qui se transforment peu à peu en petits cubes argentés à double bande bleue.

En contemplant ces innombrables paquets sur lesquels on lit « 100 % végétale », il me revient en mémoire les déclarations des médecins du monde entier qui se sont réunis récemment à Bruxelles lors du 3[e] Congrès mondial de la cardiologie.

J'en parle à mon guide.

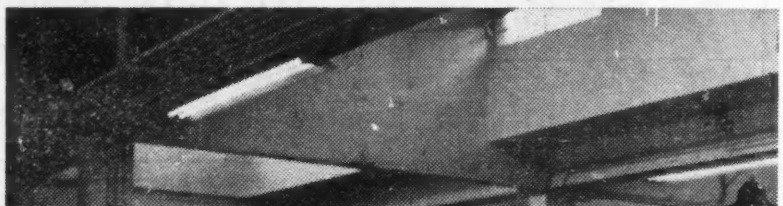
« *En effet*, me dit-il, *nous avons suivi les travaux du Congrès de la cardiologie avec beaucoup d'intérêt. Les huiles végétales qui passaient déjà pour être particulièrement riches en vitamines E sont maintenant considérées comme étant, parmi tous les corps gras, ceux qui sont le plus favorables à notre organisme.*

Ceci prouve bien que notre « margarine 100 % végétale » répond à de très réels besoins d'une alimentation rationnelle et explique l'intérêt croissant qu'elle suscite chez les consommateurs. »

La valeur nutritive de la margarine, encore une chose que j'ignorais totalement !

Oui, décidément, ma visite aura été passionnante et instructive. Je me sens un peu comme « Alice au pays des merveilles... mécaniques » et comprends parfaitement, en quittant Nanterre, pourquoi, le 12 juin 1957, M. le ministre Houphouët-Boigny a remis à l'usine Excel le diplôme « Prestige de la France ».

N. B. — Tous les lecteurs de « L'Express » qui seraient intéressés par une visite à l'usine Excel, sont priés d'écrire ou de téléphoner à : Excel, Nanterre (Seine). Tél. CHA. 67-69.



SALLE D'EMPAQUETAGE : LES CHARIOTS DE MARGARINE (Amson)

Ce reportage est présenté par les Ets Desmarais et Cie à Nanterre.

A voir, écouter, lire, savoir...

● cinéma

Les Vikings : Des géants blonds qui savent distraire en se battant. Beaucoup d'action, peu de paroles. Un parfait film d'aventure. (Voir la critique de Michèle Manceaux page 34.) (*Biarritz*, V.O. ; *Richelieu, Madeleine, Gaumont*, V.F.).

Le pousse-pousse : Dédié aux cœurs d'enfants, un délicat film japonais plein de jolies images et de jolis sentiments. (*Bonaparte, Lord-Byron*).

Les Amants : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux, qui n'a pas peur des images. (*Vendôme, Broadway, George-V.*)

La Grande Illusion : Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides (*Studio Publicis.*)

Les Grandes Familles : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Berlitz, Paris, Wepler.*)

Les Tricheurs : Surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle 1958. Les « tricheurs » y viennent avec leurs parents. (*Marignan, Français.*)

Le Cri : Dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Ursulines, Cinéma d'Essai Caumartin.*)

Mon Oncle : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Hollywood.*)

Indiscret : Ingrid Bergman, Cary Grant, un marivaudage raffiné. (*Les Reflets.*)

Quartet : Film à sketches adapté de quatre nouvelles purement britanniques de Somerset Maugham. (*Quartier Latin.*)

Un roi a New York : Chaplin, roi en exil, fait la critique de l'Amérique en se souvenant de temps en temps qu'il est aussi Charlot. (*Celtic.*)

Le Pont de la rivière Kwai : Le film aux sept Oscars, tous mérités. (*Mac-Mahon.*)

Jour de fête : Quant un facteur s'envole dans le premier film de Jacques Tati. (*Actua Champo.*)

Rêves de femmes : Un univers féminin dans lequel Ingmar Bergman pénètre avec précision et tendresse. (*Agriculteurs.*)

Le Dictateur : Hitler, Mussolini, Gœring et la dictature vus par Chaplin. (*Studio République.*)

De la bouche du cheval : Alec Guinness dans une vie de bohème insolite, vous fera rire... jaune (*Monte-Carlo.*)

La ruée vers l'or : Charlot à l'état pur, drôle et poignant. (*Studio 28.*)

● télévision

Trois soirées exceptionnelles à la Télévision française les 24, 25 et 31 décembre.

Mercredi 24 décembre, a 22 h. 30 : « Conte pour les grandes personnes », de Marcel Moussy et Marcel Bluwal, auteurs de la série d'émissions dramatiques « Si c'était vous ». Beaucoup d'aventures adviennent à un jeune cameraman de la Télévision (Jean-Marc Bory), qui rencontre une mystérieuse dame (Nicole Courcel) Aventures réelles ou imaginaires ? Qui sait, un soir de Noël...

Mercredi 24 décembre, a 23 h. 5 : Concert par l'orchestre de chambre Hewitt, qui interprète la « Troisième suite en ré majeur » de J.-S. Bach.

Mercredi 24 décembre, a 23 h. 55 : Messe de Minuit célébrée en la basilique du mont Saint-Michel ; les téléspectateurs assisteront à la montée d'une procession de 150 clercs en aube, précédant Mgr Guyot, évêque de Coutances.

Jeudi 25 décembre, a 16 h. : « Tous les jours fête », une émission-promenade de Marianne Oswald à travers les fêtes foraines, évoquées par des gravures anciennes, des estampes et des scènes tournées dans des décors naturels.

Jeudi 25 décembre, a 20 h. 15 : « Le voyage de M. Perrichon », la célèbre comédie d'Eugène Labiche, avec Lucien Baroux, Jane Marken. Musique originale de Gérard Calvi. Réalisation de Stellio Lorenzi.

Mercredi 31 décembre : François Chatel présente : « La soirée du 31 décembre ». Vingt-cinq vedettes y participeront : Brigitte Bardot, Danielle Darrieux, Robert Lamoureux, etc. Le programme, qui durera de 19 h. 30 à 1 h. 30 du matin, est composé d'une vingtaine d'émissions courtes présentées par Roger Pierre et Jean-Marc Thibault.

A 20 h. 30 : Gilbert Bécaud chantera « Viens danser » et « Les amours de décembre », qui deviendront des ballets dansés par Dick Sanders.

Vers 20 h. 50 : Georges Ulmer fera une parodie de la télévision aux Etats-Unis.

Vers 21 h. : Raymond Devos jouera « Le Tragédien malgré lui », une farce de Tchekov.

A 21 h. 35 : Jean Richard dans une comédie de Paul Colline : « Le Village perdu ».

Vers 21 h. 50 : Filmée au Portugal pour la R.T.F. : Amalia Rodrigues.

A 23 h. 2 : Un opéra-bouffe d'Alexandre Arnoux, musique de Jean Wiener : « Les Taureaux ».

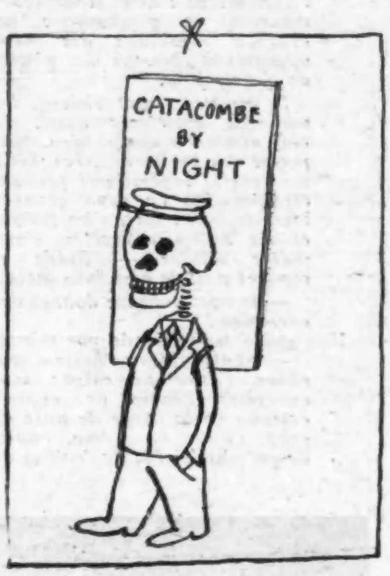
A 23 h 49 : Brigitte Bardot danse et chante avec Guy Beart... .

Attention : En raison des programmes exceptionnels de ces trois soirs de fêtes, certaines émissions régulières ont changé d'heure et même de date.

Jeudi 25 décembre, a 18 h. 15 : « Télé-Match », M. Frandel, spécialiste de l'Opéra, est en deuxième semaine, toujours secondé par Jo Arama, champion de pétanque.

Lundi 29 décembre, a 22 h. 5 : Lectures pour tous.

● siné-sélection



● enfants

TELEVISION

Mercredi 24 décembre, de 19 heures à 22 h. 10 : les émissions sont dédiées aux jeunes téléspectateurs.

Mercredi 24 décembre, a 20 h. 32 : « Le Cirque des Neiges », de Gilles Margaritis, avec des phoques, des chevaux, des jongleurs et la rentrée au petit écran du clown Zavatta.

Mercredi 24 décembre, a 21 h. 10 : « Le Loup », de Marcel Aymé. Jacques Fabbri dans une adaptation d'un « Conte du chat perché ». Musique originale de Jean Wiener.

Mercredi 24 décembre, a 21 h. 35 : Pour la première fois à la télévision, le corps de ballet de l'Opéra de Paris. Lyane Daydé et Michel Renault danseront le pas de deux du « Lac des Cygnes ». Réalisation de Claude Loursais.

Mercredi 24 décembre, a 21 h. 55 : « Charlot policeman ».

CIRQUES

Davy Crockett et Jimmy Boy, western à grand spectacle. Matinées jeudi 25 décembre, à 14 heures et 17 heures. (*Cirque d'Hiver.* Location à ROQ. 12-25).

Le grand cirque de Noel : Eléphants, panthères, cavalerie et... Christian Duvaleix. Du vrai cirque. (*Cirque Medrano.* Loc. à TRU. 23-78).

Du jeudi 25 décembre au dimanche 4 janvier, tous les jours, soirée à 21 heures et matinées à 14 heures et 17 heures.

Grand Cirque 59 : Avec des attractions internationales. (*Palais des Sports.* Loc. à SUF 44-40).

Matinée samedi et dimanche, à 17 heures ; jeudi 25, à 14 h. 30.

THEATRES

Mardi 30 décembre : « Le brave général Dourakine », et jeudi 1er janvier, à 15 heures, « Les petites filles modèles ». (*Théâtre des Enfants modèles, Salle Chopin-Pleyel.* Tél. : CAR. 28-76.)

Vendredi 26 décembre, a 15 h. : « Blanche-Neige ». (*Théâtre des Enfants, au théâtre de l'A.B.C.* CEN. 11-43.)

SPECTACLE SON ET LUMIERE

Un sapin venu de Suède dialoguera avec la Tour Eiffel. Organisé par Europe N° 1. Tous les soirs, à 20 heures, du 23 décembre au 2 janvier.

● expositions

PEINTURES ET SCULPTURES

Toulouse-Lautrec : Les chefs-d'œuvre de la collection d'Albi. (*Musée Jacquemard André, 158, boulevard Haussmann.*)

Dessins français des collections américaines : A voir avant le 2 janvier, date de la fermeture (*Orangerie, place de la Concorde.*) Voir également les « dessins aux crayons de couleur ». (*Bateau-Lavoir, 16, rue de Seine.*)

L'art du Gandhara et de l'Asie Centrale : Dix siècles de peinture et de sculpture gréco-bouddhiques admirablement présentés au musée Guimet, place d'Iéna. Exposition complémentaire : « Les arts d'Orient et d'Occident », comment les comparer et s'y reconnaître ? (*Musée Cernuschi, 7, avenue Velasquez.*)

De Callot a Degas : Comment les grands dessinateurs français ont vu les monuments et les sites d'Italie. (*Le Louvre, cabinet des dessins, entrée porte Denon.*)

Art Dogon : Les classiques de l'Afrique noire. (*Musée de l'Homme, place du Trocadéro.*)

EN PROVINCE

Fresques préhistoriques du Sahara, jusqu'à la fin du mois, au musée Goya, Castres.

Prud'hon et ses origines bourguignonnes, au Palais des Etats de Bourgogne, Dijon.

Miniatures persanes : Au musée des Beaux-Arts, Pau.

La gravure italienne aux XVe et XVIe siècles. Musée des Arts Décoratifs, Strasbourg.

● théâtre

Le Soulier de satin : Une grand-messe claudélienne fort bien célébrée, sous les plafonds galants du Palais-Royal. (*Palais-Royal.*) (Voir la critique de R. Kanters, page 32.)

Scènes de Comédie d'Alain : L'occasion d'entendre de l'Alain parlé et animé. (*Théâtre de Lutèce*)

L'Année du bac : Pour les moins de 20 ans pendant les fêtes. (*Edouard-VII*).

Les Caprices de Marianne : Un spectacle de jeunesse et de bonheur à la manière de Musset et de Jean Vilar. (*T.N.P.*)

La Vie parisienne : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

La Bonne Soupe : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Jeanne Moreau ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

Sergent, je vous aime : Un brave soldat américain aux prises avec le règlement militaire. Jacques Fabbri en fait une pantalonnade souvent drôle. (*Sarah-Bernhardt.*)

Deux sur la balançoire : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

Vu du pont : La dernière pièce (habile) d'Arthur Miller. Un excellent acteur (Raf Vallone). Du bon spectacle. (*Antoine.*)

L'Œuf : Jacques Duby dans une pièce insolite et drôle (*Atelier*).

Le Journal d'Anne Frank : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

Procès a Jésus : Le Christ en appel. Diego Fabbri plaide dignement sa cause. (*Hébertot.*)

Ouragan sur le Caine : Un cas de conscience militaire qui ne laisse pas une seconde le spectateur indifférent. (*Théâtre en rond.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Ariane Misrachi, Rosie Maurel.

Spitzer
Les meilleures Reproductions de Tableaux de Maitres
14, rue la Boétie - ANJ. 00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - PARIS - BAB. 02-21
ALTMANN - SAM ANDEL - BAROUKH
CHOQUET-PEREZ - D. KAMPER
KITO - PIERRAKOS - J.-H. SILVA
ROBERT TATIN
Du 27 décembre au 18 janvier

GALERIE MAEGHT
DERAIN
30 tableaux d'une collection

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-St-Honoré
HARTUNG
Pastels
Décembre

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Monsieur-le-Prince
HELIO MOTTA
Attract. Esp. Sud-Améric
REVEILLONS - SOUPERS - COTILLONS

CARROLL'S 36, r. de Ponthieu ELY. 46-60
A 21 h. 30, DIN. SPECT. 2.500 fr. - REVEILLON

THE DANSANT Ml.j. à 17 h. CLARIDGE

CLUB CH. ELYSEES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. l. jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam. dim.
REVEILLON Cotillons - Attractions Champagne non obligatoire

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

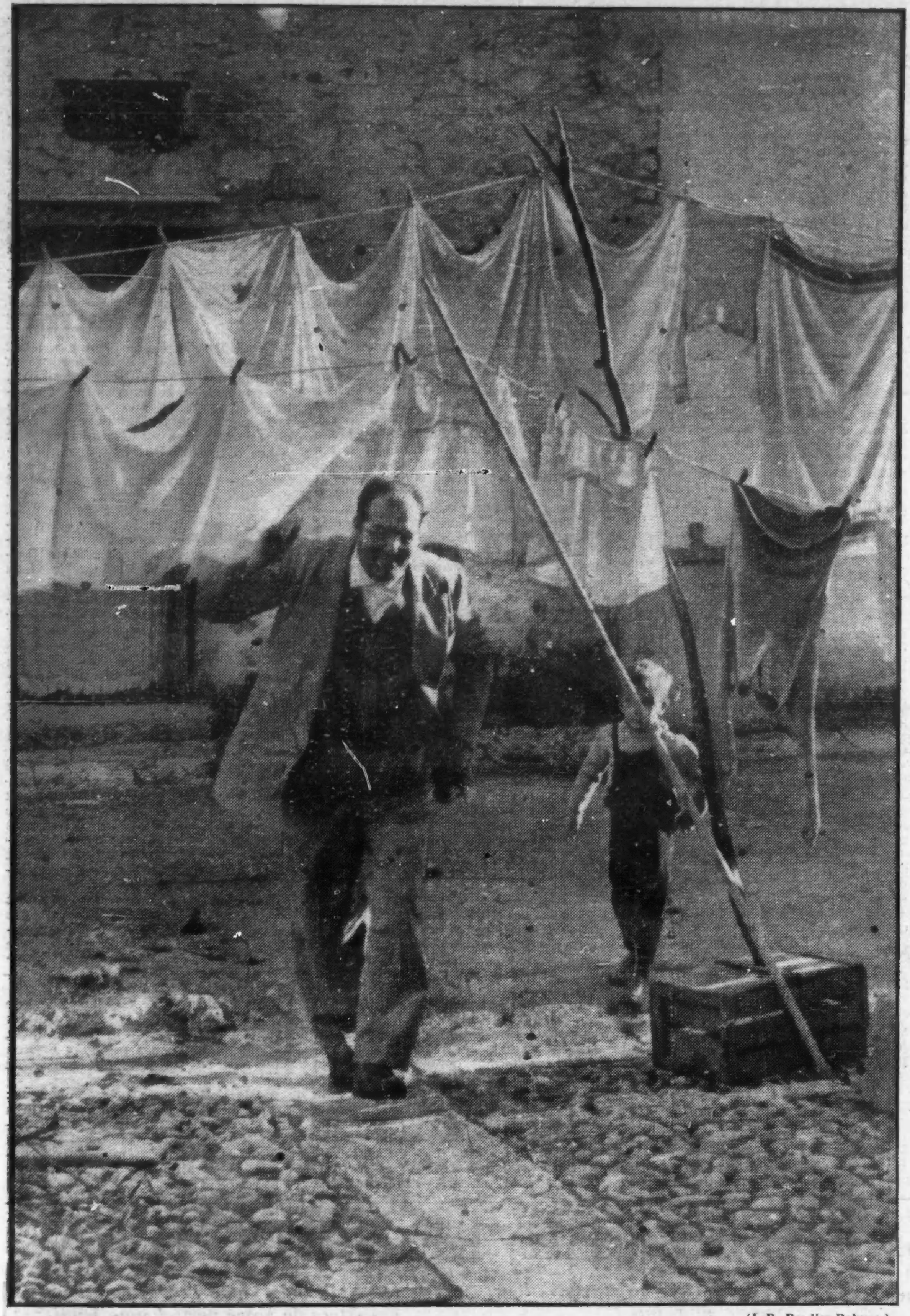
LE SHAKO 3, rue Vernet, Bal. 22-44
Francis LINEL

S. SOLIDOR-H. BRY
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Restaurants

LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Frédéy

MOCAMBO **** 12, rue Marignan ELY. 58-64
Dîner-Spectacle
Raymond DEVOS - Les 3 Ménestrels



(J.-P. Pradier-Dalmas.)

DANILO DOLCI
Un apôtre ? un rebelle ? un saint ? Tout cela à la fois.

Danilo, l'homme dont la lampe reste allumée plus tard que toutes les autres dans le village, a décidé que le célèbre dilemme du yogi (ou du saint) et du commissaire devait être surmonté. Il est à la fois saint, de son mieux, et commissaire, de son mieux. Il vit au milieu de ceux qui n'avaient pas le droit de vivre. Il vit pour qu'ils conquièrent ce droit.

« *Je crois que la violence ne mène à rien,* me disait-il, *mais que la misère de ces hommes les mène à la violence. Je veux briser ce cercle vicieux. Je ne suis pas un « politique ». J'ai trente-quatre ans, je préfère partir de l'expérience et aboutir peu à peu à des conclusions, à des solutions. Si je me plaçais sur le terrain politique, ici, cela déclencherait immédiatement une discussion sans fin. En Sicile tout le monde est avocat. On parlerait beaucoup, on ne ferait rien. Je fais, j'aide à faire. Ça me conduit en prison, mais ça peut aider ce peuple à conquérir sa liberté.* »

Pour beaucoup de gens, en Italie, cet homme qui partage la vie des paysans du Sud, écrit des livres scandaleux, dirige les « grèves à rebours » de chômeurs qu'il conduit travailler sur des chantiers publics jamais ouverts, qui obtient un jour le Prix Lénine et le lendemain prie en public pour les misérables, c'est simplement un démagogue paracommuniste.

QUE VEUT-IL ?

Pour certains communistes italiens (pas tous, loin de là), ce chrétien qui fait la grève sur la faim des pauvres, ce sociologue qui a lu Marx mais préfère invoquer Gandhi, cet économiste qui a lu Keynes, mais doit lui préférer saint François d'Assise, c'est un mystique brumeux.

Pour le procureur général de Palerme, c'est « *un agitateur politique bien connu* », dans la vie quotidienne duquel « *il y a les signes manifestes d'une tendance marquée à commettre des délits* »

Pour les sociologues contemporains, c'est un des meilleurs techniciens de l'enquête urbaine et rurale, et pour les écrivains un confrère de grand talent.

Pour les journalistes du monde entier, Dolci est le premier homme qui, depuis que le bandit Giuliano est mort, fasse apparaitre la Sicile « à la une » des quotidiens.

Pour les Anglais, c'est le saint François d'Assise de la Sicile. Pour les Indiens, c'est le docteur Schweitzer de Partinico. Pour les Américains, c'est le Gandhi sicilien.

Il est possible aussi que Danilo Dolci soit seulement Danilo Dolci.

C'est beaucoup.

L'importance de Dolci et le retentissement de la condamnation qui le frappe aujourd'hui dans son pays ne viennent pas seulement des vertus personnelles de l'homme, du pittoresque de son action, du relief de sa grande, lourde et patiente silhouette. Danilo Dolci n'est pas simplement un doux illuminé, un prédicateur un peu extravagant, l'homme de la grève de la faim et de la prière, de la grève à rebours et de la charité militante. Cet illuminé est d'abord un illuminateur. Il éclaire, à une heure de Rome, à quatre de Paris, d'une lumière crue, révélatrice et neuve, un des problèmes clefs de notre temps. Pour répondre à la question : « *Qui est Danilo Dolci ? Que veut-il ? Que tente-t-il ?* » Il faut aussi répondre à la question : « *La Sicile ; qu'est-ce que c'est ?* ».

Si, accompagnant Danilo avant qu'il ne fût un prisonnier parmi les autres à la prison de Palerme, vous venez de la grande place palermitaine du Politeama, remontant à pied la via Maqueda, ses chemisiers de luxe, ses tailleurs élégants, ses bijoutiers, ses pâtisseries fines, et que vous preniez à main droite la via San Agostino, vous voici passé en trente pas du soleil de l'opulence aux grisailles de la pauvreté. Faites encore soixante pas. Prenez à gauche la première venelle qui se trouvera par exemple le Cortile Scallila. Faites attention de ne pas trébucher sur les monceaux d'ordures, de ne pas glisser sur l'eau sale que les ménagères jettent dans la rue. Faites attention, et prenez garde : vous venez de franchir une frontière, celle qui sépare ce que les rapports des Nations Unies nomment les pays « sous-développés » de ceux qui sont développés, la frontière qui sépare ce que les économistes italiens nomment les aires de dépression du Sud des aires industrialisées du Nord.

Le Cortile Scallila n'est pas un accident, une exception, une de ces enclaves de la misère, un de ces ghettos à parias, ou une de ces zones à clochards dont nous connaissons l'équivalent aux portes de Paris, au Bowery ou dans les quartiers costa-ricains de New York. Sur 555.563 habitants de Palerme, les statistiques officielles affirment que 272.062 vivent dans des conditions identiques ou à peine supérieures à celles-ci : c'est-à-dire sans eau, ni gaz, ni lumière du jour, sans tout à l'égout, entassés par familles (nombreuses) entières dans une seule pièce lépreuse. Palerme n'est d'ailleurs pas, elle-même, exceptionnelle : sur 46.738.000 Italiens, constate un spécialiste, 10.000.000 au moins sont logés dans les mêmes « conditions à peine humaines ».

Le « Tiers Monde », l'Empire de la faim, l'univers des hommes hors de l'histoire, et qui, lentement, y font irruption, pour un Italien du Sud commence au coin de la rue, au carrefour le plus proche.

LES HOMMES OUBLIÉS DES HOMMES

Je reconnais ici tout ce qui m'entoure. Je le reconnais deux fois.

Les charretons aux grandes roues orange, dégingandées, enluminés de fresques naïves où Roland et les Maures s'affrontent, j'ai vu presque les pareils en Tunisie. Aux éventaires de là-bas, comme à ceux d'ici, j'ai vu les fromages blancs siciliens, les « ricolte », et ce dialecte âpre, je l'ai entendu résonner aussi bien dans les quartiers pauvres des villes d'Afrique du Nord que dans les rues du bas de Manhattan au Little Sicily de New York, au-dessous de Washington Square.

Mais c'est dans un autre sens que je reconnais aussi la Sicile. Ces enfants maigres et pieds nus, le crâne tondu marqué de pellagre, j'ai déjà croisé leurs regards en Espagne et en Asie. Ces terres arides, déboisées, ravagées par l'érosion, je les ai déjà parcourues en Grèce et en Chine. Ces rues de perpétuel marché aux puces, où une vieille clef tordue et rouillée est un objet de valeur, où une bouteille sale et une boite de fer blanc ont un prix, ces villages calcinés par le soleil, la misère, taraudés de mouches, ces « disoccupati » sur la place, me ramènent obstinément en pays de connaissance : Afrique du Nord, Extrême-Orient, Balkans, Proche-Orient, Amérique du Sud, tout se télescope dans la monotonie lancinante du sixième continent de la terre : celui des hommes oubliés des hommes.

Tout ce qui définit le « sous-développement » se retrouve en Sicile : sous-alimentation (le premier jeûne de Dolci eut lieu en octobre 1952, à Trappeto. Un enfant de son voisinage venait de mourir de faim, Danilo voulait attirer l'attention du gouvernement sur la misère des pêcheurs) — natalité très élevée et mortalité infantile considérable — économie agraire caractérisée techniquement par le faible rendement des terres, socialement par des survivances féodales.

C'est alors que Danilo Dolci prend à bras-le-corps et à bras-le-cœur, cette épine dans le pied de l'Italie, qui est aussi l'écharde dans la chair du monde actuel.

Un apôtre ? Un rebelle ? Un saint ? Tout cela à la fois, et d'abord un empirique, dont le seul but est d'arracher ses frères, les hommes, à l'empire de la faim, de l'ignorance et de la violence.

« *S'ils me mettent en prison pour quelques mois,* me disait-il, *qu'importe ? Il y a des millions d'hommes pour qui la vie même est une prison. Je suis avec eux. Je suis toujours avec eux.* »

CLAUDE ROY.

JUSTICE

Un son spécial

● *Le tribunal de Versailles apprend à des parents stupéfaits qu'en tuant un Arabe, leur fils n'a pas tué un chien.*

IL est là, assis dans le box, les yeux fuyants, la voix basse et hésitante, pâle et le visage effilé vers un menton trop pointu pour être volontaire. Il mélange tout, brouille tout, répond à côté, se tait, se lève et s'assied à contretemps. Il a oublié, il ne se souvient plus. Il zézaie un brin. Il s'appelle Claude Crevel et répond, ce 20 décembre, devant les assises de Versailles, du meurtre d'un musulman algérien. D'un « Arabe ».

Qu'est-ce qu'un « Arabe » ? Il se trouve que Claude Crevel n'a pas de chance puisque le président Chapar qui va conduire les débats avec une grande intelligence (et avec un écœurement qu'il ne dissimulera pas devant l'extraordinaire famille Crevel) ainsi que l'austère procureur Toubas, ont l'air de considérer qu'un « Arabe » est un homme. Jamais ils ne l'oublieront et le rappelleront violemment à l'accusé et, par-dessus sa tête, au public et aux jurés de Versailles.

UN PATRON-POTICHE

Claude Crevel, par contre, est une loque. Fils unique d'un père architecte, il a tout raté, ses examens, sa vie, et même son service militaire qu'il fit à Versailles, à l'ombre tiède de ses parents. Un « bon à rien » inoffensif et mou : ses parents l'adoraient. Le père lui installe une petite société. Le fils y bricole avec l'aide d'un ouvrier musulman nommé Sadou Saïd, âgé de 26 ans.

Sadou est intelligent. Ses amis — au procès — le disent doux. Les amis de la famille Crevel le présentent « brutal ». Bientôt, dans la société dont il est l'unique ouvrier (il fabrique des éléments de construction : des parpaings) il prend un ascendant de plus en plus grand sur son jeune patron-potiche dont le père contrôle toutes les activités. Un jour il est renvoyé,

— *Parce qu'il était mauvais ouvrier ?* demande le président.

— *Non, parce qu'il me faisait peur...* répond l'accusé. *Il me menaçait, ne m'obéissait pas.*

— *Il vous menaçait de quoi ?*

— *Je ne sais pas... De m'enfermer dans le chantier. Il était sensible à la propagande arabe. Il me disait que la bagarre viendrait ici et que si on ne relâchait pas Ben Bella...*

— *Devant témoins ? Avez-vous des témoins de ces menaces, de ces propos ?*

— *Non...*

— *Je constate que vous n'avez jamais pu trouver un témoin de toutes les accusations étranges que vous portez contre la victime.*

Donc, Sadou, un jour, est renvoyé. Il a femme et petite fille. Fils unique, il entretient de surcroît son vieux père, qui est en Algérie et à qui il envoie régulièrement des mandats.

— *Combien gagnait-il chez vous ?*

— *126,50 fr. de l'heure.*

— *Je vois,* dit le président, *à 40 heures par semaine, cela fait 20.000 fr. par mois.*

— *On le payait,* dit l'accusé.

— *Oui, 20.000 fr. par mois.*

— *C'est syndical.*

— *Je sais,* dit sèchement le président.

SANS UN SEUL REGRET

Quelques jours après son renvoi, Sadou, que le père a expulsé de la misérable chambrette qu'il occupait, vient pour réclamer 75.000 fr. qu'il estime devoir lui être dus. Il frappe à la porte de la villa des Crevel. Le père le prie de vider les lieux illico. Sadou discute, s'étonne, fait des gestes.

— *Ses mains remontaient vers la gorge de mon mari,* dit Mme Crevel.

— *Ses mains volaient autour de mon visage,* corrigera l'époux.

La déposition du père et de la mère exaspère littéralement le président, fait bondir le procureur, accable les jurés, consterne la défense et soulève le public de dégoût.

Les yeux secs, la voix claire, ils piètinent à plaisir la victime sans un seul instant émettre un seul regret. Devant le père de Sadou, qui promène çà et là ses regards craintifs de pauvre paysan algérien sur l'assistance, ils n'arrivent pas à mesurer l'acte de leur fils. Visiblement pour eux, bourgeois français, un Arabe n'est pas un homme et Claude, en conséquence, ne peut pas être un criminel.

Au cours de leur déposition, il ne sera question que d'une seule chose : d'argent. Ils payaient Sadou, ils ne lui devaient rien, ils lui ont même « versé » une fois ses huit jours de congé payé...

— *Combien lui avez-vous donné ?*

— *Je n'ai plus les chiffres en tête.*

— *Lui deviez-vous 75.000 fr.?*

Ils se lancent dans des explications si confuses et si contradictoires que la colère empourpre le visage du président.

— *Vos affaires sont pourtant florissantes,* tranche le procureur, *puisque depuis la mort de Sadou vous avez décuplé le capital de cette affaire dont votre fils reste le gérant !*

— *Si vous croyez que c'est facile de gagner de l'argent, avec les impôts !* dit M. Crevel à qui le fisc semble donner plus de soucis que le crime de son fils.

UN SON SPECIAL

Sadou voulait ses 75.000 fr. Le père refusait de les lui donner. Alors, le fils a surgi, au haut de l'escalier, armé d'une carabine. Il a tiré.

— *Qu'a fait Sadou ?*

— *Il a porté les mains à son ventre,* dit le père.

— *A-t-il crié ?*

— *Peut-être c'était un cri. L'Arabe a un son spécial* (sic) *quand il crie.*

Sadou, blessé, s'est enfui. Claude Crevel l'a poursuivi et, dans la rue, a tiré une deuxième fois. « L'Arabe » est mort après trois semaines d'une atroce agonie. Le père, la mère, le fils — signale l'accusation — *pas une fois* n'ont pensé qu'un vieux paysan algérien ne recevait plus ses mandats et qu'une petite orpheline, même « arabe », coûtait cher à élever.

— *Mon fils n'a jamais fait de mal. Il est honnête,* dit M. Crevel.

Pour le père et la mère, Claude Crevel n'est pas un assassin : il n'a fait, en somme, que tuer un chien qui aboyait. Les jurés, magistralement éclairés par le procureur et par Me Letort, partie civile, n'ont pas été de cet avis. A Versailles, on a jugé le meurtrier d'un homme et non pas d'un « Arabe », cet animal qui, lorsqu'il meurt assassiné, émet un « son spécial » : Claude Crevel a été condamné à douze ans de travaux forcés.

JEAN CAU.

MARINE

« L'Ile-de-France » à la casse

● *C'est définitif, l'« Ile-de-France » est condamné. Avec lui, l'Atlantique perdra beaucoup de souvenirs.*

LORSQUE l'« Ile-de-France » apparut le 18 novembre dernier, trouant les brumes de l'estuaire du Havre après sept jours de traversée transatlantique, sa silhouette, pour les esprits avertis, était déjà celle d'un fantôme.

Son passé et ses titres lui conféraient pourtant d'indéniables mérites: roi de l'océan depuis son lancement (1926) jusqu'à celui du « Normandie » (1936) ; combattant de la France libre dès 1940 et « transporteur » allié jusqu'à l'armistice ; surnommé un peu plus tard le « Saint-Bernard de l'Atlantique » après ses sauvetages dramatiques du cargo « Greenville » (1953) et du paquebot « Andrea-Doria » (1956) ; et surtout, jusqu'à hier encore, l'incontestable favori de toute la clientèle nord-américaine restée fidèle aux voies maritimes, et pour qui son nom, sa table, son confort, ses jours et surtout ses nuits demeuraient le symbole et la promesse de tout ce qui l'attendait sur le continent.

Mais les vieux bateaux meurent aussi...

Trente-deux ans d'âge, pour un paquebot transatlantique, ne pardonnent pas. Ils signifient d'abord une technique démodée : consommation hors de mesure avec la vitesse atteinte. Ils sous-entendent également des normes commerciales sans aucun rapport avec les exigences actuelles : hier la « première classe » était souveraine, aujourd'hui le « touriste » doit l'emporter.

PRESTIGE COUTEUX

Résultat : l'« Ile-de-France » avait fini par coûter 500 millions par an à la Compagnie Générale Transatlantique, et cette somme ne pouvait qu'augmenter. Même pour une opération de prestige national, la dépense était hors de mesure avec le résultat atteint.

Les dirigeants de la Compagnie Générale Transatlantique ont donc dû se résoudre à prendre énergiquement cette décision douloureuse : l'« Ile-de-France » vient d'être condamné. M. Edmond Lanier, le nouveau directeur général de la « Transat », annonça la nouvelle en sortant du Conseil : « J'ai l'impression que je viens d'assassiner un bateau... »

Le problème de l'exploitation déficitaire de l'« Ile-de-France » ainsi résolu, d'autres surgissent immédiatement.

Tout d'abord le reclassement du personnel. L'« Ile-de-France » employait à longueur d'année 766 personnes. Le lancement et la mise en service du « France », prévus pour 1961, ne représentent pour eux qu'un lointain espoir.

Par ailleurs, l'entretien d'un pareil bâtiment (approvisionnement, contrôle, carénage, etc.) représentait au Havre environ 20.000 journées de travail par an. D'où les différentes manifestations de marins et d'employés de port protestant récemment contre le projet de livrer l'« Ile-de-France » aux démolisseurs.

L'inévitable décision a néanmoins été prise. Elle est désormais sans appel. Elle réduit la flotte transatlantique française à deux unités : le « Flandre » (peu doué pour affronter les rigueurs de l'hiver) et le « Liberté » (ex-« Europa »).

Or, malgré la concurrence de l'avion et des flottes commerciales anglaise, américaine et hollandaise, les demandes reçues par la « French Line » n'ont subi aucune baisse au cours de ces dernières années.

Restait donc une ultime chance : prolonger l'« Ile-de-France ». On a dû y renoncer. L'indispensable révision de la coque et de l'appareil moteur eût tout de même été trop coûteuse. On attendra la sortie du « France ».

52 CADEAUX... POUR LE PRIX D'UN

Bientôt Noël et le Nouvel An... Qu'allez-vous offrir à vos amis ? *Un petit objet qui leur fera plaisir une fois ? Ou un cadeau qui se renouvellera toute l'année, que le facteur leur apportera* de votre part *chaque jeudi, pendant 52 semaines :*

Un abonnement à « L'EXPRESS » avec vos vœux signés par JEAN EFFEL

Afin de participer nous-mêmes à votre cadeau, nous enverrons à vos amis, avec le premier numéro de l'abonnement, cette carte de vœux qui sera DESSINEE ET ECRITE SPECIALEMENT POUR EUX par Jean EFFEL.

Pour cela, il suffit de nous retourner, rempli, le formulaire ci-contre, en joignant un chèque ou un virement postal de 4.000 francs pour chaque abonnement.

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire les abonnements suivants, au prix de :

- 4.000 fr. un an - 2.200 fr. six mois (tarif France).
- 5.000 fr. un an - 2.700 fr. six mois (tarif étranger) (1).

au bénéfice de :

1° Nom : ....

Adresse : ....

2° Nom : ....

Adresse : ....

3° Nom : ....

Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de francs
par chèque
par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris (1)

Je désire que l'abonnement soit précédé de l'envoi d'une carte de vœux qui sera adressée - anonymement - de ma part (1).

(1) Rayer la mention inutile.

VOS ENFANTS ET LES ÉVÈNEMENTS

Noël, fête des enfants, nous livre leur visage plus clos que jamais. « Merci, maman ; merci, papa ; merci, ma tante... »

Que pensent-ils du monde où ils vivent ? Comment ont-ils ressenti « les événements » ? Quelle idée se font-ils des réalités ? Que cachent les mots dont nous usons devant eux ?...

« L'Express » s'est amusé à réunir dix enfants, entre six et douze ans, dont les parents appartiennent, par leur origine, par leur profession, à des milieux très différents, et à faire avec eux un entretien enregistré. Les propos que nous rapportons ici sont donc strictement authentiques. Les photos sont celles des enfants qui parlent. Nous avons seulement changé leurs prénoms : en raison même de la sincérité de ces propos, il ne nous a pas paru souhaitable que leurs camarades et l'entourage de leurs parents puissent identifier l'auteur de chaque réplique.

Le résultat de cet entretien est un document savoureux.

Question. — Etes-vous contents d'être Français ?

TOUS. — Oui (*unanimes, mais avec des nuances dans l'expression*).

FRANÇOIS. — J'aimerais mieux être Américain. Parce que l'Amérique est un pays plus moderne que la France, plus civilisé, la vie y est plus luxueuse, à New York par exemple.

Question. — Pourquoi êtes-vous contents d'être Français ?

PATRICK. — Parce que nous sommes indépendants. Parce que la France est un pays bien situé sur la terre.

Question. — Qu'entends-tu par « bien situé sur la terre » ?

PATRICK. — Elle est à l'endroit où elle devait être ; c'est un pays pas trop chaud, pas trop froid, tempéré quoi.

DIDIER. — En France, on est plus libre.

Question. — Voudriez-vous être Chinois ?

PIERRE. — Non... pas du tout...

PATRICK. — Les Chinois ne sont pas jolis et je n'aime pas leur langue et puis ils sont trop petits. Et il y a beaucoup de fous en Chine.

SYLVIE. — Moi, je voudrais être Chinoise.

ELISABETH. — Moi aussi. Parce que je trouve que c'est bien plus beau que les Français.

GILLES. — Moi, je suis bien comme cela.

NICOLAS. — Moi, Sud-Américain.

Question. — Voudriez-vous être Algériens ?

DIDIER. — Ils ne sont pas bien civilisés, les Algériens !

JEAN-PAUL. — En Algérie, je risque d'être tué !

Question. — Et Américains ?

JEAN-PAUL. — Ça ne me plairait pas tellement, les Américains lancent des fusées !... On risque d'attraper du gaz carbonique dans sa gorge.

« La guerre a fait beaucoup de tort à la vie... »

Question. — La France, par rapport aux autres pays, par rapport à l'Europe, par rapport au monde, vous paraît-elle petite ou grande, forte ou faible, est-ce un pays très important ?

PATRICK. — Elle est à l'endroit où elle devait France a une grande armée et elle a de bonnes terres.

ELISABETH. — Je trouve que la France est un peu petite par rapport aux autres, mais elle est quand même assez forte.

PATRICK. — La France est un pays indépendant. Les Français sont très civilisés, je trouve. Et on est très libre !

FRANÇOIS. — La France est petite, mais importante par ses événements politiques.

Question. — As-tu une idée, toi, Jean-Paul ?

JEAN-PAUL. — Non, aucune.

DIDIER. — Les Français sont très adroits. Mais la France est un pays assez petit.

VINCENT. — La France est un tout petit pays comparé à tous les autres, que ce soit pour le commerce ou la politique. Ce n'est pas du tout important par rapport à la Russie, la Chine ou l'Amérique. C'est tout petit. Cela n'a aucune importance. Cela a une petite importance, mais presque rien par rapport aux autres.

PIERRE. — La France est bien peuplée, elle est belle, mais elle est un peu sale.

Question. — Vous êtes tous nés après la Grande Guerre de 1939-1945. Vous imaginez-vous ce qui s'est passé pour nous, les grands, pendant cette guerre ?

PATRICK. — Ça a été une guerre très terrible pour les Français. On s'est beaucoup battu. Quand les Américains sont venus à notre secours, les Français ont pu se défendre. A la fin, on a gagné et on a tout reconstruit.

Question. — Tu y penses quelquefois ?

PATRICK. — Oui.

Question. — Et toi, Didier ?

DIDIER. — La guerre, c'est triste...

(Charpentier.)

12 ANS — 12 ANS

« Moi je n'aime pas me marier avec des paresseux. »

Question. — Qu'en penses-tu, Jean-Paul ?

JEAN-PAUL. — Moi ? Eh bien ! la guerre a fait beaucoup de tort à la vie.

Question. — Est-ce que vous croyez qu'il y aura une autre guerre plus tard ?

GILLES. — Je ne crois pas.

NICOLAS. — Cela dépend, si ça s'arrange ou ça s'arrange pas...

VINCENT. — Il y en aura sans doute encore. Et peut-être qu'après qu'on sera mort, nous, il y en aura encore.

Question. — Est-ce que cela vous fait peur ?

VINCENT. — C'est dur de penser que cela nous fait peur, car on ne peut pas l'imaginer, on ne l'a pas encore vécu.

GILLES. — Je trouve seulement que ce ne serait pas très agréable.

SYLVIE et ELISABETH. — Moi aussi.

Question. — As-tu peur de la guerre, Patrick?

PATRICK. — Oui.

Question. — Et toi, Didier ?

DIDIER. — Je ne sais pas... Je ne l'ai jamais vue.

PATRICK. — Je me l'imagine et j'ai un petit peu peur.

DIDIER. — Un petit peu peur et tu ne l'as jamais vue !

PATRICK. — Beaucoup de gens sont morts à la guerre.

DIDIER. — C'est sûr que quand on est fusillé à la mitraillette !...

Question. — Et toi, Jean-Paul ?

JEAN-PAUL. — Oh ! non... la guerre ne recommencera plus.

FRANÇOIS. — Je me fiche de la guerre, parce que je voudrais être Américain. Comme l'Amérique est un pays très civilisé, les Américains ont beaucoup plus d'armes que les Français et je suis sûr que l'on gagnerait !

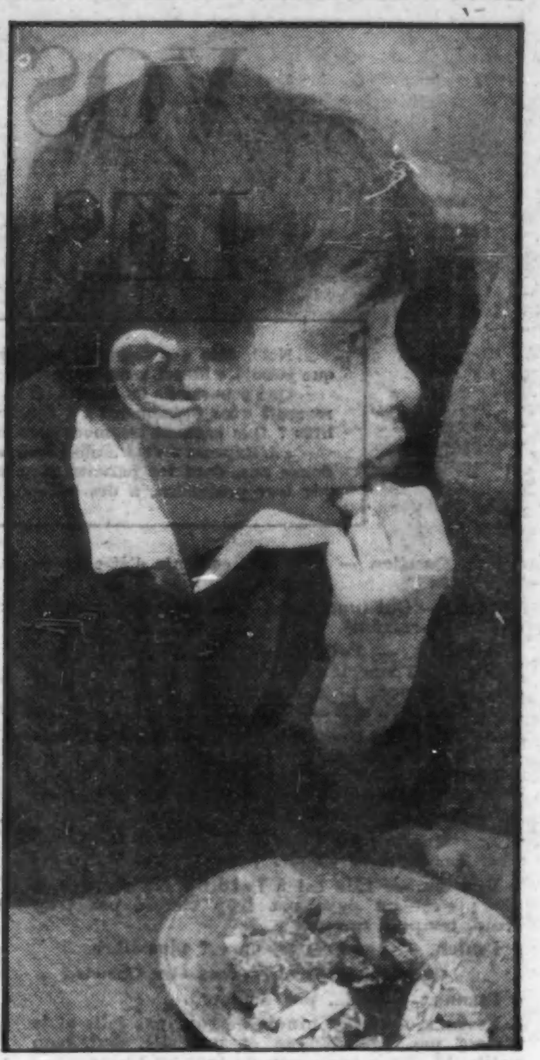
Question. — Avez-vous entendu parler des camps de concentration allemands ?

(*Tous, sauf* JEAN-PAUL, *en ont entendu parler.*)

→

10 ANS. — « *L'Algérie est une colonie que nous on a civilisée.* »

10 ANS. — « *Les riches quelquefois sont très avares.* »



9 ANS. — « *La politique, je n'ai pas envie de me mêler de ces affaires.* »

→

Question. — Que pensez-vous des camps de concentration ? Qu'étaient-ils ? Où étaient-ils ?

PIERRE. — Les ennemis faisaient prisonniers les Français.

Question. — Quels ennemis ?

PIERRE. — Je crois que c'étaient les Allemands.

DIDIER. — C'étaient les Allemands. Les prisonniers leur servaient d'esclaves, pour retirer les cadavres, en faire des tas et les enterrer.

Question. — Les massacres des Juifs, vous en avez entendu parler ?

...

Question. — Aucun de vous n'en a entendu parler ?

(*Aucun, sauf* FRANÇOIS.)

FRANÇOIS. — Les Juifs avaient une religion, celle que détestaient le plus les Allemands, alors ils les brûlaient, les tuaient.

Question. — Qui était Hitler ?

PATRICK. — Hitler était le chef de l'armée allemande et de l'Allemagne. Il voulait dévaster la France avec ses troupes.

DIDIER. — Tout le monde avait peur de lui.

PATRICK. — C'était le cœur des troupes allemandes.

Question. — Est-il mort, Hitler ?

PATRICK. — Oui, il est mort. On ne sait pas comment. On l'a trouvé étendu. On croit qu'il s'est tué tout seul, mais on ne sait pas exactement. Il était un peu fou...

FRANÇOIS. — Il s'est suicidé.

Question. — C'est sûr qu'il est mort ?

FRANÇOIS. — Oui, c'est sûr.

PATRICK. — C'est sûr.

VINCENT. — Dans cinquante ans seulement on sera sûr qu'il est mort, parce qu'à ce moment-là il aura 130 ans.

GILLES. — Il est mort, j'en suis sûr...

Question. — Qui est Staline ?

FRANÇOIS. — C'est un dictateur italien... ou français.

(DIDIER, PATRICK, PIERRE et JEAN-PAUL *ne savent pas qui est Staline.* LES AUTRES : *C'est le chef de l'armée russe.*)

FRANÇOIS. — Je sais maintenant ! C'est un dictateur russe... qui a maltraité les Français et leur a fait beaucoup de mal.

Question. — Est-il mort ou pas ?

TOUS. — Il est mort.

Question. — Vous apprenez tous en classe l'Histoire de France...

PATRICK. — Je crois que ce n'est pas la vraie histoire de la France. Parce que je me demande comment les savants peuvent savoir ce qui s'est passé plus tôt.

Question. — Ce n'est pas ce que je voulais demander. Croyez-vous que l'histoire de la France soit une chose du passé ou qui continue tous les jours ?

PIERRE. — C'est une chose qui continue tous les jours.

DIDIER. — C'est une chose qui est déjà passée.

FRANÇOIS. — C'est une chose qui continue chaque jour et qui continuera toujours... qui ne finira jamais, sauf si la France saute, s'il y a une énorme bombe.

PIERRE. — ...une bombe atomique !

Question. — Quel est l'événement concernant la France qui vous a le plus frappés depuis Noël dernier ?

PIERRE. — ...le journal télévisé.

PATRICK. — Moi, ce sont les élections, de Gaulle président du Conseil et les informations politiques. Je lis les journaux !

Question. — Et toi, Didier ?

DIDIER. — ...Le journal télévisé.

FRANÇOIS. — Moi, c'est « Spoutnik », l'affaire de Gaulle et la guerre en Algérie.

SYLVIE. — La guerre d'Algérie.

ELISABETH. — C'est de Gaulle qui m'a frappée.

« De Gaulle, c'est un empereur... »

Question. — Est-ce qu'il te plaît, de Gaulle ?

VINCENT. — Non.

GILLES. — Non.

NICOLAS. — Je ne sais pas. Je ne l'aime pas parce que les parents ne l'aiment pas.

SYLVIE. — Moi, je suis pour de Gaulle.

ELISABETH. — Je ne suis pas pour de Gaulle.

Question. — Pourquoi ?

GILLES. — Je ne suis pas pour de Gaulle, je le sais.

VINCENT. — Il faudrait lire tous les journaux. Nous, on lit que les grands titres. On n'est pas assez vieux pour donner une opinion.

Question. — Et toi, Didier, est-ce que le général de Gaulle te plaît ?

DIDIER. — Oh ! oui.

Question. — Pourquoi ?

DIDIER. — Parce qu'il a sauvé la France.

Question. — Comment ?

DIDIER. — Il a sauvé la France de la guerre.

Question. — Toi, Jean-Paul, est-ce que le général de Gaulle te plaît ?

JEAN-PAUL. — Heu ! Oui...

Question. — Pourquoi ?

JEAN-PAUL. — Parce que je trouve qu'à son âge, c'est un peu rare d'en trouver comme lui : parce qu'il y a certains hommes qui font partie de la République qui ont des papiers pour faire des discours, tandis que lui il n'en a pas.

Question. — Et toi, Patrick ?

PATRICK. — Oui, il me plaît beaucoup. Je suis pour lui, parce que je trouve que de Gaulle est un homme sensationnel. Il a fait beaucoup de choses pour la France. Il a fait une guerre dont il était principalement le chef ; il a aidé la France. Et de Gaulle, je trouve qu'il est le noyau de la France.

Question. — De quoi a-t-il sauvé la France, de Gaulle ? D'une guerre ?

PATRICK. — Il a sauvé la France de la guerre de 1939-1945 et, maintenant, de la guerre d'Algérie.

Question. — Qu'est-ce que c'est de Gaulle actuellement en France ?...

NICOLAS. — C'est le chef du gouvernement.

Question. — Qu'est-ce qu'il fait en France ?

ELISABETH. — Il gouverne.

Question. — Tout ou pas tout ?

VINCENT. — Il gouverne à droite.

SYLVIE. — Il gouverne la guerre, mais je crois qu'il y en a d'autres aussi.

VINCENT. — Tous les gens qui sont de gauche ne sont pas pour de Gaulle, donc il ne gouverne pas tout.

SYLVIE. — Si, c'est un empereur.

Question. — Il y a un roi ou plus de roi en France ?

FRANÇOIS. — Non, la France n'a plus de roi, elle s'en est débarrassée avec beaucoup de mal.

GILLES. — Il n'y a plus de roi.

Question. — Depuis longtemps ?

GILLES. — Pas tellement : 150 ans.

Question. — Vous êtes des enfants relativement heureux et qui avez tout ce que vous voulez...

NICOLAS. — On n'a pas tout ce qu'on veut.

Question. — On vous a souvent parlé des enfants qui ont faim et qui n'ont pas de maison.

DIDIER. — Au Japon, je crois...

Question. — Alors, je vous demande si vous croyez que ce sont des histoires qu'on vous raconte ou non ?

TOUS. — C'est vrai.

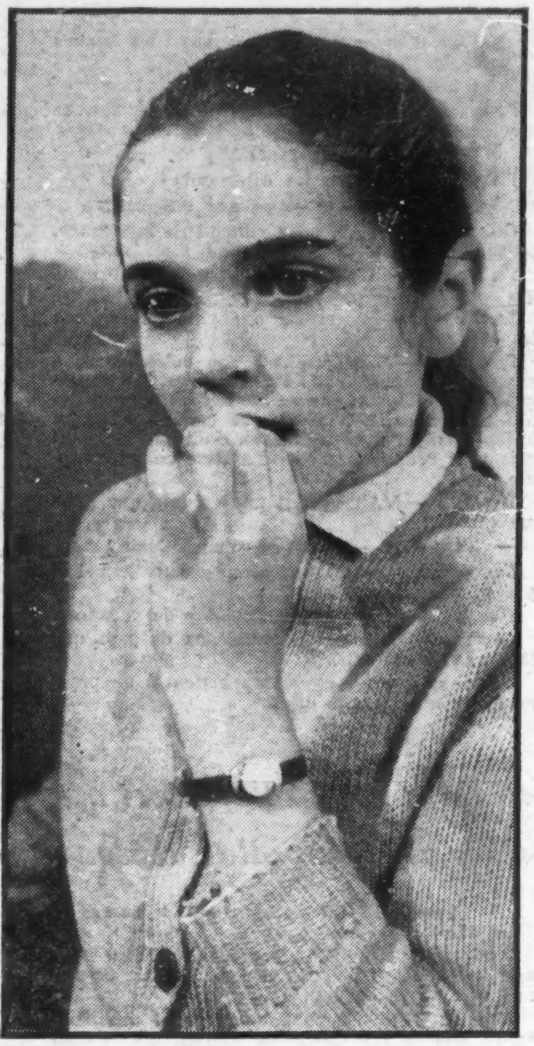
Question. — Pourquoi ces choses-là existent-elles ? Pourquoi y a-t-il dans le monde des enfants qui ont faim et qui n'ont pas de maison ?

GILLES. — Parce que leurs parents et leur grand-père étaient malheureux et alors ils ont été élevés malheureux et ils sont restés malheureux.

SYLVIE. — Ils n'ont pas d'argent ; les riches, quelquefois ils sont très avares et très égoïstes.

8 ANS. — « *La guerre, je me l'imagine et j'ai un petit peu peur.* »

9 ANS. — « *L'Histoire c'est une chose qui continue tous les jours.* »



10 ANS. — « *Je voudrais être Chinoise. C'est bien plus beau.* »

PATRICK. — Je crois qu'il y a des enfants malheureux, parce que les mères n'ont pas trouvé un métier qui leur livre assez d'argent pour payer le pain et le loyer.

Question. — Est-ce inévitable ou évitable ?

PATRICK. — C'est évitable.

DIDIER. — Il y a des malheureux parce qu'ils ne se sont pas instruits quand ils étaient petits. Ils n'ont pas trouvé de situation ; maintenant, ils sont mariés et n'ont pas de quoi loger leurs enfants et leur donner à manger.

PIERRE. — Et leurs enfants sont restés pauvres.

FRANÇOIS. — C'est exact. Il y a des malheureux parce qu'il y a des hommes qui ne peuvent pas trouver de bonnes situations dans la vie.

VINCENT. — Il y en a qui sont obligés de travailler dans des usines et ils sont très peu payés ; des fois, ils font même la grève pour être plus payés.

NICOLAS. — J'ai lu un livre russe là-dessus.

SYLVIE. — Dans le livre des « Misérables » aussi.

VINCENT. — Moi, j'ai lu « Oliver Twist ».

GILLES. — On ne peut pas éviter qu'il n'y ait pas de malheureux.

VINCENT. — On peut l'éviter, mais il faudrait que l'administration soit mieux répartie et que les chefs d'Etat s'entendent beaucoup mieux qu'ils ne le font.

« Je ne crois pas que ce soit un animal »

Question. — Les enfants malheureux ce sont des enfants comme vous ?

SYLVIE. — C'est exactement pareil ; ils ne sont peut-être pas habillés pareil que nous, mais ils sont pareils que nous.

NICOLAS. — Ils n'ont pas la même connaissance, ils ne vont pas à l'école.

ELISABETH. — Ils n'ont pas le même esprit, ils ne pensent pas la même chose, ils ne savent pas la géographie ni l'histoire.

Question. — Quelle différence cela fait-il entre vous ?

NICOLAS. — Nous, on peut faire des ingénieurs techniques, tandis qu'eux il faut qu'ils aillent dans les usines.

Question. — Aimeriez-vous avoir un enfant malheureux à votre table ?

JEAN-PAUL. — Non, parce qu'il mettrait plein de poux !

DIDIER. — On peut faire un sacrifice.

Question. — Tu en rencontrerais un dans la rue, l'inviterais-tu, Patrick, à venir à ta table ?

PATRICK. — Non. Il serait désagréable pour moi de voir à côté de nous un homme malpropre et affamé.

Question. — Avez-vous envie de faire de la politique plus tard ?

PATRICK. — J'ai envie de me mêler de la politique pour savoir ce qui se passe dans ces affaires, mais par pour être « polytechnicien » (*sic*).

DIDIER. — Je ne veux pas faire de politique !

PIERRE. — Moi non plus.

ELISABETH. — Non.

SYLVIE. — Je serai pour voter et plus faire de guerre.

VINCENT. — Je voterai pour celui qui sera le meilleur de mon opinion.

NICOLAS. — Oui, pourquoi pas ? Je ferai comme tout le monde.

GILLES. — Je n'ai pas envie de me mêler de ces affaires.

Question. — Qu'est-ce qu'un communiste ? En avez-vous entendu parler ?

GILLES. — Jamais.

Question. — C'est un homme comme tout le monde ?

GILLES. — Oui. Je ne crois tout de même pas que ce soit un animal.

SYLVIE. — C'est quelqu'un qui est comme nous, mais qui ne pense pas la même chose ; il y en a aussi qui pensent comme lui, mais pas tous.

NICOLAS. — C'est des gens qui veulent que tous soient la même chose, autant d'argent, que personne soit malheureux. Il y en a en Russie, il y en avait en Amérique. Tout le monde les déteste en Amérique.

VINCENT. — Un communiste, c'est celui qui fait partie du parti communiste français, mais le type même du communiste doit être le type russe. Le pays français n'est pas un pays communiste.

JEAN-PAUL. — Un communiste, c'est un monsieur qui s'occupe de la politique.

PATRICK. — C'est un homme qui s'occupe de politique et qui est dans le parti « gauche ». Mais ce n'est pas un homme comme tout le monde : c'est un homme dangereux. Je déteste les communistes ! Ils sont dangereux. Ils ne sont pas trop méchants. Mais si je voyais un communiste, s'il venait me parler, je lui donnerais un coup de poing !

FRANÇOIS. — C'est un homme comme tout le monde, pas plus méchant que les autres, sauf qu'il ne pense pas comme les autres.

DIDIER. — Il rend malheureux les autres.

Question. — Qu'est-ce qu'ils veulent, les communistes ?

PATRICK. — Les communistes veulent être les maîtres du monde entier. Ils veulent gouverner complètement les partis, la gauche et la droite, à la Chambre des Députés. Et les communistes sont tout à fait contre de Gaulle. Moi, je suis contre les communistes ! Le chef communiste, je crois que c'est Bouvier (?).

(Charpentier.)

6 ANS. — « *De Gaulle, à son âge, c'est un peu rare d'en trouver un comme lui.* »

JEAN-PAUL. — Les communistes veulent que leur pays soit le plus grand pays du monde. Ils n'arriveront jamais à cela.

DIDIER. — Les communistes veulent commander.

→

Question. — Que préférez-vous : les Anglais ou les Allemands ?

TOUS (sauf FRANÇOIS). — Les Anglais !

FRANÇOIS (*après avoir réfléchi*). — En ce moment ou il y a combien de temps ?

Question. — En général.

FRANÇOIS. — Alors, les Allemands !

Question. — Qu'est-ce que l'Algérie ?

GILLES. — C'est le pays ennemi de la France, puisqu'on se fait la guerre pour l'instant.

FRANÇOIS. — C'est une colonie de la France qui se révolte.

JEAN-PAUL. — Alger est une ville pas comme les autres.

PATRICK. — L'Algérie est une colonie en ce moment française, mais les Algériens, les musulmans, luttent pour que ce ne soit plus une colonie française. Ils veulent que ce soit un pays indépendant. Pour l'instant, on croit que les Français vont réussir à garder l'Algérie comme colonie.

DIDIER. — L'Algérie est une colonie que nous on a civilisée.

Question. — Qu'est-ce qu'une colonie ?

JEAN-PAUL. — C'est un groupe dans lequel il y a plusieurs enfants.

PATRICK. — Ça, c'est une colonie de vacances.

GILLES. — Ce sont des morceaux de pays que la France a conquis.

NICOLAS. — C'est ce qui appartient à un pays, mais qui n'est pas le pays.

« Elle a tort, elle a tort... »
« Elle a raison, elle a raison »

Question. — Pourquoi y a-t-il la guerre en Algérie ?

PATRICK. — Les Algériens veulent que leur pays soit indépendant ; ils ne veulent pas que ce soit une colonie française.

DIDIER. — Maintenant qu'on les a civilisés, qu'on leur a fait plein de choses, ils veulent garder tout ça et qu'on ne vienne plus dans leur pays !

PIERRE. — Maintenant qu'on a donné aux Algériens l'instruction, ils veulent que leur pays soit puissant et ils se révoltent contre la France.

Question. — A-t-elle tort, l'Algérie, ou raison ?

JEAN-PAUL. — Elle a raison.

PIERRE. — Elle a tort.

PATRICK. — Elle a tort... de quoi faire ?

Question. — De faire la guerre : l'Algérie a-t-elle tort de faire la guerre ?

FRANÇOIS. — Non, parce qu'elle veut obtenir son indépendance.

PATRICK. — Elle a tort de faire la guerre.

FRANÇOIS. — Elle a raison ! Elle a raison !

PATRICK. — Elle a tort ! Elle a tort !

Question. — Pourquoi a-t-elle tort ?

PATRICK. — Parce qu'elle devrait rester une colonie française, civilisée et tranquille.

Question. — Est-ce que l'exemple des grands vous donne envie de devenir grands ?

GILLES. — J'ai envie de rester vers 25 ans pour ne pas vieillir et pour faire ce que je veux.

SYLVIE. — J'aimerais bien grandir et savoir beaucoup de choses, mais apprendre très facilement.

ELISABETH. — Je voudrais rester à 16 ans, étant toute libre.

VINCENT. — J'aimerais bien rester au même âge, parce que je crois qu'il doit y avoir des problèmes terribles quand on sera plus vieux.

PIERRE. — Moi, je voudrais rester petit.

PATRICK. — Grandir, gagner 250.000 francs par mois.

FRANÇOIS. — Que je profite de ma jeunesse ! Quand on est vieux, on meurt.

DIDIER. — Je suis content comme ça. Quand je serai grand, ça ne sera pas pareil...

Question. — Est-ce qu'en général vous trouvez que les grands sont malheureux ?

SYLVIE. — Les grandes personnes sont beaucoup plus malheureuses que les enfants.

GILLES. — Les parents font tout pour leurs enfants et ils sont malheureux si leurs enfants ne s'occupent jamais d'eux.

VINCENT. — Évidemment, ils ont des problèmes d'argent sans arrêt ; mais ils doivent être heureux d'avoir des enfants qui sont gentils.

Question. — Est-ce que les enfants sont plus malheureux que leurs parents ne le pensent ?

SYLVIE. — Non, je suis très heureuse. Maman ne nous croit pas malheureux et on est très bien comme on est.

ELISABETH. — Moi aussi, elle ne me croit pas malheureuse.

NICOLAS. — Moi non plus.

PATRICK. — Je crois que je suis plus heureux que mes parents le pensent, car je suis très heureux. Je suis très content que la vie soit comme ça et je trouve que la vie est belle.

(Charpentier.)

11 ANS
« Staline, c'est un dictateur italien. »

VINCENT. — Ils ne peuvent pas savoir exactement ce que j'ai dans l'esprit et ce que je pense.

Question. — Tu es quelquefois très malheureux et ils ne s'en doutent pas ?

VINCENT. — Sans doute.

NICOLAS. — Cela dépend.

Question. — Est-ce que tu as le sentiment d'être très malheureux et que tes parents ne le savent pas ?

NICOLAS. — Oui.

SYLVIE. — Quelquefois.

GILLES. — Je pense qu'on est plus heureux qu'ils ne le croient.

Question. — Quand tu es plus malheureux que tes parents ne peuvent le croire ou ne le savent, c'est pour quelle raison ?

VINCENT. — Je crois que de temps en temps ils ne me comprennent pas, de temps en temps quand personne ne connaît mon malheur, j'ai l'impression d'être tout seul ; personne ne pourra m'aider. Et puis le lendemain, généralement, cela s'arrange.

Question. — Y a-t-il longtemps que tu es comme cela ?

VINCENT. — Sur de petites choses qui ne sont sans doute pas très importantes. Il m'arrive parfois d'avoir une mauvaise place à l'école. Je le dis à maman et je suis très triste pendant quelque temps. Puis, une heure après, il m'arrive de chantonner sans le faire exprès, pour me ragaillardir et ma maman m'attrape parce que je ne pense plus à ma place. Et pourtant, j'y pense. Seulement, maman n'a pas compris que j'y pensais quand même.

Question. — Sylvie, est-ce que tu es plus malheureuse que ta maman peut le penser ?

SYLVIE. — J'ai justement une seule chose, que personne ne sait.

GILLES. — Moi aussi.

SYLVIE. — Maman le sait, mais je ne sais pas si elle y pense.

GILLES. — Quelquefois, quand elle n'y pense pas, nous, nous y pensons (1).

NICOLAS. — Quand mes parents sont malheureux, parce que j'ai eu une mauvaise place, je suis plus malheureux qu'eux parce que je sais que je les rends malheureux.

Question. — Est-ce qu'on vous donne de l'argent ? Est-ce qu'on vous en donne assez, d'après vous ?

SYLVIE. — Je n'ai pas assez d'argent pour faire des cadeaux à ma famille.

ELISABETH. — Moi, on ne me donne pas d'argent.

JEAN-PAUL. — Je voudrais avoir 10.000 francs par mois.

DIDIER. — Moi, je ne sais pas ?... Dans les 200... 300... 500 francs...

PIERRE. — 1.000 francs...

PATRICK. — L'argent de poche qu'on me donne — 520 francs par mois — me suffit, mais... (*à la sténotypiste* : « Rajoutez surtout ! ») j'aimerais en avoir un peu plus.

FRANÇOIS. — Si mes parents étaient pauvres, je ne dirais rien. S'ils étaient très riches, j'aimerais avoir une fortune : 5.000 ou 10.000 francs par mois.

PATRICK. — Le veinard !... Il a 600 francs par mois, lui. Moi, j'en ai 520.

« A quelle heure on va goûter ? »

Question. — Les gens que vous connaissez sont-ils contents de l'argent qu'ils ont ou ne sont-ils pas contents ?

SYLVIE. — J'en connais un qui n'est pas content.

VINCENT. — Il y en a qui ont assez d'argent par rapport aux malheureux, mais si on compare aux riches, ils n'en ont pas assez. Même les riches doivent avoir des problèmes d'argent.

Question. — Les garçons, vous allez vous marier, est-ce que vous aimeriez que votre femme travaille ?

GILLES. — Ah ! oui.

NICOLAS. — Je n'aime pas me marier avec des paresseux.

VINCENT. — Cela dépend, si on a des difficultés d'argent, il faut qu'elle travaille. J'aimerais bien qu'elle travaille, mais qu'elle soit là quelquefois, qu'elle ne revienne pas tous les soirs à minuit.

JEAN-PAUL. — La maison ne serait pas en ordre.

PATRICK. — Je n'aimerais pas ça, parce que ça la fatiguerait.

Question. — Et toi, Didier ?

DIDIER. — Je ne veux pas me marier.

Question. — Et Pierre ?

PIERRE. — J'aimerais mieux qu'elle reste à la maison, pour qu'elle fasse le ménage.

PATRICK. — Mais ça la fatigue de faire le ménage !

Question. — Est-ce que vous préférez que votre maman travaille dehors et qu'il y ait plus d'argent à la maison, ou bien qu'elle reste à la maison et qu'il y ait un peu moins d'argent ?

ELISABETH. — Qu'elle travaille dehors et qu'il y ait plus d'argent à la maison.

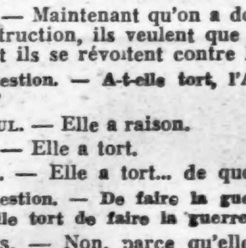
SYLVIE. — Qu'elle travaille à la maison et qu'il y ait un peu moins d'argent.

VINCENT. — Qu'un jour elle travaille dehors et qu'un jour elle travaille à la maison.

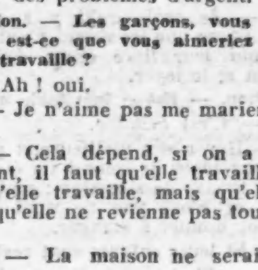
NICOLAS. — Moi, elle travaille parce qu'elle n'a pas envie de rester à la maison.

JEAN-PAUL. — A quelle heure on va goûter ?

(1) Le père de Gilles et Sylvie est mort. (N.D.L.R.)



LA MARGRAVE DE BAYREUTH
par MICHEL DAVET
Artiste et passionnée, la sœur de Frédéric-le-Grand. Dans la collection LES FEMMES CÉLÈBRES DE L'HISTOIRE. Chaque volume sous jaquette illustrée : 500 frs.
del DUCA PARIS



La DAME aux CAMÉLIAS
par MAURICE RAT
La plus émouvante des courtisanes, une "héroïne d'amour". Dans la col. LES FEMMES CÉLÈBRES DE L'HISTOIRE. Chaque volume sous jaquette illustrée : 500 frs.
del DUCA PARIS

ESSAIS

POUR UNE SCIENCE DE LA LIBERTÉ

par THOMAS LENOIR

Tout le monde parle de « psychologie de masse », de « viol des foules », de « contrôle des cerveaux ». Tout le monde, depuis les intellectuels jusqu'aux colonels. L'Etat lui-même, en instituant une « licence de sociologie générale », a décidé d'orienter les étudiants vers des métiers nouveaux — dont il n'a pas, du reste, encore précisé la nature.

Pourtant, malgré les emballements de la mode, les sciences humaines se traînent à la remorque des autres disciplines ; en publiant le premier « Traité de sociologie » (1) qui ait été entrepris jusqu'ici, des savants de ce pays veulent répondre au besoin confus du public.

SCIENCE DU POUVOIR ET POUVOIR DE LA SCIENCE

En présentant cet ouvrage collectif, Georges Gurvitch, qui occupe la première chaire de sociologie à la Sorbonne, prétend accomplir d'abord une tâche polémique. Ou plus exactement d'hygiène mentale. Il tente de délivrer les sciences sociales des illusions dont elles ont été victimes et de préciser leur véritable domaine.

C'est que la sociologie dispose de peu de moyens : elle doit attendre les crises ou les révolutions pour faire des observations et ressemble à la vieille anatomie du temps où les chirurgiens volaient les cadavres dans les cimetières ou suivaient les armées pour disséquer les combattants morts !

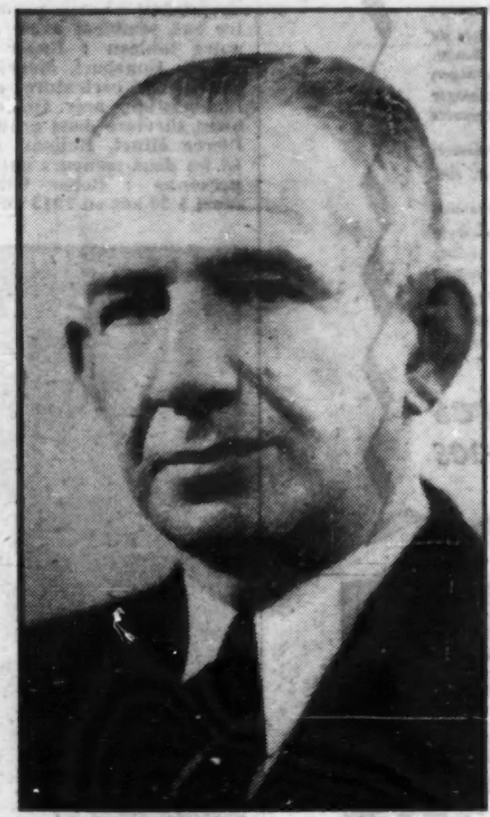
A vrai dire, la place du sociologue serait à la direction des affaires publiques — comme le voulaient en somme Auguste Comte ou Karl Marx. Mais la sociologie ne sait pas toujours ce qu'elle veut ni ce qu'elle peut réellement : cette science de l'homme n'est pas encore une science *pour* l'homme.

C'est pour cela que le « Traité de sociologie » commence par définir le domaine d'une science qui doit englober la société tout entière et appuyer sur cette vision complète une observation assez souple pour suivre la réalité collective à tous ses niveaux en profondeur, en restant attentive au perpétuel mouvement de création des groupes humains.

Ainsi le sociologue évitera la sclérose qui menace le savant prisonnier d'idées rigides. Ainsi peut-il suivre le mouvement de la vie et de la liberté.

UNE REVOLUTION PERMANENTE

Un grand nombre des auteurs de ce « Traité » adoptent cette ligne de conduite : qu'il s'agisse de Georges Balandier (dont on connaît les travaux sur l'Afrique noire), de Georges Granai ou de C. Thibaud qui examinent les méthodes statistiques et mesurent la valeur des expérimentations pratiques, qu'il s'agisse même des économistes comme Jean Weiller ou André



Georges Gurvitch

De la révolution de 1917 à la liberté collective

Marchal — tous les collaborateurs de l'ouvrage situent les problèmes généraux dans la vie concrète des cadres sociaux.

On retrouve ici l'influence de Gurvitch. En apparence difficile à saisir parce que remise en question par un constant mouvement d'autocritique, la pensée de Gurvitch est celle d'un homme qui a participé à la Révolution de 1917, connu Lénine et Trotsky, compris que les sociétés humaines cachaient une perpétuelle effervescence — le bouillonnement même de la liberté collective.

Proche parente de la philosophie de Fichte et parfois de celle de Bergson, la pensée gurvitchienne se refuse à tout ce qui pourrait « cadavériser » les idées ou inventer des concepts confortables utilisables « en tout terrain ». Elle se veut plus soucieuse de dialectique et plus capable de comprendre la révolution permanente dont la tragédie se joue au sein des groupes et dont le mouvement crée, détruit et recrée perpétuellement des formes nouvelles.

Cette vision dynamique et tragique de la société permet au savant de suivre le mouvement de la liberté créatrice et de se préparer — pourquoi pas ? — à agir sur elle. De sorte que la pratique pensée sociale irait de pair avec la pratique sociale.

UNE TENTATIVE ENCYCLOPEDIQUE

On ne trouve pas seulement ces suggestions dans le « Traité ». L'étude de Fernand Braudel sur les rapports souvent acides entre la sociologie et l'histoire, celle de Pierre Georges sur la géographie, de Georges Friedmann surtout et de ses collaborateurs sur la productivité et le travail humain élargissent le cadre de l'ouvrage qu'un second volume complétera bientôt.

C'est que le domaine de la sociologie s'étend à toutes les activités humaines, embrasse les divers secteurs de la vie offerte aux hommes modernes depuis l'industrialisation des peuples sous-développés jusqu'au travail en usine et l'analyse de la culture. On y apprendra sans doute que si la sociologie fait des spécialistes, elle ne fait pas de spécialités, puisqu'elle se refuse à enfermer dans un « canton étriqué » les découvertes qu'elle peut faire.

De là vient l'impression de richesse que donne ce « Traité ». On y apprendra peut-être que la science de l'homme, si elle échappe aux sollicitations du pouvoir, aux fascinations de la force, peut devenir autre chose qu'une discipline parmi d'autres.

Au moment où s'effritent les philosophies de l'histoire et la plupart des pensées classiques, la sociologie ne revendique-t-elle pas le droit d'assumer l'humanisme, puisqu'elle veut embrasser l'homme dans sa totalité, suivre le mouvement créateur de sa liberté tantôt cachée et tantôt explosive, aider au gouvernement du peuple par le peuple en évitant les pièges de la dictature personnelle ou de la puissance, cette maladie des sociétés du XX[e] siècle ?

(1) « Traité de sociologie » (Bibliothèque de sociologie contemporaine), 1 vol., 514 pages, 1.960 fr. Presses Universitaires.

cadeaux LAROUSSE

cadeaux pour tous

pour Monsieur

L'AUTOMOBILE ET SES GRANDS PROBLÈMES - nouveauté : 3 480 F

L'ART ET L'HOMME - nouveauté dans la collection in-quarto. Les deux premiers tomes : 13 300 F - Le Tome III et dernier sera publié en 1959

LAROUSSE DE LA MUSIQUE - nouveauté : avec disques : 13 580 F ; sans disques : 11 400 F

pour Madame

NOUVEAU LAROUSSE MÉNAGER, le grand dictionnaire du foyer : 7 900 F

LA CUISINE DE MADAME SAINT-ANGE - nouveauté, 1 300 recettes très détaillées : 3 460 F

pour les jeunes

ENCYCLOPÉDIE POUR LA JEUNESSE nouveauté (11 à 14 ans) : 3 480 F

MA PREMIÈRE ENCYCLOPÉDIE (moins de 10 ans) : 1 200 F

LES PLUS BEAUX INSECTES - nouveauté : 1 980 F

Prix L.I. - fac. de paiement pour les grands ouvrages.

DEMANDEZ A VOTRE LIBRAIRE LE CATALOGUE D'ETRENNES LAROUSSE

le double triomphe d'une formule neuve

Tout le Passé au Présent

le Journal du monde

de l'époque des cavernes à l'ère atomique

120.000 ex. vendus

800 illust. 1.500 articles un vol. très grand format sous couv. couleurs 1.800 frs

vient de paraître

20.000 ex. déjà vendus

le miroir de la femme

d'Eve à Marie Chantal

1.500 illustr. en noir et en couleurs un grand vol. sous couverture couleurs 1.950 frs

denoël

PRIX
GONCOURT
FRANCIS WALDER
Saint-Germain
ou la négociation

Un réel talent d'analyste ; c'est très joli, je dirai aristocratique. (ROBERT KEMP - Nouvelles Littéraires)

Son livre est d'un ton élevé et s'adresse aux lecteurs de qualité, mainteneurs d'une tradition un peu haute. (GERARD BAUER - L'Echo d'Alger)

Il y a dans ce livre moins d'histoire que de psychologie finement explorée et qui se plait à démonter les ressorts ou à dénouer le fil tenu des intentions. (ANDRE ROUSSEAUX - Figaro Littéraire)

Agréable à lire, bien composé et simplement écrit, fin, intelligent et de bonne compagnie. (MAURICE NADEAU - Observateur)

Remarquablement construit et rédigé dans un style d'une sobriété où tout est à la fois mesure et éclat, élégance et concision. (ALAIN BOSQUET - Combat)

J'aime ce détachement, ces limites volontaires, ce dessein rigoureux et net que vient soutenir un style où survit un peu de Saint-Simon et de Mme de La Fayette. (JEAN D'ORMESSON - Arts)

100.000 exemplaires
vendus en trois semaines
nrf

ROGER GRENIER
LES EMBUSCADES
"Un des premiers écrivains de notre génération"
CLAUDE ROY (Libération)
nrf

CORRESPONDANCE

● ***La seconde génération surréaliste.***

Lettres à ses amis

par René Daumal. Ed. Gallimard. 376 pages, 1.200 francs.

RIEN de plus éloigné des tricheurs, au sens à la mode de ce terme, que le petit groupe de jeunes gens réunis il y a trente ans sous le signe du *Grand Jeu* : leur jeu, c'était toute la réalité dans tous les sens, et pour trouver la règle de la partie, ils s'y jetaient à corps perdu. Deux d'entre eux semblent avoir gagné sur un autre tableau : Roger Vailland au jeu du Goncourt, Maurice Henry au jeu de la caricature et du dessin humoristique noir. Quelques-uns semblent survivre dans un demi-silence : Pierre Minet, Rolland de Renéville. Et les deux meneurs ont payé de leur personne : Roger Gilbert-Lecomte, mort à 36 ans en 1943 (MM. Adamov et Minet ont publié ses poèmes et ses fragments posthumes chez Gallimard sous le titre « Testament ») et René Daumal, mort presque au même âge en mai 1944.

On retrouve presque tous ces noms dans le premier volume de la correspondance de Daumal que sa veuve vient de publier. Et bien que le classement soit un peu bizarre (non par ordre chronologique général, mais par correspondant et par tranches de trois ou quatre ans ; l'importante lettre sur Krishnamurti, p. 369, est de toute évidence adressée non à André, mais à Carlo Suarès), on peut y suivre le mouvement d'une vie et d'une pensée.

LE GRAND JEU

Mouvement d'une extrême précocité : à 16 ans, à 18 ans, les choix sont faits, la vérité trouvée avec une tranquille certitude, le groupe du *Grand Jeu* apparaît comme un Rimbaud à plusieurs têtes. Daumal, Gilbert-Lecomte n'ont qu'une douzaine d'années de moins que les grands surréalistes : Breton, Eluard, Aragon, mais c'est énorme, parce que pour eux la bataille est gagnée, le terrain conquis, la liberté révolutionnaire du surréalisme est un droit naturel. On n'y revient pas, on ne s'attarde ni dans les discussions esthétiques, ni même dans les interminables palabres sur les rapports du communisme et du surréalisme. Il faut aller plus loin, plus profond, au-delà des philosophies et des catégories, au-delà des religions constituées, pour dégager la nature essentielle et religieuse au sens le plus pur, le moins conditionné, de l'esprit humain. Ecartant avec une sagacité exemplaire les faux problèmes et les fausses réponses de l'occultisme, les hommes du *Grand Jeu* ont joué une partie capitale, une partie de titans à l'assaut du ciel — ou du « contre-ciel » — pour reprendre le titre d'un recueil de Daumal.

Leur revue n'a eu que trois numéros, vers 1928-1930. Et les titans ont été lentement foudroyés : Gilbert-Lecomte a été dévoré vivant par la morphine. René Daumal a continué des études très poussées sur la pensée orientale, il a cru en trouver la réalisation dans les groupes de Salzmann et de M. Gurdjieff, et il est mort épuisé par la maladie. Dire que l'aventure spirituelle du *Grand Jeu* est plus importante dans l'histoire des idées que le surréalisme n'a pas de sens, puisque sans le surréalisme, le *Grand Jeu* n'aurait sans doute pas existé. Mais n'avaient-ils pas en partie raison ? N'ont-ils pas simplement brûlé des étapes sur la voie où l'André Breton d'« Arcane 17 » devait inéluctablement s'engager ? Avec le « Testament » de Gilbert-Lecomte, quelques graffiti de Maurice Henry ces lettres de Daumal sont comme les ruines d'une tour de Babel d'aujourd'hui.

R. K.

RENÉ DAUMAL, GILBERT-LECOMTE, ROGER MEYRAT ET ROGER VAILLAND EN 1924
Ils ont brûlé les étapes.

DÉBUTS

● ***Adam, Eve et Lilith.***

Le premier matin

par Henri Spade. Ed. du Seuil. 170 p., 500 francs.

LE premier matin, c'est celui de la première journée après la création du monde, ou plus exactement le jour où cette création s'achève par celles de l'homme et de la femme. Adam s'éveille et il voit Eve.

Adam est étonné par sa compagne, mais au fond elle ne le surprend pas beaucoup plus que les animaux et la nature qu'il voit aussi pour la première fois.

L'amour que Henri Spade décrit est un amour heureux. Adam se souvient encore de Lilith, la première femme selon la légende biblique. Mais Lilith était une dominatrice, et se voulait — au moins — l'égale de l'homme. Eve est douce et s'accepte inférieure.

Amour est un terme presque inexact à propos des sentiments du premier couple, tel que le conçoit l'auteur. Il s'agit plutôt d'enchantement devant un univers tout neuf.

C'est cet enchantement que Henri Spade essaie de traduire. Peu de genres sont plus dangereux que le roman poétique. Les débordements lyriques ne suffisent pas toujours à faire ressentir la présence d'un monde vierge. Mais certaines descriptions qui rappellent des poèmes en prose inciteront à lire avec sympathie le second roman de Henri Spade.

VU, LU, SU

● « *Doukipudonktan, se demanda Gabriel* ». C'est la première phrase du nouveau roman de RAYMOND QUENEAU, « Zazie dans le métro », qui va paraître en janvier aux éditions Gallimard.

Depuis « Le Dimanche de la nuit », publié en 1952, Raymond Queneau n'a pas écrit de roman.

● HENRI LEFÈVRE publiera, en janvier, aux éditions de la Nef de Paris, sept cents pages de politique, de philosophie, d'éléments autobiographiques, de poèmes intitulés : « La somme et le reste ».

● PIERRE BOULLE a signé, cette année, vingt-huit contrats avec l'étranger. L'édition anglaise du « Pont de la rivière Kwaï », en livre de poche, a dépassé deux cent mille exemplaires, l'édition américaine, huit cent cinquante mille exemplaires.

● Le journal « Time » publie cette semaine la liste des MEILLEURS LIVRES parus cette année en Amérique. Traduits de langue française : « Les Racines du Ciel », de Romain Gary, « La Loi », de Roger Vailland, « Amers », de Saint John Perse, et « Tanguy » (sous le titre « Un enfant de notre temps ») de Michel del Castillo. Traduits de la langue italienne : « Le Cahier interdit », d'Alba de Cespedès (dont elle prépare l'adaptation théâtrale), et « Ciocciaria », d'Alberto Moravia.

● EN ALLEMAGNE : le livre de C. W. Ceram, paru chez Plon, sous le titre « Des dieux, des savants, des tombeaux », qui est une histoire de l'archéologie, atteint le tirage record de sept cent mille exemplaires. Ce livre a été traduit en cinquante-deux langues et a eu en France une vente de quatre-vingt-treize mille exemplaires.

● EN AMÉRIQUE : un des livres actuellement le plus demandés est une histoire romancée d'Israël intitulée « Exodus », par Léon Uris.

● La semaine dernière les éditions Grasset ont vendu, en six jours, treize mille exemplaires du « REPOS DU GUERRIER », de Christiane Rochefort (prix Nouvelle Vague).

● Roger Vailland a accepté de collaborer avec Vadim à l'adaptation cinématographique des « LIAISONS DANGEREUSES », que Françoise Giroud n'a pas pu poursuivre, faute de temps.

● « La Revue critique » publie une synthèse remarquable de Monique Nathan sur l'œuvre et les opinions des ANGRY YOUNG MEN.

● Dans « Les Temps Modernes », Serge Mallet examine la situation de la GAUCHE FRANÇAISE après le référendum. L'auteur, même s'il ne convainc pas toujours, ose poser les problèmes en dehors des schémas classiques.

● Les éditions Julliard annoncent pour le mois de février la sortie, dans la collection dirigée par Maurice Nadeau, d'un roman de l'écrivain espagnol ARABAL, intitulé « Baal Babylone ». Jean-Marie Serrault prépare la mise en scène de la pièce d'Arabal « Le cimetière des voitures » qu'il jouera au Théâtre des Champs-Elysées.

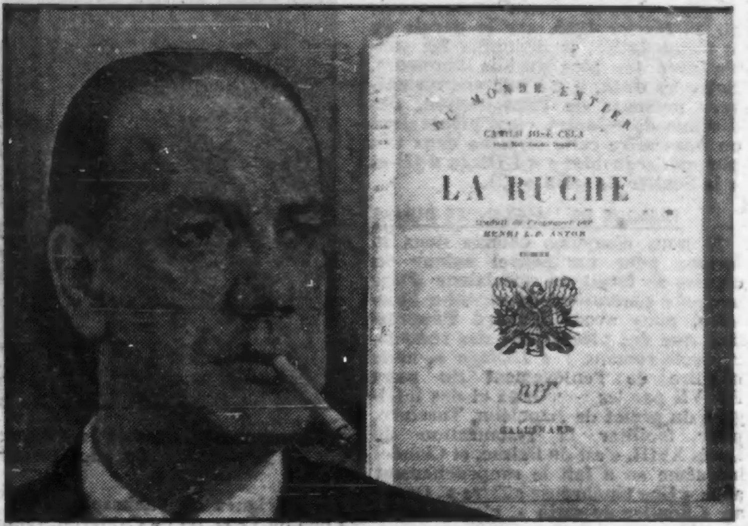
Collection
LES TEMPS MODERNES
dirigée par J. P. Sartre
JEAN DOUASSOT
LA GANA
roman
"*Cette poésie cruelle et violente qui est celle de l'enfance transforme le sordide en objet d'art*".
MAURICE NADEAU "France-Observateur"
"*C'est prodigieux : prodigieux d'horreur et aussi, il faut le dire, prodigieux de puissance*".
JEAN D'ORMESSON "Arts"
"*Voici enfin un livre qui bouscule vraiment toutes les règles, toutes les bienséances, si commodes au confort moral et si propices à l'assoupissement*".
JEAN LOUIS BORY "L'Express"
(néo)
JULLIARD

ROMAN ÉTRANGER

LA RUCHE

par MIGUEL CARRERAS

LE cas de Camilo José Cela, auteur de « La Ruche » (1) qui vient de paraître en France, est très particulier dans la littérature espagnole contemporaine. Dans un certain sens, on pourrait le considérer comme un Pasternak au petit pied, à savoir : un homme qui, tout en adhérant à un certain régime, n'admet pas les contraintes que ce régime fait peser lui. C. J. Cela n'attaque pas plus le régime franquiste, d'ailleurs, que Pasternak n'attaque le régime communiste — au sens littéral — mais tous deux écrivent un certain nombre de choses sur lesquelles, dans un cas comme dans l'autre, les autorités officielles jettent un voile pudique.



CAMILO JOSÉ CELA
Il n'a pas reçu l'imprimatur de Franco

Comment C. J. Cela en est-il venu à jouer ce rôle, et comment le joue-t-il, après l'avoir assumé ?

LITTERATURE NOIRE

A une époque où l'Espagne avait été privée de tous ses écrivains, tués à la guerre, poursuivis par Franco ou exilés volontaires, surgit brusquement des rangs franquistes un jeune homme point sot, habile à manier la plume et qui promettait déjà d'avoir des qualités de style assez particulières, une façon de placer les images typique des grands écrivains espagnols. Il y avait certainement d'autres jeunes gens doués, parmi cette génération sacrifiée qui émergea abrutie et affolée de la guerre civile, mais C. J. Cela fut sans doute le seul d'entre eux qui se trouvât mis à même d'échapper à la quarantaine où les confinait la censure... en exerçant lui-même d'importantes fonctions au sein des organismes chargés de diriger cette censure.

De sorte que, loin de se morfondre, privé de livres et d'influences extérieures comme les candidats à l'art d'écrire appartenant à sa génération, C. J. Cela put, dès après la guerre civile, recueillir l'indispensable documentation dont a besoin un écrivain : la connaissance de ce que font les autres écrivains... ceux de l'étranger, s'entend, puisque l'Espagne n'abritait plus que des feuilletonistes avides de flatter le pouvoir en racontant des histoires d'héroïques phalangistes aux prises avec des rouges aussi lâches que cruels.

Ce fut d'abord « La Famille de Pascal Duarte », dont le préfacier de C. J. Cela, José Maria Castellet, nous dit qu'elle « inaugura en Espagne la littérature existentialiste noire qui avait cours alors en Europe ». Inutile de dire qu'il était impossible de trouver à l'époque — pour le lecteur moyen — un échantillon de cette littérature. Inutile d'ajouter aussi qu'il fallait être aussi inféodé au régime que l'était C.J. Cela pour pouvoir publier un dérivé de cette littérature en Espagne. Ecœurés ou anéantis, tous ceux qui auraient eu le goût d'entreprendre à la même époque une œuvre semblable se terraient. C. J. Cela fut donc le premier — voire le seul — à introduire dans la littérature « existentialiste noire » européenne cet exotisme ibérique dont les lecteurs étrangers sont si friands et dont le franquisme les avait privés. Le livre fut donc traduit et il plut. C. J. Cela avait pris le départ près de dix ans avant les autres, d'où en partie, sa situation exceptionnelle.

Lorsque C. J. Cela écrit « La Ruche » — publié en 1950 en Amérique latine — l'étau s'est, il est vrai, quelque peu desserré ; les Espagnols commencent à pouvoir un peu voyager et lire, mais les livres de Sartre et de John Dos Passos, dont C. J. Cela s'est directement inspiré, demeurent une marchandise rare, réservée à d'heureux mortels — préalablement initiés — et qui peuvent utiliser des éditions étrangères. De toute façon, « La Ruche », quels que soient les gages que C. J. Cela a donnés au régime, ne reçoit pas l'imprimatur en Espagne. Le livre sera publié en Argentine et au Mexique.

C. J. Cela a cependant assez d'amis pour ne pas être inquiété. Il a consolidé la solide avance qu'il a prise sur ses rivaux (Carmen Laforet exceptée, dont le fameux roman « Nada » fut d'ailleurs sans lendemain), et se place dans la situation agréable des génies officiels non conformistes qui peuvent tout se permettre... à condition de ne pas aller trop loin.

« La Ruche » est donc un livre unanimiste, dans la technique de John Dos Passos, qui fut aussi celle de Jean-Paul Sartre et qui se reflète, jusqu'à un certain point, dans celle de Pasternak. Le sujet dépasse le cadre de l'intrigue individuelle : la ruche, c'est toute la ville et cette ville c'est le Madrid douloureux, loqueteux, affamé, catéchisé, et surtout — mais C. J. Cela ne le dit jamais très clairement — terrorisé.

L'ORDRE MORAL

Dans cette ville, l'auteur semble avoir étudié surtout — comme tout bon « occupant » qu'il était — la corruption, la pauvreté sordide et attendrissante et la faim sexuelle exaspérée par l'ordre moral et qui n'avait d'égale que la faim des estomacs.

S'il est vrai que le livre se termine par un épilogue plein d'allusions aux hommes traqués, l'auteur a pris soin de voiler toute cette fin d'un tel mystère qu'il est impossible de situer la tragédie politique à son niveau réel, ni même de saisir exactement de quoi il s'agit. Systématiquement, toute la partie politique est traitée par allusions : une brève scène où l'un des personnages est abordé dans la rue pour une vérification d'identité, une plaisanterie obscure sur la « liberté surveillée » (des centaines de milliers d'Espagnols se trouvaient alors en « liberté surveillée » mais C. J. Cela se garde bien d'éclairer sa lanterne), une petite phrase sur les gardes civils pourchassant les petites vendeuses — rouges, bien entendu — à la sauvette dans les embouchures des métros, etc. Tout cela se trouve, il est vrai dans le livre, mais à peine. Comme tous les « occupants », C. J. Cela avait tendance d'une part à minimiser ces détails et d'autre part, il était plus au courant des moyens de se débrouiller que des obstacles qui empêchaient les autres de se débrouiller aussi bien.

Il est caractéristique par exemple de voir que, dans ce livre, la vie sexuelle joue un rôle considérable alors que les rigueurs du fameux ordre moral avaient précisément privé la grande majorité de la population de toute possibilité d'amours illégitimes.

Mais C. J. Cela peut avoir une bonne conscience : suggéré ou explicite, tout y est dans ce livre, l'inventaire des problèmes est complet, mais seulement pour celui qui sait lire entre les lignes, qui connaît l'Espagne et qui l'aime.

(1) Camilo José Cela : « La Ruche ». Gallimard, 264 p., 800 fr.

(néo)
denoël
BERTRAND POIROT-DELPECH
Le grand dadais
roman
PRIX INTERALLIÉ

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***Gide écrivait dans son journal, en 1929 : « Achevé le « Soulier de satin». Consternant». Mais Claudel est toujours là auprès d'un Gide essoufflé.***

Il y a soixante-douze ans, jour pour jour à la date de ce numéro de Noël de « L'Express », un jeune homme de dix-huit ans, debout près du second pilier à droite à l'entrée du chœur, dans la foule qui assistait aux vêpres à Notre-Dame, fut touché par la grâce et se convertit. Toute la nuit du 28 février 1955, sur le parvis de la même église, sa dépouille fut veillée avec les plus grands honneurs. Entre les deux, il y a une vie, un univers immense de l'imagination, des dizaines de volumes, vingt pièces dont on nous offre cette semaine deux des plus remarquables : « L'Otage » (1) et « le Soulier de satin » (2).

PRESQUE DE L'ALEXANDRE DUMAS

Si nous essayons, comme nous le ferions pour un nouvel auteur ou comme le ferait un spectateur d'une nouvelle génération, de raconter l'histoire, nous avons d'abord l'impression que ces pièces sont des romans, et quels romans ! « L'Otage », cette histoire de l'enlèvement du pape Pie VII par les royalistes et des intrigues du préfet de Napoléon, Turelure, pour faciliter la restauration de Louis XVIII, c'est du Balzac, et Claudel lui-même en a fait le rapprochement avec « Une ténébreuse affaire ». Quant au « Soulier de satin », c'est presque de l'Alexandre Dumas, avec naufrage, attaque des pèlerins dans la forêt, conquête de l'Amérique, grandes aventures maritimes. L'héroïne, Dona Prouhèze, se marie deux fois, mais jamais avec le héros, qui finit en disgrâce, esclave et unijambiste. Bref, si M. Zanuck par exemple, qui aime tant les éléphants, lit cette pièce géante (300 pages de texte serré dans la Pléiade) il pourra en acheter les droits pour en faire un film de cape et d'épée à grand spectacle avec quelque Errol Flynn — et Claudel n'y serait pas opposé qui regrettait de ne pouvoir utiliser le cinéma pour certains effets de mise en scène.

Cela vaut pour « Partage de midi », pour « Le Pain dur », pour « Le Père humilié » : les intrigues de Claudel sont compliquées, surchargées, invraisemblables. Comme bien des intrigues de Shakespeare, ou de Lope de Vega, ou de Calderon. Comme les intrigues de Brecht : l'histoire en tant que scénario dans « L'Opéra de Quat'Sous » ou « le Cercle de Craie » n'a ni queue ni tête. En fait, théâtre et roman se rejoignent ici d'instinct comme les deux formes bâtardes et modernes de l'épopée; Claudel comme Brecht a parlé de théâtre épique, et « Le Soulier de satin » c'est peut-être le chef-d'œuvre du théâtre brechtien...

(1) Vieux-Colombier.
(2) Palais-Royal.

(Bernand.)

Catherine Sellers et Jean-Louis Barrault dans « Le Soulier de satin »
Le chef-d'œuvre du théâtre brechtien

LA TRAME DE LA TAPISSERIE

Or, en même temps qu'une impression de surcharge de l'intrigue, ce théâtre donne une impression d'immobilité (que nous n'avons pas chez Shakespeare ou chez Calderon). C'est, je crois, parce que Claudel est un imagier : il tourne les pages de ses pièces, rapidement, puis il s'arrête devant une scène, il la décrit, il la commente, il l'explique. Et il saute à une autre. Il ne s'en cache pas : il y a un explicateur dans la pièce qui s'appelle « Le Livre de Christophe Colomb », un annoncier dans « Le Soulier (comme le montreur d'images de « L'Opéra de quat' sous »). La compagnie Renaud-Barrault joue une version du « Soulier » qui représente à peine la moitié du texte intégral : et parfois, nous trouvons qu'il y en a trop, parce que le père Claudel s'écoute parler, parce que son commentaire écrase l'image, et parfois nous en voudrions davantage, parce que les images sont sublimes (et aussi parce que la version scénique est un compromis qui vaut ce qu'il vaut, mais où les coupures rendent certaines scènes, certains personnages, à peine intelligibles).

Au surplus, ce commentaire, écoutons-le avec patience, ce qui n'est pas difficile parce qu'il ruisselle de poésie. Et nous verrons que ce qu'il met en valeur, c'est moins l'image que la trame de la tapisserie, les fils et les nœuds de destinées romanesques, extraordinaires mais qui grossissent simplement pour le spectateur les nœuds et les fils de toute destinée terrestre. Si bien que tout le théâtre de Claudel avec ses débauches d'imagination se réduit à un seul sujet, à un seul conflit, celui de l'amour humain et de l'amour divin. Ce conflit, Claudel l'avait vécu et consigné vers 1905 dans une pièce dont il n'autorisa la représentation que plus de quarante ans plus tard, « Partage de midi ». « Le Soulier », c'est l'histoire de Rodrigue et de Prouhèze qui s'aiment en ce monde, et ne peuvent s'y aimer parce qu'ils sont aussi d'un autre monde : et le conflit s'achève en renoncement, ou plutôt en acceptation de la croix partagée, de la croix lit nuptial : l'incarnation de l'amour, c'est prendre sur la croix la place de Jésus Crucifié et cela s'accomplit sinon dans le bonheur de la créature, du moins dans l'ordre de la création.

Et l'on peut alors revenir vers la multiplicité des épisodes, souligner certains aspects sociaux de l'univers claudélien (Turelure, ou le bourgeois conquérant), mais uniquement en prenant « universel » et « catholique » comme des synonymes. A tout le moins, c'est un théâtre qui n'a pas de sens si on ne l'écoute comme une invitation à la prière.

Ajoutons simplement que l'office claudélien est pour le moment fort bien célébré : la messe basse au Vieux-Colombier avec M. Le Poulain qui charge d'une manière très juste le rôle de Turelure, et Mlle Hélène Sauvaneix. Et la grand-messe, avec une admirable musique d'Honegger dirigée par M. Pierre Boulez, sous les plafonds galants et déshabillés du Palais-Royal. Toute la compagnie Renaud-Barrault est à l'honneur (et on l'admire d'autant plus si on songe que les mêmes comédiens passent de soir en soir du « Soulier » à « La Vie parisienne »), avec des mentions spéciales s'il en faut à Mme Catherine Sellers et à M. Georges Aminel.

● Œdipe

Gide, qui écrivait dans son journal le 30 octobre 1929 : « *Achevé « le Soulier de satin ». Consternant* », n'a pas de chance. Claudel est toujours là, un peu comme ce sapin géant que l'on dressait sur l'autre rive de la Seine, le soir de la reprise d' « Œdipe » à Chaillot (3). Et l' « Œdipe » de Gide à côté du « Soulier de satin » fait un peu l'effet d'un tract de la Ligue des Droits de l'Homme à côté de la Bible. On voudrait ranimer le dialogue : « *Il n'y a rien sur la terre qui soit faite pour le bonheur de l'homme* » dit saint Denys dans « Le Soulier ». Et Œdipe répond : « *Comme si le bonheur était ce que j'avais jamais cherché !* » Mais les voix se rejoignent mal, celle de Gide ricane à trop bon compte et s'essouffle. Le travail du T.N.P. est d'ailleurs excellent, peut-être même meilleur qu'à Avignon. Plus il va, plus Jean Vilar metteur en scène accentue intelligemment le sarcasme voltairien de la pièce, et plus Jean Vilar comédien essaie d'humaniser le rôle d'Œdipe.

(3) T.N.P.

LOCATION OUVERTE
pour les
« Week-end »
NOEL et JOUR DE L'AN
au
TNP

GALERIE BOLER
237, rue Saint-Honoré
(près place Vendôme) - OPE. 20-85

UNE COLLECTION
de 1.000
REPRODUCTIONS SUR TOILE
Brevet Trémois-de Munter
●
La galerie est ouverte du lundi au samedi (inclus) et le mercredi jusqu'à 23 heures

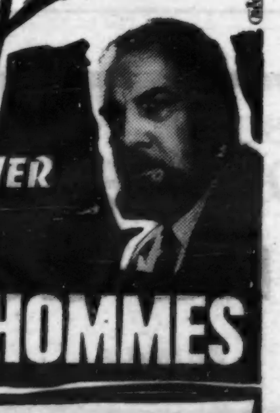
Si la pureté des jeunes filles ne vous effraie pas, ALLEZ VOIR LE PRINCE DE PAPIER
AUX MATHURINS

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

AGRICULTEURS, 8, r. d'Athènes. TRI. 96-40
RÊVES DE FEMMES
v. o.
d'INGMAR BERGMAN

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
STUDIO DES URSULINES
10, rue des Ursulines - ODE. 39-19
IL GRIDO (LE CRI)
ALIDA VALLI - BETSY BLAIR - STEVE COCHRAN
Un film de MICHELANGELO ANTONIONI

Madame, offrez à Monsieur ce livre... ...pour le lui chiper



RAYMOND OLIVER
LA CUISINE POUR LES HOMMES
La cuisine, tâche quotidienne des femmes, est, pour les hommes, un art ou un jeu. Le maître ès-sciences culinaires que connaissent tous les gourmets et tous les téléspectateurs leur donne toutes les règles de ce jeu dans ce livre de cuisine original écrit pour Monsieur mais que Madame s'empressera de lui emprunter.
1 vol. relié illustré en couleurs 1680 fr.
BIBLIOTHÈQUE PRATIQUE DES FAMILLES

La soirée s'achève par « Le Carrosse du Saint-Sacrement » de Mérimée, qui est un peu au large sur la scène de Chaillot et semble conduit dans un mouvement trop lent et trop appuyé. Mlle Maria Casarès n'est pas gaie, mais vive, piquante, fantasque, M. Mollien est brillant. M. Wilson s'étale un peu trop : mais l'ensemble est très supérieur aux dernières représentations de la Comédie-Française.

● La Bagatelle

Glissons enfin sur trois bagatelles dont on vient de faire au public le médiocre cadeau de Noël. Et d'abord « La Bagatelle » proprement dite de M. Marcel Achard (4). Chacun sait qu'en Europe, vers le milieu du XX[e] siècle, dans des pays occupés et affamés, on a vu des jeunes filles honnêtes se vendre à des soldats pour du lait, des tickets d'alimentation, des bons d'habillement. Malaparte, avec son cynisme un peu amer, en avait fait le sujet de sa dernière comédie, « Les femmes aussi ont perdu la guerre ». M. Achard nous offre la version française du sujet : le petit soldat est tellement gentil qu'il sera aimé pour lui-même, qu'il épousera la petite Autrichienne et qu'il lui donne tout de suite, en gage de sa foi, sa médaille de communion. C'est fort bien joué par Mme Danièle Delorme, M. Pierre Mondy. Pour rester dans le domaine alimentaire, disons que malgré beaucoup de brillants mots d'auteur, c'est une pièce qui fera davantage rire les B.O.F. que les amateurs de patate...

● Le prince de papier

Une jeune fille romanesque vit avec un prince charmant dont elle a extrait l'image de ses livres. Elle rencontre son sosie dans la réalité, elle l'épouse grâce à une grand-mère gâteau que l'on croyait gâteuse, mais elle a du mal à superposer les deux personnages. La lectrice la plus bornée de la plus médiocre littérature féminine a toujours quelques minutes d'avance sur ce « Prince de papier » (5) de M. Jean Davray. Il faut plaindre les comédiens : M. Jean-Louis Trintignant, et Mlle Francine Berge qui disait si bien les vers de Racine dans un récent « Bajazet » et qui maintenant...

● L'Etonnant Pennypacker

Quant à « L'Etonnant Pennypacker » (6) de M. Liam O'Brien (adaptation de M. Roger-Ferdinand) c'est une gentille et anodine histoire de bigamie située dans une Amérique de 1890. Deux familles, dans deux villes différentes, dix-sept enfants en tout, le pot-aux-roses découvert — et gentiment recouvert de confiture... Que les enfants y conduisent leurs grand-mères si elles sont assez innocentes. Mais vingt comédiens (MM. Jean-Pierre Marielle et Jean Rochefort sont drôles, Mlle Doat mignonne), je ne sais combien de robes — y aura-t-il assez de grand-mères ?

R. K.

OPÉRA

Elle a chanté

● *Comme Cendrillon, il fallait que la Callas salue avant minuit.*

La Callas va chanter, la Callas a chanté.

Bilan : trente millions de recette pour les œuvres de la Légion d'honneur, un succès sans ombre pour les organisateurs (le magazine « Marie-Claire »), une soirée douce au cœur de M. René Coty, que l'humble foule massée sur la place de l'Opéra acclame aussi longuement que les deux mille spectateurs empanachés qui emplissent la salle.

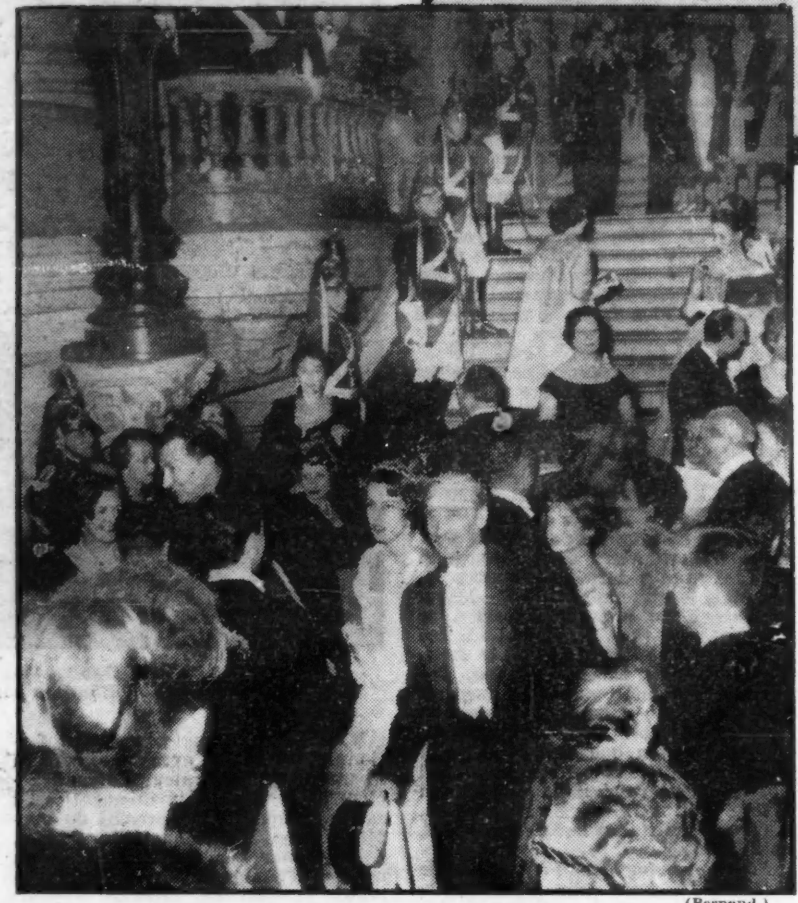
Qu'ils soient venus pour voir ou pour se faire voir, peu importe : ils sont là et ils ont payé leur place. Pour les quarante millions de téléspectateurs qui, dans treize pays, peuvent suivre sur le petit écran le déroulement de la soirée, ils font partie du spectacle.

Depuis le matin, les coffres des joailliers de la rue de la Paix sont vides, comme les réserves d'habits du Cor de Chasse. Et de la belle Begum, assise à côté de M. Emile Roche, à B.B. déguisée en montgolfière, en passant par Françoise Sagan qui arborait, pour la première fois, un vison auquel elle ne va guère, c'est un public bon enfant, et décidé à savourer le plaisir d'être là, qui attend « la Callas » (anagramme de la Scala).

L'après-midi, l'Opéra a tremblé dans ses fondations. La cantatrice la plus capricieuse du monde a réclamé, contre tout usage, la présence de son chien Toy dans sa loge. Il faut l'intervention de Mme Catroux, femme du général, et grande amie des caniches, pour que Toy soit autorisé à pénétrer à l'Opéra.

Mais, le soir, la Callas a décidé de séduire. Et elle y parvient. Moulée de velours rouge, elle apparaît, superbe. Elle est, dans son habit de lumière, à la fois matador et taureau. Sera-t-elle estoquée ? Deux ou trois choristes seulement applaudissent après le premier air. Mauvais signe.

L'ESCALIER DE L'OPÉRA, RÊVÉ LA VEILLE PAR UN QUOTIDIEN
Pour voir ou pour se faire voir...



(Bernand.)

L'ESCALIER DE L'OPÉRA, 19 DÉCEMBRE, 22 HEURES 30.
Les places n'étaient pas assez chères.

Le triomphe ne vient qu'avec le troisième air, celui de Rosine du « Barbier ». Callas l'a chanté dans la version originale mezzo, mais en se payant le luxe des vocalises de soprano dans l'aigu. Beaucoup d'intelligence, de grâce, d'esprit, et surtout : dans cet air, la voix actuelle de la Callas correspond exactement aux besoins de l'écriture.

On ne saurait en dire autant pour « Norma » et pour « Le Trouvère ». La Callas, c'est un tempérament dramatique, c'est une beauté tragique, avec une voix légère. Alors, quand elle chante les grands rôles lyrico-dramatiques, elle tire sur sa voix, la place dans la gorge, aplatit le haut médium, effiloche l'aigu. Le plus terrible est qu'elle le sait. Le tourment qui apparaît à de tels moments sur son visage, ce n'est pas seulement celui des héroïnes qu'elle incarne, c'est surtout celui de la Callas, sachant qu'elle se tue, et ne pouvant faire autrement.

On la comprend, lorsqu'on la voit au deuxième acte de « La Tosca ». Tout y est admirable, sauf la voix. Ce qu'elle fait, ce qu'elle joue, c'est le contraire de la convention : c'est la vérité, c'est la souffrance, c'est la vie. Son air « Vissi d'arte, vissi d'amore », elle en fait quelque chose de direct, d'humain, d'encastré dans le drame. Le morceau ne figurait pas dans la partition, à l'origine; Puccini l'a composé pour une cantatrice imbécile, qui voulait avoir « son air ». Chanté comme par la Callas, il trouve sa justification, sa nécessité.

Lorsque le rideau tombe, le public la rappelle quatorze fois. Les organisateurs de la soirée observent anxieusement leur montre. Il est minuit moins deux. Quelques minutes de plus et c'était le « dépassement » (cachet des choristes, des musiciens, du personnel, etc.) c'est-à-dire quelques millions de moins pour les petites pensionnaires de la Légion d'honneur qui vont descendre du poulailler picorer les miettes du festin.

Après l'entracte, François Périer a tiré la tombola. Corvée dont il se tire avec plus de grâce que les jeunes filles « de la bonne société », précise-t-on (il est donc de la mauvaise ?) chargées de l'assister.

Le gagnant du gros lot, une « Chambord », ne daigne pas se faire connaître. Le bruit court qu'il en a déjà trois.

Pendant le souper, la duchesse de Montesquiou gagne l'autre lot — un avion — avec le billet que Charlie Chaplin lui a offert. Elle en fait don à l'aéro-club du Gers. C'est aimable et moins encombrant que sur une cheminée.

Le lendemain, les organisateurs n'éprouvent qu'un regret : n'avoir pas fixé le tarif des places à cinquante mille francs, celui des programmes à dix mille francs (on en a vendu mille, à trois mille francs, et il en a manqué).

Comment auraient-ils pu deviner qu'il y avait tant d'amateurs, à Paris, pour l'art lyrique ?

MUSIC-HALL

Match à l'Olympia

● *Colette Renard mime l'amour et un adolescent obèse en parle comme s'il savait ce qu'il dit.*

Colette Renard a beaucoup de talent et elle est devenue vedette parce qu'elle l'a voulu. Tendue, provocante, un peu impudique, elle donne à la chanson des vertus de petit drame vécu en trois couplets et un refrain. Pour mimer un chagrin d'amour ou une grasse matinée, elle secoue sa tête brune, roule des épaules, s'ébroue, tend les bras, attachante mais presque trop expressive. On se sent indiscret de pénétrer dans sa vie ; une vie de femme faite de joies et de larmes, d'étreintes et de sourires. Et le public qui l'adopte a ses raisons pour s'étonner du triomphe de Paul Anka. Adolescent obèse, il entre sur la scène en pays conquis, tenant son micro comme un cornet de glace à la vanille, boudiné dans un complet d'alpaga brillant, la mèche savamment gommée, il chante des onomatopées insipides qui sont devenues des succès grâce à lui, ou à cause de lui. On peut le déplorer, on ne peut pas ne pas le constater. Il

⟶

(4) Bouffes-Parisiens.
(5) Mathurins.
(6) Marigny.

DÉCOREZ VOS MURS
avec les panneaux décoratifs imprimés sur toile, signés de grands artistes contemporains:
Jean Lurçat, B. Buffet, Salvador Dali, Carzou.
–Exemplaires à tirage limité.–
COROT
65, Champs-Élysées
Exposition - Entrée libre de 9 h 30 à 19 h.

plait. Les bataillons de fans sont à leur poste, scandent, hurlent, frappent dans leurs mains, semblent se reconnaître en lui. Il parle d'amour comme s'il savait ce qu'il dit, son assurance est sans limites, son emprise sur les jeunes évidente. A 17 ans, Paul Anka n'est pas un prodige, c'est un vieil enfant roué, habile, après tout divertissant.

Maurice Baquet est lui aussi un vieil enfant sympathique, un peu désuet. Il n'a pas changé, mais hélas ! les temps ne sont plus où des marguerites poussaient sur les violoncelles. Il amuse moins qu'autrefois mais attendrit... égal à lui-même, farfelu avec application.

Au même programme, Francis Lemarque. C'est le copain des « p'tits bistrots », le chic type avec qui on aime « griller une gauloise ». Ses chansons sont des succès chantés par d'autres. Avec lui, elles prennent des allures de refrains repris en chœur autour d'un café crème dans l'aube amicale d'un Paris familier.

DANIELE HEYMANN.

CINÉMA

Michèle Manceaux vous raconte :

● *Que d'eau, que d'eau ! Les Vikings voguent, le Todd-AO coule et le vieil homme s'y noie.*

BAIN de jouvence dans les cinémas parisiens pour cette semaine où le père Noël sourit.

● Les Vikings

« Les Vikings » (1) ont débarqué sans fanfare. La visite de ces guerriers chevelus est plutôt une bonne suprise. Ils boivent, violent, naviguent avec entrain et l'on frémit lorsque le faucon se jette sur le visage du bel Einar, ou quand le roi Reignar est mangé par les chiens. De belles scènes de kermesse pas héroïque et de batailles sanguinaires. Une aventure contée avec le minimum de dialogues et le maximum de mouvement.

Les « drakkars » furent construits aux chantiers navals de Belsen d'après les maquettes du Musée Viking d'Oslo, un village viking fut reconstitué dans un fjord norvégien, et les figurants recrutés au Danemark. Richard Fleisher, spécialiste de « marines » depuis qu'il a réalisé « Vingt mille lieux sous les mers », leur fit donner des leçons d'aviron viking : Kirk Douglas, pour ses débuts de producteur, n'a pas ménagé ses efforts. Il est récompensé. Ce film, qui réjouit du plus petit jusqu'au plus grand, a déjà atteint un chiffre record de recettes aux U.S.A. et en Grande-Bretagne.

● Le Cerf-volant du bout du monde

Un autre acteur change de spécialité. Roger Pigaut, qui devient metteur en scène, et présente après deux ans de pourparlers avec le Centre du Cinéma chinois, après six mois de voyage à Pékin, la première coproduction franco-chinoise, « Le Cerf-volant du bout du monde » (2), autrement dit « Si tous les enfants du monde voulaient se donner la main... ». Bébert, Nicole et Pierrot veulent bien, et font en rêve les voyages merveilleux qui abolissent les frontières. De Montmartre à Pékin, grâce à la bonne fée sous forme de Roi des Singes, ce merveilleux acteur-danseur-sauteur de l'Opéra de Pékin. Roger Pigaut a conduit ses jeunes acteurs avec beaucoup de tendresse à la découverte des pagodes impériales et des écoles de la Chine moderne. Tous les petits Français aimeront s'envoler sur ce tapis magique.

● Le brave soldat Chveïk

Officiellement interdit cinq jours avant sa présentation au Festival de Cannes 1957, l'humour en apparence débonnaire du « Brave soldat Chveïk » (3) s'adresse plutôt aux grandes personnes. Rond et roux, ce jovial « deuxième classe » réformé pour idiotie, incarnation de la sagesse populaire tchèque, fait penser à Charlot soldat, à Ademaï aviateur, ou même à un Sapeur Camember intelligent dont la déconcertante logique serait une tactique. Du livre de Jaroslev Hasek, chef-d'œuvre de comique épique, de truculente satire, il ne reste dans le film qu'une caricature guindée. Mais, de temps en temps, le trait est bien lancé, la réplique savoureuse, la charge insolente. Notamment contre le clergé. Au second degré, elle semble même viser un certain régime. Dans cette scène où l'innocent Chveïk reconnait avoir assassiné l'archiduc d'Autriche, et dit : « Les policiers me feraient signer n'importe quoi », résident sans doute les motifs de l'interdiction. Il est dommage que l'action se déroule d'une façon lente et théâtrale.

● South Pacific

Ni pour les petits ni pour les grands, « South Pacific » (4), opérette qui fit cinq ans durant les beaux soirs de Broadway, est le pétard mouillé de cette semaine de fête. Le metteur en scène de « Picnic » et de « Bus Stop », Joshua Logan, s'est mué en photographe de cartes postales avec amoureux dans un cœur et branchages de mimosa. Tant de mauvais goût allié à tant de platitude dépasse l'entendement. Même France Nuyen, la petite Eurasienne si jolie sur la plage de Saint-Tropez, et la musique si fredonnée à travers le monde sont méconnaissables. Plus facile à utiliser que le cinérama (une caméra au lieu de trois) reste le procédé Todd A-O. Il tendrait à faire croire que Magellan s'est trompé, que la terre n'est pas ronde, mais plutôt concave comme un croissant de lune. L'impression est nettement déroutante.

● Le Vieil Homme et la mer

Il a fallu 5 millions de dollars, deux mois d'essai avec Fred Zinneman (« Tant qu'il y aura des hommes »), six mois d'interruption (et de découragement), un nouveau départ avec John Sturges (« O. K. Korral »), des voyages à Cuba et à Hawaï, la construction d'une énorme piscine, des espadons vivants, morts et mécaniques pour que « Le Vieil Homme et la Mer » (5) soit adapté à l'écran.

C'est en vain que tant d'efforts et d'argent ont été dépensés, le « vieil homme » est resté irréductible; il a résisté aux artifices hollywoodiens, comme il résistait à la faim, à la soif, aux requins.

Pourtant Peter Viertel a conservé le texte et l'histoire, elle aussi, a été respectée. On voit le vieil homme las revenir d'une pêche infructueuse, son amitié avec l'enfant, son départ à l'aube, l'attente, le soleil accablant, la ligne qui casse, l'interminable combat. Et même à l'apparition des requins, le dépeçage du poisson filmé sous l'eau. C'est, avec l'illustration des rêves du vieil homme (« il ne rêvait plus de femmes ni même de sa femme, mais seulement de paysages, d'animaux »), les meilleurs passages, peut-être parce que le symbolisme, la poésie de Hemingway se traduisent mieux par l'action, et à travers des scènes concrètes (lionceaux jouant sur une plage africaine ; flanc de l'espadon déchiqueté par des requins) que par l'œil malin — et presque trop intellectuel — de Spencer Tracy.

Selon le magazine américain « Time », la plupart du temps Spencer Tracy joue son propre personnage, mais d'habitude, par déférence vis-à-vis de son rôle, il y ajoute une petite différence. Cette fois-ci, il joue son propre personnage avec indifférence. » On ne saurait mieux dire.

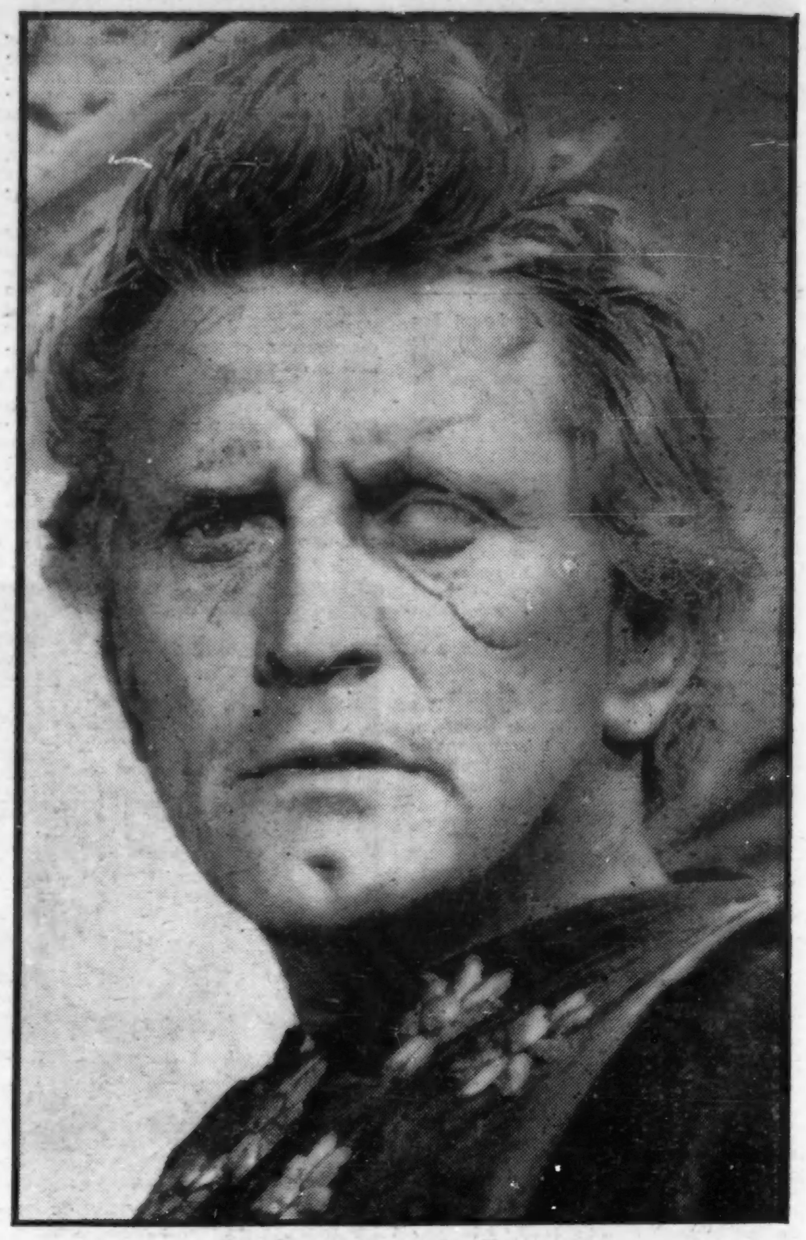
● Le prix Louis Delluc

Le film quasi expérimental de Jean Rouch « Moi, un noir » vient de recevoir le prix Delluc.

Tous les jurys peuvent prendre là une leçon d'audace et de goût. Les films en compétition étaient tous de qualité : « Le Beau Serge », de Chabrol; « Goha », de Baratier; « Lettre de Sibérie », de Marker et « La tête contre les murs », de Franju.

Le choix du Delluc est d'autant plus novateur que le lauréat, Jean Rouch, 41 ans, maître de recherches au C.N.R.S., n'est pas un cinéaste professionnel. Il tourne avec une caméra 16 mm (dont l'opérateur Edmond Séchan lui a appris le maniement) sans assistant, comme s'il prenait de simples notes. L'authenticité, seule, compte pour lui. Parti en 1946 en mission d'études au Congo, ses premiers documents filmés servent d'abord de références à ses rapports. Il est frappé par la migration des Nigériens de la savane. Attirés par les villes de la Gold Coast (Ghana) ou de la Côte-d'Ivoire où ils espèrent gagner de l'argent, les noirs y vivent en réalité dans un état de dénuement extrême. Rouch partage leur vie et parle le songhay. Il tourne des documents aussi exceptionnels que « Les Maitres Fous » ou « Les Fils de l'eau ». C'est en 1956 qu'il a l'idée de demander à des noirs résidant dans le quartier le plus pauvre d'Abidjan : Trechville, d'improviser une histoire qui leur permette de s'exprimer. Sous les noms de « Eddie Constantine » ou « Dorothy Lamour », ils jouent leur propre existence, et Rouch a tourné comme une Commedia dell'arte, ce film qui relègue le néo-réalisme au rang de l'esthétisme. On ne sait pas encore quand il sortira à Paris.

(1) Biarritz - Richelieu - Madeleine - Gaumont.
(2) Boul'-Mich' - Studio Universel - Scarlett.
(3) Studio Bertrand.
(4) Ermitage - Max-Linder - Images.
(5) Élysées-Cinéma.



KIRK DOUGLAS DANS « LES VIKINGS »
Eborgné par un faucon.

TÉLÉVISION

Le cerveau de la Tour Eiffel

● *Un homme casqué, une aiguille, une opération... Nicole Vedrès vous fait pénétrer dans les coulisses d'une extraordinaire émission.*

ON sait depuis longtemps que les meilleures émissions de la Télévision Française sont « En votre âme et conscience », « La boîte à sel », et les « En direct de... » du tandem Etienne Lalou-Igor Barrère.

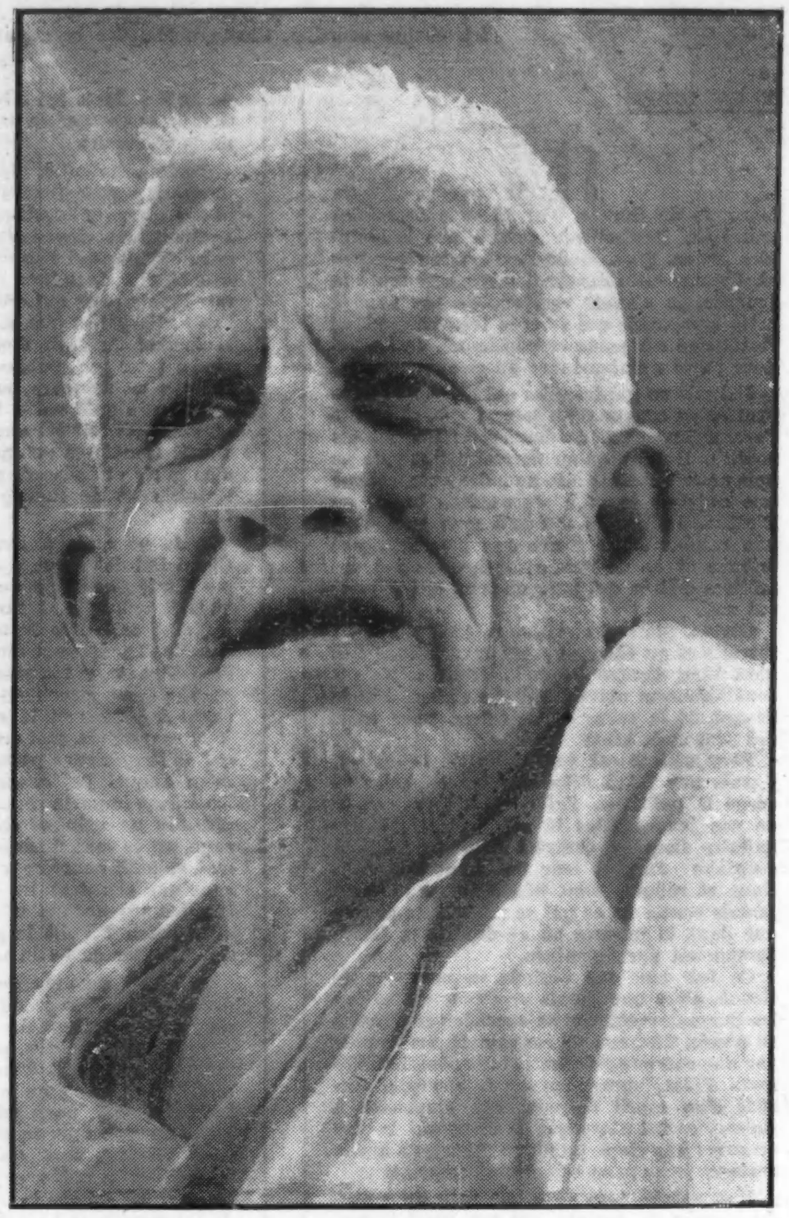
« En direct du cerveau », baptisé aussi « L'homme n'est-il qu'un robot ? » a dépassé l'autre soir l'attente des spectateurs et sans doute des auteurs eux-mêmes — sans parler des médecins.

« CE MONSIEUR »

Ce que le spectateur a vu, ce soir-là, il n'est pas près de l'oublier. Toute cette série d'images, toute cette aventure, est même désormais, inscrite quelque part dans son cerveau à lui, enregistrée en un point précis où loge la mémoire. Ses milliers de cellules, de circuits ont travaillé pour qu'il comprenne et, à la moindre sollicitation, fonctionnent encore pour qu'à son gré il se souvienne. Chaque fois que quelqu'un lui dira : « Vous avez vu l'émission sur le cerveau ? », il pourra par le jeu de ses circonvolutions faire resurgir le visage ou la voix d'Etienne Lalou, ceux du chirurgien masqué, le cri — un seul — poussé par le patient, les mouvements du renard électronique, l'apparition fantastique de ce personnage, pourtant bien épisodique mais qui semblait tout droit sorti d'un roman de Wells ou de Poe et qui se nommait le Dr Mac Culloch. Ce qu'il aura retenu, surtout, c'est ce casque rectangulaire, construit comme à l'aide d'un Meccano, qui entourait la tête, rasée et bandée (ou plâtrée ?) du patient, ou plutôt, comme on disait, de « ce Monsieur ».

Dans la tête de ce Monsieur, il y avait un trou, pratiqué depuis plusieurs jours déjà. Par ce trou, on allait introduire une aiguille afin de procéder à une électro-coagulation. Dans quel dessein ? Pour détruire une région très précise du cerveau, ce qui, immédiatement, stopperait à jamais ce tremblement qui, depuis des années, agitait la main du patient. Car cette main, pendant tout le début de l'émission tremblait sans arrêt, sans même, eût-on dit, que le Monsieur s'en avisât, mais irrépressiblement — et parce que la région du cerveau en question tremblait ainsi, et la téléguidait dans ce spasme aberrant. Et tout ce

France Nuyen dans « South Pacific ».
Enterrée par le Todd-A-O.



Spencer Tracy dans « Le Vieil Homme et la Mer ».
Fasciné par un poisson.

que nous attendions, le malade et les médecins, nous et trois millions de spectateurs, tout ce que, dans notre cerveau nous imaginions, c'était, simplement et miraculeusement, l'arrêt de ce seul geste.

3 MILLIARDS DE CELLULES

Du côté des robots, c'est-à-dire dans les locaux de l'I.B.M., nous retrouvions, en parallèle, deux hommes aussi, et une bête. Les hommes étaient vrais, c'étaient Pierre Dumayet et Albert Ducrocq. La bête était factice, et d'autant plus fascinante : un renard électronique, donc avec un cerveau, avec une mémoire. Nous vîmes s'opérer en quarante secondes dans une machine électronique un calcul qui avait pris, en son temps, trente années de la vie d'un mathématicien, lequel ne l'avait d'ailleurs pas mené à bien sans quelques erreurs... Nous apprîmes — et ceci flatta notre orgueil d'humains — que malgré tout, ni le renard ni les grandes machines n'avaient, n'auraient jamais sans doute, la souplesse de notre propre cerveau et surtout que, pour contenir les trois milliards de cellules qui gîtent dans notre crâne à tous, il faudrait une tête de renard (ou de tortue, ou de tout autre robot) grande comme la Tour Eiffel...

Nous revînmes à l'hôpital où le Monsieur, toujours assis, toujours casqué, regardait cette fois bien vers nous. L'aiguille était en place, la coagulation allait se faire. Et il ne sentait rien. Rien que cette pression du casque. Et soudain, nous vîmes sa main dont l'inertie nous stupéfia. On la lui souleva. On la lui serra. Elle ne tremblait plus. Et il donna, comme sans y penser, une poignée de main au chirurgien... On lui demanda s'il était content. Il répondit que oui.

UN MOIS A L'AVANCE

Pour réaliser cette émission, avaient été rassemblés à l'hôpital de la Croix-Rouge où se faisait l'opération : environ 60 techniciens, deux camions dont l'un contenant la régie d'Igor Barrère, des micros, des projecteurs, des caméras et des câbles en quantité, un peu partout. Des jours et des jours de préparation, de repérage, d'installation avaient été nécessaires. Un autre camion se trouvait place Vendôme, et avec lui une quarantaine encore de techniciens divers, pour l'interview d'Albert Ducrocq. Lalou et Barrère conçoivent ensemble toutes leurs émissions. Tout est autant Barrère que Lalou, autant Lalou que Barrère, et pourtant l'un est romancier, critique littéraire et désormais reporter scientifique, l'autre est metteur en scène.

Généralement, c'est un mois à l'avance qu'ils mettent le projet à l'étude. Au début, cela n'allait pas sans mal. Les médecins, les chirurgiens se montraient réticents. Le succès des premières émissions « emporta le morceau ». Et, sous réserve de l'anonymat que s'imposent tous les membres du corps médical qui apparaissent à l'écran, chacun y mit du sien.

Il va sans dire que, chaque fois, Barrère et Lalou assistent, bien avant le jour de l'émission, à une opération en tous points semblable à celle qu'ils vont présenter. Aussi savent-ils comment placer les caméras et les micros, quelles questions poser, quels épisodes mettre en évidence. Enfin, le malade « télévisé » doit, au préalable, avoir donné son accord. L'homme au cerveau de l'autre soir avait même ajouté qu'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que sa famille assistât, devant un récepteur, à cette émission.

L'HOMME N'EST PAS UN ROBOT

Si les téléspectateurs n'ont jamais protesté contre de telles émissions, en dépit de leur réalisme, il est arrivé parfois qu'un technicien sensible eût une défaillance. Un cameraman, l'autre jour, s'est presque évanoui. Mais on aurait tort de supposer que les producteurs de l'émission visent au sensationnel à tout prix. C'est tout le contraire. Ils ne choisissent que des opérations dont l'issue a toutes les chances d'être positive, et satisfaisante. D'ailleurs, au cas où un risque, jusque-là imprévisible, se présenterait en cours d'opération, qui pût prolonger outre mesure le travail des chirurgiens, ils annonceraient simplement au public que les circonstances les obligent à arrêter la diffusion.

Mais ce qu'on n'a pas su et pas dit l'autre soir, c'est qu'à quatre jours de l'émission, qui devait avoir lieu à la Salpêtrière, un conflit, ayant pour origine une rivalité entre médecins, a obligé Lalou et Barrère à remanier complètement leur plan de travail. L'équipe médicale et l'équipe de « chirurgie expérimentale » ayant déclaré forfait, seule restait l'équipe chirurgicale avec à sa tête le chirurgien (que l'on vit masqué de toile suivant l'usage). Quatre jours avant l'émission, on dut trouver un nouveau lieu, une nouvelle équipe médicale, une nouvelle équipe de chirurgie expérimentale, transporter à l'hôpital de la Croix-Rouge des tonnes de matériel. Le patient, lui, était prêt, depuis longtemps, pour la date prévue, avec son trou dans le crâne. Il fallait donc tenir la date.

En fin d'émission, les savants ont dit que l'homme n'était pas un robot. Barrère et Lalou sont sûrement de cet avis.

Quant aux téléspectateurs, ils aimeraient bien que les producteurs de certaines autres émissions se le disent aussi. Ils aimeraient bien qu'on leur épargnât les mortelles émissions du dimanche (Boite à Sel excepté) et celles où les participants, sous prétexte d'exalter la « grandeur » et le « vrai visage de la France », entreprennent de laver les cerveaux — ce qui, en cybernétique, est contraire à tout usage.

N. V.

Un cadeau qui s'impose

LE NUMERO 3 DU

TEMPS QUE NOUS VIVONS

Un disque 33 tours, 30 cm.

avec

L'ACTUALITE POLITIQUE

et

les voix de PIE XII, Jean XXIII, cardinal FELTIN, président COTY, Général de GAULLE

avec

Le père PIRE	Maurice ESCANDE
Le R. P. RIQUET	J.-P. AUMONT
ARAGON	Edwige FEUILLERE
François MAURIAC	Ludmilla TCHERINA
Boris PASTERNAK	Henri TOMASI

et

LE PREMIER ECHO DE LA VOIX HUMAINE SUR LA LUNE

Le temps que nous vivons

UNE PRODUCTION DES DISQUES PRETORIA

50, rue Croix-des-Petits-Champs - PARIS (1er) - GUT. 45-16

En vente chez les disquaires et les libraires au prix de 2.800 francs

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

18 DECEMBRE

HIER soir à l'Ecole Normale de Sèvres. J'ai (à leur demande) traité du journalisme devant ces redoutables jeunes filles, et de l'expérience que j'en ai. Comme elles écoutent des cours toute la journée, je n'avais rien rédigé, me fiant à cette sympathie qui se crée très vite, quand l'auditoire est jeune et passionné. Je leur ai donc parlé « d'abondance du cœur ».

J'ai mis en garde celles qui rêvent de cette profession comme d'un second métier, contre l'erreur que c'est de donner au journal ses scories. Il faut qu'un écrivain digne de ce nom se reconnaisse à la moindre note, comme une esquisse suffit à reconnaître Ingres ou Picasso. Je leur ai dit qu'à mon sens c'est une responsabilité grave que d'occuper une tribune et de ne rien avoir à donner à ces milliers d'êtres qui presque tous ont faim et ont soif.

Certes, pour un écrivain, le droit à la retraite et au silence est imprescriptible. Nul n'est tenu d'entrer dans la bagarre. Mais à condition que notre ermite n'occupe pas le devant de la scène d'un journal pour tenir des propos de néant.

Pour moi, il est vrai que, dès le départ, j'avais une foi à défendre. En ce qui concerne la politique, j'ai refait en compagnie de ces jeunes filles la route suivie depuis l'affaire Dreyfus (entre ma dixième et ma quinzièm année), leur montrant que politique et religion sont liées : je ne me suis jamais soucié de ce qui se passait au-dehors que dans la mesure où au-dedans la Grâce l'emportait sur la nature.

Ce fut dans ma période la moins chrétienne, alors que j'étais pris tout entier par les livres fiévreux qui se succédaient d'année en année, désireux de convaincre ma famille par une carrière éclatante, tout pénétré d'ailleurs d'idées surannées sur la réussite, possédé d'un esprit de conquête emprunté à Balzac, ce fut alors que je demeurai le plus étranger à la chose publique (bien qu'à aucun moment je ne m'en sois désintéressé...).

Mon entrée dans le débat date du milieu du chemin de ma vie, qui fut aussi le moment d'une crise religieuse aiguë. L'invasion de l'Abyssinie par l'Italie fasciste, la guerre civile espagnole me jetèrent du côté où je penchais. Pour moi qui, adolescent, lorsque l'affaire Dreyfus fut liquidée, avais été témoin de ce qu'il en coûte à l'Eglise de compromettre, avec le nationalisme raciste, la vérité dont elle a le dépôt, mon premier souci fut d'être de ceux qui travaillaient à cette dissociation et préparaient ce qui se passe aujourd'hui, où les révolutionnaires les plus redoutés des puissances, et que nous voyons traînés devant la justice des hommes, sont souvent de pauvres prêtres, des séminaristes...

19 DECEMBRE

TOUR de force superbement réussi au Palais-Royal : « Le Soulier de Satin ». Le sommet pour moi du théâtre de Claudel. J'ai longtemps préféré « Partage de Midi ». Mais les tripatouillages que l'auteur fit subir à cette dernière pièce m'en ont un peu détaché.

Toute cette salle, hier soir, captivée, retenant son souffle (surtout durant la première partie : sur cet étroit plateau, l'œuvre se dépouillait, nous devenait plus proche) que cela paraît étrange si l'on songe à ce que signifie ce « Soulier de Satin » : ce qu'il y a de moins intelligible pour qui croit à l'insignifiance de l'acte charnel et que, dans cet ordre, le contentement du désir demeure l'unique loi. Si même pour ce public-là, « Le Soulier de Satin » ne demeure pas lettre morte, c'est sans doute qu'il suffit à un agnostique ou à un athée d'avoir été aimé de la créature qu'il aimait (ne fût-ce qu'une fois dans sa vie) et d'en avoir été séparé, pour que l'histoire de Prouhèze et de Rodrigue devienne son histoire.

« Je ne crois à rien de ce que croyait Claudel ni de ce que vous croyez vous-même, me disait quelqu'un en sortant du théâtre, mais je sais que si Prouhèze s'était donnée à Rodrigue, cette belle passion aurait fini dans le dégoût, peut-être dans la haine, dans l'indifférence en tout cas. Parce que Prouhèze et Rodrigue crucifient leur amour, ils le fixent à jamais et le rendent éternel. Cela, je le comprends, moi qui n'ai pas la foi, mais qui ai l'expérience personnelle d'un renoncement auquel j'ai consenti étant très jeune (la raison importe peu... disons : pour ne pas détruire un ménage ami). Eh bien ! ce visage, après tant d'années toujours vivant en moi, ce petit nom que je ne puis redire encore sans que sourdent les larmes, qu'en subsisterait-il aujourd'hui si j'avais tout sacrifié à mon plaisir ? Voilà le peu que je comprends du « Soulier de Satin ».

Je lui ai répondu que ce peu pouvait lui donner l'intelligence de tout le reste. Croire que « Dieu est amour », selon les propres termes de saint Jean, c'est croire aussi qu'il ne demeure absent d'aucune de ces passions où le chrétien met en jeu infiniment plus que lui-même. Oui, nous nous souvenons de ces jours de notre jeunesse où chaque pas que nous faisions vers un être engageait son éternité et la nôtre, et chaque pas qui nous éloignait de lui sur la terre nous rapprochait de lui dans le ciel : « Le Soulier de Satin » est construit sur cette folie — qui est la vérité — et une poésie énorme emporte tout dans son flot, et enchante même ceux qui n'ont même pas commencé à comprendre ce dont il est question — comme ce vieux Parisien qui criait à l'entracte : « C'est un opéra sans musique... »

21 DECEMBRE

CE matin, pour la quatrième fois depuis un mois, Télévision. Sans compter les enregistrements de disques, les dialogues à la Radio. J'aurai entrevu, avant de mourir, ce monde où le poète redevient l'aède qui parle et qu'on voit après le repas du soir. Il est là, et quel besoin de le lire désormais puisqu'on le regarde et qu'on l'entend ? On pourra l'entendre bientôt aussi souvent qu'on le souhaitera : les libraires commencent à vendre de nos disques. Quand nous ne serons plus là, nous parlerons encore.

LE Rodrigue du « Soulier de Satin » était un « conquistador ». Cette grande âme qui crucifiait son amour, avait torturé peut-être et fait mourir beaucoup d'hommes. Ces excès de sensibilité dans l'ordre de la vie intérieure et de la mystique joints à cette atroce insensibilité devant les corps qui souffrent, c'est une déformation propre à certains catholique — mais Dieu merci, les autres sont là : ces prêtres de Lyon, ce séminariste.

CE matin un étudiant en médecine algérien est veuu me supplier de faire « quelque chose » — mais quoi ? — en faveur de ses camarades récemment arrêtés dont deux, m'assure-t-il, ont dû être hospitalisés à l'Hôtel-Dieu après leur interrogatoire.

Il me dit que ses camarades algériens et lui-même (il n'approuve pas l'action du F.L.N.) étaient résolus à poursuivre leurs études à Paris — mais qu'ils voient que cela n'est plus possible et qu'il y faudra renoncer.

Pour lui aussi et pour ses camarades, le général de Gaulle incarne une dernière espérance.

22 DECEMBRE

AU T.N.P..., l'« Œdipe » d'André Gide. Aucun illusionniste n'a jamais réussi tour plus étonnant. Gide se saisit du plus grand sujet de la littérature dramatique de tous les temps, et nous le voyons, sous ses doigts prestes, s'amincir, s'effiler, se réduire à rien. Gide corrode Sophocle et l'anéantit. Mais voici le plus étrange : l'auteur de ce miracle à rebours n'en est pas diminué. Œdipe, Créon, Jocaste, Antigone, le devin, sur le plateau du T.N.P., peuvent bien n'être plus, pour finir, que cinq petites baudruches dégonflées. Gide, lui, est là toujours. Comment cela se peut-il ? Aucun recours au style pourtant, et le sel est gros. Rien dans les mains, rien dans les poches : Sophocle est escamoté. André Gide reste.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse ».)

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 18.63
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France, Union française : 4.000 francs.
Etranger : 5.000 francs (Etudiants : 4.000 francs).
Etudiants, militaires : 3.000 francs.
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

PAR AVION :
8.000 fr. : A.E.F., A.O.F.
12.200 fr. : Congo belge, Ethiopie.
8.300 fr. : Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.

Votre réputation d'homme de goût tient au choix de vos cadeaux !...

"la boutique"
de
VAN CLEEF & ARPELS
joailliers
22, PLACE VENDOME
Grand choix de 20.000 à 300.000 frs

CONTREX CONTRE la fatigue